



POLITIK „Dann müsst ihr alle klatschen, okay?“ Der Télévie feierte am Wochenende sein 25-jähriges Bestehen. Ein Besuch am Set – wo sich Freude und Ernst streifen S. 3	Miss Stad Maxime Miltgen soll die LSAP in die Zukunft führen. Porträt der neuen Parteipräsidentin S. 5	Vom Opfer zum Genie Philippe Wilmes gibt seiner Verteidigung einen neuen Spin. Vermutlich auch vorbeugend, falls Patientenklagen kommen S. 8	WIRTSCHAFT « Nous sommes vraiment exposés » Le président du lobby LuxDefence, André Wilmes, sur le marché de l'armement S. 11	FEUILLETON Das zweite Leben der Berthe Brincour Im Juni würdigt das Nationalmuseum die Luxemburger Künstlerin mit einer großen Retrospektive – 80 Jahre nach ihrem Tod S. 17	26017 5 1453000 174663 6,50 €
---	--	--	--	---	---

ÉDITO

Tripartitis Sputtnix

IIII Bernard Thomas

Luc Frieden a presque inspiré la pitié lorsqu'il affirmait ce mercredi : « Ech si vu kengem gedréckt ginn ». Son rival interne, Gilles Roth, l'avait fait de manière implicite (« déi Instrumenter, déi hinlänglech bekannt sinn »), l'*Übervater* Jean-Claude Juncker de manière très explicite en appelant à une « breet ugeluechte Tripartite ». Ce lundi, le partenaire de coalition n'a plus résisté à la tentation d'un *quick win*. En se disant « ouvert » à une Tripartite, invoquant l'esprit de Thorn et rappelant les succès de Bettel, le DP démontre une fois de plus qu'il reste l'opérateur le plus agile et le plus impitoyable sur la scène politique. Les libéraux ne comptent pas se soumettre à un destin de partenaire junior, et ils le font savoir. Quitte à plomber momentanément l'ambiance au gouvernement.

Luc Frieden a peu à peu perdu l'initiative au fil des dernières semaines. Il a fini en conducteur fantôme de la politique, à contre-sens des syndicats comme des organisations patronales, du DP comme d'une partie du CSV. Son annonce tardive d'une Tripartite est passée comme une concession arrachée plutôt que comme un choix volontariste. (Oublié, le mantra des deux tranches d'indexation par an, qui elles seules justifieraient une telle convocation.) Frieden évoque « un processus » : « Dat hunn ech mir ugekuckt, dat hunn ech analyséiert », dit-il ce mercredi soir sur *RTL-Télé*, ajoutant avoir également beaucoup « écouté ». On ne gouvernerait pas « an der Hektik », « dat muss ee lues, seriö maachen ». Et de faire l'éloge de la « roueg Hand » (la sienne), une expression déjà répétée *ad nauseam* au dernier congrès CSV.

Décidément, le Premier ministre n'a pas le sens du timing. Et cela ne semble pas s'améliorer. Il va ainsi falloir patienter plus d'un mois avant que la Tripartite ne se réunisse. Le Premier ministre explique qu'il va « beaucoup téléphoner aux partenaires sociaux ». Six semaines pour rétablir les lignes de communication, cela fait beaucoup. Au milieu de ces préparatifs, son discours sur l'état de la nation est d'ores et déjà gâché. Les belles annonces du « paquet compétitivité » devront attendre. Elles seront versées dans la *Verhandlungsmasse* d'une Tripartite censée amortir « une crise atypique, venant de l'extérieur » (dixit Frieden).

Comme Juncker depuis son fauteuil Voltaire sur *RTL-Télé*, on aurait pu rêver d'une Tripartite s'attaquant au grand problème « fait maison », celui qui conditionne les autres. Le logement est l'un des derniers points où une convergence des partenaires sociaux (contre les intérêts rentiers) reste envisageable. Or, ni le patronat ni les syndicats n'ont jusqu'ici réclamé qu'on en débâte dans le cadre tripartite. Michel Reckinger veut se concentrer exclusivement sur l'énergie et l'inflation, Nora Back menace d'aller au-delà du pouvoir d'achat, en confrontant le Premier ministre au dossier du salaire social minimum. Ce qui devrait tendre les négociations au château de Senningen.

« Ce sera un succès commun ou un échec commun », lance Frieden, peu enclin à porter seul le chapeau d'un non-accord. Il reste très vague sur l'ordre du jour de sa Tripartite. Après le fourre-tout des « Sozialronnen » (des retraites aux heures d'ouverture), il préférera un agenda réduit à l'essentiel. Quitte à ce que les autres points de discorde resurgissent à peine l'encre sous l'accord séchée. L'hôte de Senningen se prépare à un petit potlatch pour les électeurs et entreprises, dont il promet préserver le « méi Netto vum Brutto » et « renforcer la compétitivité ». On peut également s'attendre à un « top-up » au « top-up » des subventions pour les renouvelables et les pompes à chaleur. (Une intervention sur les prix du carburant est plus périlleuse ; elle risquerait d'attirer la Grande Région et de provoquer une pénurie.)

Cela sera-t-il suffisant pour calmer l'inflation et repousser une éventuelle deuxième tranche indicière ? L'index lui-même est aujourd'hui intouchable. Ce mercredi, Luc Frieden a rendu un étonnant hommage – du moins venant de lui – à cet « instrument central pour préserver le pouvoir d'achat », qui distinguerait le Luxembourg des autres pays européens. Il sait qu'une manipulation de l'index s'apparente à un suicide politique. À ceux qui l'auraient oublié, la CGFP le rappelle par voie de communiqué : « Tripartite ja – aber ohne Index-Eingriff ». L'ancien *deficit hawk* a atterri dans la Realpolitik. Main dans la main avec les partenaires sociaux, Luc Frieden se prépare à franchir le seuil des trente pour cent d'endettement, tout en plaidant pour « eng ganz responsabel Finanzpolitik ». Or, même Gilles Roth commence à buter sur les limites de sa logique clientéliste. Il tente de rassurer sur la matinale de 100,7. Pour les prochains budgets, il faudrait « Fouss beim Mol halen » au niveau des dépenses, « dann ass den néidege Sputt do ». Et une dernière tournée d'Alice Hartmann ! ●



„Dann müsst ihr alle klatschen, okay?“

IIII Stéphanie Majerus

Der Télévie feierte am Wochenende sein 25-jähriges Bestehen. Es war die letzte Ausgabe für Caroline Mart und Diane Wunsch. Ein Besuch am Set – wo sich Freude und Ernst streifen



„So Jo, wanns de mech héiers“, sagt Fernsehmoderator Olivier Catani im Bildschirm des Regieraums. „Ja, wir hören dich“, antwortet Außenproduzent Roby Berg, der sich gerade in Bissen befindet. „2273 okay“ schallt es durch die Regie, wo gerade die Sendeproben laufen. Das ist die Leitungsnummer, über die der Kontakt nach Bissen hergestellt wird. Vor einem Pult mit rund 130 blau und gelb leuchtenden Knöpfen sitzt Patrick Chiapolino und koordiniert die Kameraeinstellungen. Neben ihm sitzt Sabine Speicher, die Regieassistentin – sie behält den Ablauf der Sendung im Blick und versucht jegliche Überschreitung der Sendezeit zu verhindern, indem sie den Moderatoren über einen Knopf im Ohr Anweisungen zuraunt.

„Seit drei Monaten planen wir die Abendsendung des Télévie-Finales“, erklärt Jeff Spielmann, Leiter des Fernsehprogramms. „In meinem Kopf rattert es gerade.“ Es gebe vieles zu bedenken für eine vierstündige Livesendung mit Außenschaltungen. In den Wochen zuvor mussten vor allem Erfahrungsberichte gesammelt und als Kurzreportagen verfilmt werden, um Krebserkrankungen für ein breites Publikum greifbar zu machen. Dabei werde jedoch zunehmend festgestellt, dass kontaktierte Personen zögerlich reagierten – sie wollten nicht vor die Kamera, nicht öffentlich über ihre Krankheit sprechen, erläutert Programmdirektorin Sandra Bintz. Sie vermutet, dass dies mit einer Social-Media-Kultur zusammenhängt, in der abwertende Kommentare zugenommen hätten, sowie mit einem allgemeinen Misstrauen gegenüber den etablierten Medien.

Die diesjährige Télévie-Ausgabe ist zugleich die letzte für Anchorwoman Caroline Mart – nach 40 Jahren Journalismus geht sie offiziell in Rente (will aber weiterhin an journalistischen Projekten arbeiten). Am Donnerstag zuvor ist zudem ihre Flagship-Sendung Kloertext nach 19 Jahren zum letzten Mal ausgestrahlt worden. Eine Ausgabe, die Mart dem Thema Krebs widmete. Dabei gab es eine demografische Premiere: Als jüngster Gast in der Geschichte der Sendung war die 13-jährige Constance anwesend. Sie erzählte, wie sie ihrem Hodgkin-Lymphom erlebt hatte und davon geheilt worden war. Vor 25 Jahren, als die erste Télévie-Ausgabe lief, wurden an Krebs erkrankte Kinder noch ins Ausland überwiesen; mittlerweile kann eine Reihe von Krebsarten in Luxemburg behandelt werden – ein großer Fortschritt, auch für das soziale Umfeld der betroffenen Kinder. Überhaupt habe sich in punkto Therapieangebote viel getan, erläutert Guy Berchem, Onkologe am CHL, in der Sendung: „Vor 25 Jahren hatte man mit einem Darmkrebs, der Metastasen streute, nur noch sechs Monate zu leben – heute sind es Jahre.“ Zugleich erkrankten jedoch zunehmend junge Menschen an Krebs; „do hu mer nach net richtig verstaanen, wou dat hierkénnt, mee do ginn et Suspects: D'PFASen a d'Neonikotinoiden si sécher net gutt fir eis.“ Anschließend deutete er in Richtung der CSV-Abgeordneten Nancy Kemp-Arendt und forderte, dass Politiker den Einsatz von Schadstoffen „bekämpfen“ müssten. Nancy Kemp-Arendt war auf dem Plateau zu Gast, um von ihrer – mittlerweile geheilten – Hautkrebserkrankung zu berichten, und saß die politische Dimension des Themas zunächst aus.

[...]

[Fortsetzung von Seite 3]

Den „laxen Umgang mit Tabak“ beklagte seinerseits CHL-Hämatologe Sébastien Rinaldetti. Anders als in den Nachbarländern seien hierzulande fast alle E-Zigaretten erlaubt. Außerdem sei Luxemburg nahezu das einzige EU-Land, in dem hochprozentiger Alkohol für 16-Jährige erlaubt sei. „Madame Arendt, als Politiker sidd Dir elo gefrot“, wendet sich Mart an die CSV-Abgeordnete. Sie gebe dem Arzt Rinaldetti „100 Prozent recht“. Tabak und Alkohol würden zwar hohe Steuereinnahmen generieren, „aber im Endresultat kostet es unsere Bürger auch viel“. Im Kloertext werden zudem Bilder von Constance in ihrer Schulklasse gezeigt, in der mehrere Erwachsene anwesend sind: „Do si Leit an d’Klass komm, fir ze erklären wat Kriib ass“, erläutert die Schülerin. Ein solch offener Umgang mit Krebserkrankungen war vor 25 Jahren noch undenkbar: „Damals lief alles viel paternalistischer ab – manche Angehörige wollten die Erkrankung sogar vor dem Patienten verheimlichen und forderten den Arzt auf zu behaupten, es werde nur eine Zyste wegoperiert“, erinnert sich Berchem in der TV-Talkrunde.

Gegen halb sieben ist Moderator Raoul Roos am Samstagabend im RTL-Foyer damit beschäftigt, seine Krawatte anzuziehen. Er ist von fünf weiteren RTL-Mitarbeitern umgeben. Man gibt sich Anweisungen, spricht sich ab – in 30 Minuten geht die Télévie-Sendung live. 67 Fernsehmitarbeiter sind im Einsatz; Magazin-Reporter sind in den *Centres de Promesse* in Bissen, Fellen, Rodange und der Belle Étoile unterwegs. Das Fernsehstudio hingegen liegt noch im Halbdunkel. Es wirkt kleiner als am Bildschirm: Die optische Täuschung rührt vor allem von einer schwenkbaren Weitwinkel-Krankamera her, die per Fernsteuerung bedient wird. Fünf Tage lang wurde das Studio neu aufgebaut: Denn an derselben Stelle werden auch Wahlsendungen, LSC-Castings und der Kloertext aufgenommen.

„Ich war diese Woche jeden Abend ab 18 Uhr hier“, erzählt Fabienne. Sie ist Freiwillige im Back-Office-Call-Center im ersten Stock. Neben ihr sitzen weitere Freiwillige, ausschließlich Frauen über 40. Wie läuft es? „Im Durchschnitt werden Spenden von 100 Euro zugesagt; manche zögern aber nicht, 300 Euro zu spenden“, so Fabienne. Die Spendenbereitschaft habe über die Jahre nicht abgenommen. „A wann de Grand-Duc bis do ass, melle sech nach méi Leit, wëll se probéieren, hien op den Telefon ze kréien.“ Hinter ihr leuchtet derweil auf dem Bildschirm der Kontostand auf – er liegt noch unter einer halben Million Euro. Gegen Ende der Sendung werden es 1 521 000 Euro sein. Im Vorjahr waren es rund 1 800 000 Euro; die Rekordsumme stammt aus dem Jahr 2022 mit etwas über zwei Millionen Euro. Im Foyer im Untergeschoss bindet nun Claude Dublin, Produktionsdirektor, kurz vor Sendebeginn die Gäste – Freiwillige und Betroffene – in das Geschehen ein: Wenn die Télévie-Botschafter ihren Scheck auf dem roten

Teppich vor der Kamera hochhalten, „dann müsst ihr alle klatschen, okay?“

In der Maske treffen wir die Kinderkrankenpflegerinnen des CHL. Sie wirken geduldig. Seid ihr nicht nervös? „Oh dach, et ass fir eis all deen éischten Live-Optritt, a mir wëllen d’Oncopédiatrie gutt représentéieren“, antwortet sie. CHL-Onkologe Guy Berchem hatte bereits mehrfach unterstrichen, dass die Télévie-Spenden einen konkreten Einfluss auf die Krebsforschung hätten – „wir konnten dadurch Forschungsprojekte lancieren und Forscher einstellen.“ Laut der Fondation Cancer werden jedes Jahr über 3 000 neue Krebsfälle diagnostiziert, und mehr als 1 000 Menschen sterben hierzulande jedes Jahr an den Folgen einer Krebserkrankung. 2024 führte Lungenkrebs mit 122 Todesfällen die krebssbedingte Todesursachenstatistik bei Männern an, gefolgt von Prostatakrebs (65 Fälle) und Bauchspeicheldrüsenkrebs (51 Fälle). Bei den Frauen waren Brustkrebs (107 Todesfälle), Lungenkrebs (95) und Bauchspeicheldrüsenkrebs (46) am häufigsten vertreten.

Ein älterer Herr macht sich um halb acht in der Empfangshalle bereit, ein Selfie mit seinem Smartphone zu schießen: Hinter ihm kommt Großherzog Guillaume die Treppe herunter. Er ist nicht der Einzige – mehrere Fotokameras werden hochgehalten. Als Guillaume unter einem Bildschirm steht, werden gerade die RTL-Nachrichten übertragen. Raphaëlle Dickses leitet nur wenige Schritte entfernt im Nachrichtenstudio einen Beitrag über „d’Detonatioun vun enger Bomm zu Völklingen“ ein. Es folgt ein Rückblick auf die 40-jährige Karriere von Caroline Mart. Darin bezeichnet sie sich selbst als „Dinosaurier des RTL-Personals“. Ihr Kollege Christophe Hochard kommentiert aus dem Off, sie habe ihre Zuschauer „mit Finesse“ und „viel Charme“ durch die Sendungen geführt. Dass sie sich einen Namen als eine der besten Polit-Interviewer gemacht hat, ist mit beharrlichem Arbeiten verbunden: Vor drei Jahren erzählte sie dem *Land*, sie komme auf „Junckers 17-Stunden-Tage“. Das kritische Nachfragen solle das Medienhaus mit ihr aber nicht verlieren: „Fir all d’Politiker déi mengen, uff ee manner,deen desagreabel Froe stellt – d’Relève ass prett“, warnte Mart am Ende ihres letzten Kloertext. Ab September soll es mit einer neuen Polit-Talkshow weitergehen, die abwechselnd von Claude Zeimetz und Pit Everling moderiert wird. Ihren Platz in der alljährlichen Télévie-Sendung nahm Raphaëlle Dickses bereits am Samstagabend gegen Ende der Übertragung ein.

Nun taucht der DP-Abgeordnete Luc Emering in der RTL-City auf; zusammen mit anderen Freiwilligen hat er in Dippach 240 665 Euro gesammelt. CSV-Premier Luc Frieden seinerseits fuhr am Nachmittag in die Belle Étoile und strampelte dort auf einem Ellipsentrainer. „Un engagement incroyable pour faire avancer la recherche contre le cancer“, schrieb er später unter ein Video das seine Charity-Aktion dokumentiere und das er auf Instagram hochlud. Politiker würden nicht als Mandatsträger

Nun taucht der DP-Abgeordnete Luc Emering in der RTL-City auf; zusammen mit anderen Freiwilligen hat er in Dippach 240 665 Euro gesammelt

eingeladen; nur als Bürger könnten sie am Charity-Marathon teilnehmen, erklärt Programmdirektorin Sandra Bintz. In Belgien wurde diese Grenze allerdings überschritten: Dort war N-VA-Premier Bart De Wever im Studio am Telefon und nahm Spenden entgegen. Belgien ist das eigentliche Heimatland des Télévie. Dort schlossen sich 1989 Führungspersonen der RTL-Gruppe mit dem Vizepräsidenten des nationalen Krebsforschungsfonds zusammen, um das Charity-Event rund um Therapien für an Leukämie erkrankte Kinder ins Leben zu rufen. 2002 schlossen sich RTL Luxemburg mit der Stiftung Kiwanis an und unterstützt nun hiesige Forschungslabore.

„Glasperlen, Murano, Süßwasserperlen und Mineralsteine gemischt“, beschreibt Emilie Heinz ihre Armbänder, die sie im Foyer vor uns auspackt – „alle mit viel Liebe gemacht“. Manchmal sitze sie bis nachts um zwei Uhr zu Hause und stelle Armbänder für die Télévie-Spendenkollekte zusammen. Vor einiger Zeit wurde Krebsgewebe aus ihrer Brust entfernt. Sie ist Teil eines zehnköpfigen Freiwilligenteams, das sich um Mara Cruciani gebildet hat; sie alle verbindet die Erfahrung mit Brustkrebs. Mara Cruciani holt ihr Smartphone heraus und zeigt ihre gehäkelten Puppen und Plüschtiere – darunter ein Löwe, dem sie aus dicker Wolle eine lockige Mähne aufgesetzt hat. An einer mit Perlen bestickten Puppe habe sie mehr als 60 Stunden gearbeitet; die wolle sie nicht unter 500 Euro verkaufen. Hinter uns sind auf einem großen Bildschirm die in der Maske ange-troffenen CHL-Mitarbeiter bei Caroline Mart im Studiosessel zu sehen – aber nicht zu hören, der Ton ist abgestellt.

Wird Mara Cruciani von der Koordinatorin Diane Wunsch bei ihrer Arbeit unterstützt? „Ja, sehr.“ Die Koordinatorin schaue regelmäßig bei den Freiwilligen vorbei. „Mit viel Herzblut“ sei Wunsch das Jahr über im Einsatz, lobt Sandra Bintz. Vor elf Jahren saß sie in ihrem Auto und hörte im Radio von dem Télévie-Stellenangebot: „Do hunn ech geduecht, Diane, dat doten ass et“, erklärte sie diese Woche in einem Magazinbeitrag. Man dürfe sich nicht scheuen, kranke Menschen in schweren Momenten zu umarmen; getragen werde man von der Kraft der vielen Freiwilligen. Aber nach elf Jahren sei es nun an der Zeit, ihren Posten weiterzugeben – „et musse nei Ideeë rakommen.“ ●



Freiwillige nehmen im Spenden-Call-Center den Hörer ab

Sven Becker

Miss Stad

IIII Sarah Pepin

Maxime Miltgen soll die LSAP in die Zukunft führen. Porträt der neuen Parteipräsidentin

Der Blick aus ihrer Wohnung im letzten Stock zeigt die Dächer der Hauptstadt. Maxime Miltgen lebt als eine von lediglich rund 3 500 Einwohner/innen mitten in der Oberstadt – einem Ort, der sich die letzten Jahre vor allem Luxusläden und Cafés verschrieben hat. Sie ist *Stater* durch und durch – wuchs im Grund auf, machte ihr Abitur im Lycée Robert Schumann, jobbte als Kellnerin im hiesigen Nachtleben. Allein für ihr Jurastudium verließ sie Luxemburg-Stadt in Richtung Esch-Belval. Seit 2023 sitzt sie für die LSAP im Gemeinderat. Die Wände ihrer Wohnung sind grau gestrichen, ein paar Kunstwerke sorgen für Farbtupfer; Bücher stapeln sich vor der Couch: Juli Zehs *Corpus Delicti. Ein Prozess.*, ein Werk des Nobelpreisträgers Abdulrazak Gurnah, Liebesromane, der Comic *Notre Affaire – Une BD de combat et d'espoir* über Gisèle Pélicot. Sie setzt uns Tee auf, nimmt am Tisch in Marmor-Optik Platz. Sie wirkt hektisch, atmet durch. Am Wochenende war sie mit der LSAP-Parteileitung in Barcelona, wo die „Global Progressive Mobilisation“ stattfand und Politiker/innen wie Pedro Sánchez, Tim Walz, Teresa Ribera und Luiz Inácio Lula da Silva zu Diskussionen einluden.

Die nächsten Jahre werden nicht weniger hektisch: Seit einem Monat ist die 32-Jährige Parteipräsidentin der LSAP, eine Aufgabe, die sie sich mit Georges Engel teilt. In ihrer Kongressrede gab sie sich kämpferisch, forderte Mut für etwas „Radikalität“ ein. Elitismus sei toxisch für eine Demokratie, das Privileg jener mit großem Kapital müsse infrage gestellt werden, ebenso die großen Erbschaften. Das deckt sich mit dem neuen Grundsatzprogramm, das in Sachen Klima, Wohnbau und Besteuerung fortschrittlicher ist, sich jedoch um *schaffend Leit* statt Arbeiter/innen sorgt und keine Arbeitszeitreduzierung mehr beinhaltet. (*d'Land*, 30.01.2026) Die LSAP hadert mit ihrer Identität als vergangene Volkspartei in konfliktgeladenen und unvorhersehbaren Zeiten – wem will sie denn nun gefallen? Und wie sich gleichzeitig den Weg zurück in die Regierung sichern, mit einer zunehmend neoliberalen und unternehmerfreundlichen CSV unter Luc Frieden?

Eine einfache Aufgabe steht dem neuen Präsidentenduo demnach nicht bevor. Dass eine junge Frau den Posten übernimmt, ist zu begrüßen. Dass Maxime Miltgen in Erwägung gezogen wurde – Georges Engel fragte sie, ob sie interessiert sei –, liegt aber auch daran, dass die Frauen in der Fraktion alle ablehnten. Weder Liz Braz noch Taina Bofferding, Paulette Lenert oder Claire Delcourt waren interessiert. Dass Ex-Gesundheitsministerin Lenert, zweitbeliebteste Politikerin des Landes, sich nach zweieinhalb Jahren Oppositionsarbeit in den Staatsrat zurückziehen will, ist schlecht für die Partei. Das letzte Debakel liegt drei Monate zurück, als Parteimanager Ben Streff die Fraktion scharf kritisierte und sein Mandat aus Protest niederlegte – die Ex-Ministerinnen seien nicht sichtbar genug, sie blieben hinter seinen Erwartungen zurück. Können die Neuen die Alten – Jean Asselborn, irgendwann Mars Di Bartolomeo –, ersetzen? „Mir müsse Gas gin a ganz vill schaffen“, lautet Maxime Miltgens Antwort.

Seit 2018 ist sie Mitglied der LSAP. Zuvor heuerte sie für Wahlkampagnen als Eventmanagerin an, dann holte ihre

Freundin Taina Bofferding sie als Kommunikationsbeauftragte ins Innenministerium. Sie lernte die Parteijugend kennen, vernetzte sich. 2023 war sie gemeinsam mit Gabriel Boisante Spitzenkandidatin in der Hauptstadt. Die beiden Nachteulen ließen bei den Wahlen zwar aus dem Stand alteingesessene Polit-Namen wie Tom Krieps und

irgendwie auf „Hunderttausend“, stets fordernd und aufsässig gegenüber Ungerechtigkeiten. Andere Weggefährten sagen ihr Sensibilität, Ungeduld und Entschlossenheit nach. Sie wirkt energisch und spricht *riicht eraus*. Ein paar Mal im Gespräch korrigiert sie ihre Wortwahl, wenn etwas falsch interpretiert werden könnte.

Nach ihrem Eintritt in den Gemeinderat wird sie Kommunikationsbeauftragte für die LSAP-Fraktion, einen Posten, den sie nun ebenfalls aufgeben wird. Maxime Miltgen ist seit Jahren für die Plattform Journée Internationale des Femmes (JIF) aktiv und hatte mehrere Jahre den Vorsitz der Femmes socialistes inne. Mit ihren Äußerungen zur besseren Aufteilung der Care-Arbeit und gendergerechter Stadtplanung positioniert sie sich als linke Millennial-Feministin, die häusliche Arbeit, Privilegien und die Trennung zwischen Künstler und Person genauso thematisieren will wie Steuergerechtigkeit und den Mindestlohn. Mit Georges Engel hat sie einen Politiker mit mehreren Jahrzehnten Erfahrung in Realpolitik neben sich.

Parteipräsidentin zu sein, bedeutet zwar viel Sichtbarkeit, jedoch auch Unmassen Organisation, viel Mikro- und Egomangement, regelmäßigen Austausch mit den Sektionen. Aus welchem Grund nimmt sie all das auf sich – ist es Kalkül für eine Spitzenkandidatur 2028? Sie winkt ab – und wiederholt die Phrase, die sie auch anderen Medien unterbreitete: um die Partei inhaltlich und organisatorisch so aufzustellen, dass sie die nächsten Wahlen gewinnt. „Ech wëll nei Weeër fir nei Problemer fannen an un éischter Front matschaffen.“ Den Stress bekämpft sie mit drei bis fünf Mal Sport in der Woche, vor allem Fitness, sowie basteln und malen und Zeit mit ihren besten Freundinnen.

Ihre Mutter war Flugbegleiterin auf Langstreckenflügen bei der Lufthansa und sie hat zwei Schwestern. Im November vergangenes Jahr verlor sie ihren Vater, Daniel Miltgen, ehemaliger Erster Regierungsrat und langjähriger Präsident des Fonds du Logement; ein harter Moment in ihrem Leben.

Als Kind habe sie viel entdecken können, sei früh mit Kultur in Berührung gekommen. Die Familie fuhr ein Mal im Jahr eine Woche in den Urlaub, irgendwann kam die *Skivakanz* hinzu. Ein klassisches luxemburgisches Aufwachsen in der gehobenen Mittelschicht – bis auf den Auszug von zuhause mit 18 Jahren.

In ihrer Erziehung sei ihr stets vermittelt worden, ordentlich zu wohnen sei ein fundamentales Recht eines jeden. Die eigene Miete könne sie sich leisten, weil der Preis „sehr sozial“ sei. Das Risiko, in der Politbubble schnell die Verbindung zur Lebensrealität von anderen zu verlieren, sei hoch. „Man muss unbedingt mit den Füßen auf dem Boden bleiben.“ Heute ist der soziale Wohnungsbau in öffentlicher Hand ihr Steckpferd. Die Aufgabe des Staates sei es, den Vorsprung, den manche aufgrund ihrer Herkunft haben, „auszugleichen“. Derzeit liest sie Thomas Pickettys *Rassismus messen, Diskriminierung bekämpfen* und einen Liebesroman, ihr „guilty pleasure“. Die LSAP wohnt sie „absolut um richtige Wee“. ●



Maxime Miltgen
vergangenen
Dienstag

Cathy Fayot hinter sich, das Gesamtergebnis ihrer Partei kann mit 10,65 Prozent jedoch kaum als Erfolg gewertet werden. Sozialismus will auch mit zwei gut vernetzten *Stater* Profilen nicht in der tiefblauen Hauptstadt ankommen – auch nicht, wenn er im Blazer und Hemd daherkommt. Die DP-Bourgeoisie gibt die Stadt nicht her.

„Sie ist ein bisschen Miss Stad. Wenn man mit ihr in der Stadt unterwegs ist, kennt sie jeden – vom Banker bis zum Obdachlosen“, sagt ihre Freundin Line Wies (déi Lénk). Sie schätze Miltgens Direktheit und Empathie. Sie sei immer

B L O G		Wochen bis drei Monate Zeit für Bewerbungen. Georges Kohn war im Herbst 2024 Staatsratsmitglied geworden, nachdem LSAP-Staatsrat Christophe Schiltz Botschafter in Rom geworden war. Damals bekam LSAP-Wunschkandidat Max Leners im Plenum des Staatsrats nicht genug Stimmen. ^{PF}	Die neue Medienaufsicht soll für alle Medien zuständig werden, die Alia ist es nur für TV, Radio und soziale Netzwerke. ^{PF}	demande toujours si le développeur du quartier Rout Lëns, IKO Real Estate, a été le seul à définir le prix du terrain et de la Halle des soufflantes (28 millions HTVA), où le musée devait être créé. De manière générale, la nature de l'exercice sous forme de questions/réponses a irrité les députés. Le président de la commission, Franz Fayot (LSAP) a confirmé que les ministres concernés (Martine Hansen, Gilles Roth et Yuriko Backes) devront répondre en personne lors d'une prochaine séance. Si le manque de transparence perdure, la commission n'exclut pas la constitution d'une commission d'enquête. ^{EN}	könnte die Reform eine Verdoppelung der Kosten nach sich ziehen. Zusätzlich dürften auch die Beratungs- und Weiterbildungsdienste der Adem verstärkt in Anspruch genommen werden. SM
		Konkretes, sondern vor allem Pisten“. In anderen Worten: Die CSV, die im Wahlkampf bereit war, „alles“ zu tun, „um wieder in die Regierung zu kommen“ (dixit Claude Wiseler), enttäuscht die liberale Medizin bitter. „Freiheit für die Privatinitiative“ klang so verheißungsvoll. ^{PF}			
P O L I T I K		Neubesetzung	Unterlaubt	Arbeitslose Grenzgänger	Précédent anti-slapp
Alles ist politisch		Beim Staatsrat ist nicht nur seit März der Posten des Anwalts Yves Wagener (Mandat der Grünen) neu zu besetzen, sondern nun auch der des Juristen Georges Kohn (ohne Parteimandat). Kohn trat vorige Woche zurück. Während den Regeln zufolge die Nachfolge Wageners vom Parlament nominiert wird und Paulette Lenert (LSAP) sich dafür stark interessiert, entscheidet über Kohns Nachfolge der Staatsrat selbst. Sein Präsident Marc Thewes sagte dem <i>Land</i> , ehe das dafür gewünschte Profil festgelegt werden kann, müsse klar sein, wer Wagener ersetzt. Noch hat die Kammer diesen Posten nicht ausgeschrieben, formell entscheiden soll darüber das Plenum nächsten Dienstag. Anschließend sind laut Kammerreglement drei	Der Presserat hält im Gesetzentwurf über die neue Medienaufsicht, die die Alia ersetzen soll, verschiedene Definitionen für nicht klar genug. Was mit Verweis auf die nationale Sicherheit oder die Menschenwürde „unerlaubte Inhalte“ sein könnten, lasse zu viel Interpretationsspielraum und könne benutzt werden, um Informationen nicht zu erteilen, sagten Vertreter/innen des Presserats am Dienstag dem Medienausschuss der Abgeordnetenammer. Vorstellbar ist natürlich auch, dass eine autoritärer eingestellte Regierung Interpretationslücken zur Einschränkung der Pressefreiheit nutzt, aber so weit ging der Presserat nicht. Er möchte auch Journalist/innen klar von Influencer/innen unterschieden wissen.	Am Mittwochabend einigten Unterhändler von Rat und Europaparlament sich auf neue Regeln zur Koordinierung der Sozialversicherungssysteme – nach zehn Jahren Verhandlungen. Derzeit zahlt Luxemburg Grenzgängern höchstens drei Monate Arbeitslosengeld. Nun soll es sechs Monate lang für Arbeitslose aufkommen, die mindestens 22 Wochen hier gearbeitet haben. Allerdings bekommt Luxemburg sieben Jahre Übergangszeit; sofern Europaparlament und die Mitgliedstaaten der Vereinbarung zustimmen. Unter der zyprischen Ratspräsidentschaft soll der Text diesen Freitag erstmals vorgestellt werden. Die siebenjährige Frist wurde 2018 von Nicolas Schmit (LSAP) in seiner Funktion als Arbeitsminister ausgehandelt. Laut Arbeitsministerium kostete das Arbeitslosengeld von Grenzgängern den Staat im Jahr 2024 knapp über 59 Millionen Euro. Je nach Arbeitsmarktentwicklung	Le promoteur immobilier Qubic demandait 100 000 euros à la journaliste Véronique Poujol. Il l'accusait de l'avoir diffamé et injurié dans un article paru chez <i>Reporter.lu</i> en juillet 2024 au sujet d'une « condamnation pour défaut de transparence ». Qubic devra verser 3 500 euros à la journaliste, dont une partie en indemnisation d'une « procédure abusive et vexatoire », ont tranché les magistrates de la Cour d'appel lundi. C'est une victoire sur toute la ligne pour la presse, la liberté d'expression et la lutte contre les procédures baillons, s'est notamment félicité le syndicat ALJP. Lors de l'audience du 20 mars, la représentante du ministère public avait notamment souligné que le gouvernement veut aller plus loin que la directive « anti-Slapp » pour étendre la protection des journalistes aux procédures purement nationales (et non transfrontalières). « Qubic » a voulu intimider la journaliste « empêcher de débattre en public d'un sujet d'intérêt général portant sur les modes de financement des projets immobiliers », ont conclu les juges avant de condamner le plaignant. ^{PSO}

|||||

Mit sofortiger Wirkung

|||| Sarah Pepin

Gilles Zeimet hat als Direktor des Centre National des Archives (CNA) gekündigt, knapp zweieinhalb Jahre nach seinem Amtsantritt und viereinhalb vor Vertragsende. Seine Arbeit in dem staatlichen Kulturinstitut war insbesondere die letzten Monate stark in die Kritik geraten. Neben den Ausfällen der Klimaanlage der Teutloff Kollektion in Düdelingen vergangenen Sommer, waren es die Feuchtigkeitsschwankungen in der Family of Man- Ausstellung des Clerfer Schlosses, sein autoritärer Führungsstil ebenso wie ein schlechtes Arbeitsklima, die die Berichterstattung um das CNA prägten. Zuletzt hatte das *Tageblatt* den Darstellungen des Kulturministers Eric Thill (DP) und Gilles Zeimet, was die Interpretation der Werte angeht, anhand von vorliegenden Dokumenten widersprochen. Der Tagesdurchschnitt sei stets im Normbereich gewesen, hatten sie bekräftigt. Am vergangenen

Mittwoch wollte der Abgeordnete Marc Baum (déi Lénk) dem Kulturausschuss eine 70-seitige Analyse vorlegen, die diese Beschönigung seitens des Ministeriums verdeutlichen sollte. Dem kam Gilles Zeimet zuvor, indem er eine Stunde vor Beginn des Ausschusses seine Kündigung mit sofortiger Wirkung einreichte.

Politisch hatte sich Eric Thill bisher aus für die Öffentlichkeit nicht weiter erklärbaren Gründen stets hinter Gilles Zeimet gestellt, obwohl er ein politisches Risiko darstellte. Die Frage, weshalb, bleibt auch heute offen. Denn Thill hätte nach den Medienberichten zumindest ein unabhängiges Audit einfordern können. Offen bleibt ebenfalls, wie viel Schaden die Original-Exponate der Family of Man genommen haben. Eric Thill kündigte im Kulturausschuss an, klare Notfallprozeduren zu definieren, die Reaktionszeit zu vermin-

dern und einen Livefeed mit zuverlässigen Infos installieren zu lassen. „Ideale Bedingungen“ würde es an einem Ort wie dem Clerfer Schloss jedoch nie geben können.

Außerdem entschuldigte er sich für den Fehler, den er im *RTL*-Radio gemacht habe: Er habe sich in einem „Detail“ geirrt, es habe sich bei den Feuchtigkeitsüberschreitungen in Clerf nicht um „Minuten“ gehandelt. Eine genauere Stellungnahme zum Monitoring der Säle, die über Monate hinweg starken Schwankungen ausgesetzt waren, gab er nicht. Er habe die Daten „eins zu eins“ von seinen Experten übernommen.

Eine Mitarbeiterin des CNA erklärt, eine ordentliche Aufarbeitung sei vonnöten, damit Fehler sich mit der neuen Führungskraft nicht wiederholen. Die letzten Jahre seien auf Kosten der Ge-

sundheit mehrerer Kollegen gegangen, von den finanziellen Kosten, die aufgrund des technischen Missmanagements anfielen, mal abgesehen. Gilles Zeimet erklärte in einem Brief an die Medien, er habe die Abgeordneten nicht wissentlich getäuscht, sondern stets „nach bestem Wissen und Gewissen“ gehandelt. Da sich die Diskussion in den letzten Wochen „zunehmend auf seine Person verlagert habe“, verhindere dies die Fortführung der Aufgaben des CNA auf eine ruhige, objektive und effektive Weise.

Nach der Kulturkommission ließ der Abgeordnete Marc Baum verlauten, Zeimets Abgang sei auf die „hartnäckige Oppositionsarbeit“ zurückzuführen. Die gründliche mediale Berichterstattung, die den Sitzungen im Parlament vorausging und oftmals den Anstoß für sie gab, ließ er dabei außen vor. ●

Un Mietkadaster pour 2028

IIII Erwan Nonet

À défaut de réformer la loi sur le bail à loyer, le ministre du Logement Claude Meisch (DP) a annoncé hier sa volonté d’opérationnaliser un cadastre des loyers pour la fin de la mandature

Porter une réforme de la loi sur le bail à loyer est la garantie de faire beaucoup de mécontents. Le ministre libéral du Logement, Claude Meisch, ne semble guère motivé d’aller au casse-pipe. Les deux dernières sessions de la commission du logement (hier et le 16 avril) n’ont pas offert beaucoup d’espoir à ceux qui attendaient des réformes rapides dans cet épineux dossier. L’horizon pourrait toutefois s’ouvrir en 2028, si Meisch tient sa promesse de créer un cadastre des loyers d’ici la fin de la mandature.

Dans son état actuel, la loi est inapplicable alors qu’elle est censée protéger les locataires, grands perdants de la crise immobilière. Si les prix de vente baissent depuis 2022 (moins quinze pour cent pour les appartements et moins vingt pour cent pour les maisons), les loyers augmentent de trois pour cent par an pour les appartements et de cinq pour cent pour les maisons.

Les fameux cinq pour cent du capital investi illustrent le mieux l’inefficacité de la loi. La logique de ce mécanisme inventé en 1955 et remis à jour en 2006 n’a pas résisté à l’envolée des prix de ces dernières décennies. L’Observatoire de l’Habitat a calculé qu’entre 1974 et 2025, la valeur des biens immobiliers a été multipliée par 29. Le plafond légal des loyers pour les maisons et les appartements achetés récemment est souvent plus élevé que le loyer réel, alors que celui des logements achetés il y a longtemps est très largement sous-évalué. Grâce à la calculatrice Excel disponible sur le site du ministère du Logement, on apprend qu’un appartement de 130 mètres carrés acheté 1,5 million d’euros en 2024 pourrait être mis en location pour 6 200 euros par mois, au-delà du prix du marché. Un bien de taille équivalente, mais acheté en 1980 ne pourrait dépasser 1 300 euros. Une belle affaire pour le locataire.

Une étude récente de l’Observatoire de l’habitat sur les multipropriétaires permet d’objectiver leur portrait-robot. Les résultats confirment qu’il est délicat pour un politicien de les courroucer. Ce sont majoritairement des hommes (à 61 pour cent), âgés d’au moins 55 ans (pour 64 pour cent), de nationalité luxembourgeoise (à 82 pour cent) et dont plus de 63 pour cent ont (au moins) un parent né au Grand-Duché. Plus le nombre de biens possédés est élevé et plus la part de vieux mâles luxembourgeois augmente. L’Observatoire de l’habitat le résume en termes plus gentils : « Le croisement de ces informations renforce le constat d’une surreprésentation importante des hommes âgés sans arrière-plan migratoire ». On l’aura compris : Les multipropriétaires composent une part non négligeable de l’électorat.

Le prédécesseur de Meisch, Henri Kox (Déi Gréng), s’était essayé à une telle réforme. Il en avait payé les frais. Souhaitant diminuer la part du capital investi à 3,5 pour cent (trois pour cent pour les biens à haute valeur énergétique), les investisseurs (et le Conseil d’État) lui avaient re-

« Il doit être possible de raisonner les propriétaires »

Paulette Lenert (LSAP)



Le ministre du Logement Claude Meisch à Mertert, début mars, lors de l’inauguration de logements construits par la SNHBM

proché de trop s’immiscer dans le droit à la propriété. Quant aux locataires, ils regrettaient que la proposition n’aille pas assez loin et doutaient que la voie choisie soit réellement efficace pour faire baisser les loyers.

Claude Meisch se trouve aujourd’hui devant le même problème. À la différence que la situation ne cesse d’empirer. En octobre 2025, l’Observatoire de l’habitat expliquait que les loyers et les charges avaient augmenté plus rapidement que les revenus. « Entre 2016 et 2023, le taux d’effort des locataires privés est passé de 31,8 à 39,3 pour cent », avançaient les chercheurs. L’augmentation est particulièrement brutale pour les ménages aux plus petits salaires. Pour les vingt pour cent des locataires les plus pauvres, le taux d’effort était de cinquante pour cent en 2019 et de 55 pour cent en 2023.

Comme dans le projet de loi porté par Henri Kox en 2022, l’Observatoire de l’habitat propose de garder l’idée d’un ratio entre l’investissement et le plafond de loyer. Il suggère de le garder à cinq pour cent, en l’agrémentant d’un outil mathématique qui, en lissant les prix d’acquisition, définit des loyers maximums qui se rapprochent de ceux du marché. L’économiste Julien Licheron y voit deux avantages : « Ce mécanisme prend en compte les frais de rénovation effectués par les propriétaires et il permet de maintenir en place un système qui bénéficie aux locataires en place. » Ce dernier point a été longtemps sous-estimé : Beaucoup de locataires qui occupent depuis longtemps un même logement payent un loyer bien en-dessous de celui du marché. Le découplage entre les loyers des anciens locataires et ceux des nouveaux arrivants est même très significatif. « Si l’on créait un nouveau système, ces ristournes pourraient disparaître », craint Licheron.

Le député écologiste Meris Sehic, en charge de ce dossier pour son parti, se pose toutefois une question : « Est-ce que l’on souhaite encadrer la relation entre les propriétaires et les locataires pour diminuer véritablement le montant des loyers, ou est-ce que l’on souhaite légiférer pour formaliser le niveau des prix actuels ? »

Le 10 juillet 2024, la Chambre avait voté à une écrasante majorité (55 voix contre cinq) une motion qui invitait le gouvernement « à proposer une réforme du régime de plafond des loyers » et à déposer un projet de loi avant le 10 juin 2025. Ce qui n’a pas été fait. Claude Meisch tâtonne toujours. Le 26 mars, il disait au *Land* : « Peut-être pouvons-nous rester sur le principe des cinq pour cent pour les bâtiments récents et nous baser plutôt sur un cadastre des loyers pour les encadrer dans les bâtiments anciens. » Le jeudi 16 avril, en Commission, il reconnaissait ne pas savoir où fixer la limite entre les deux systèmes : « C’est encore trop tôt ». Hier, il avançait vouloir inaugurer le cadastre des loyers lui-même, avant la fin de son mandat. Mais il y a du travail : Le pays ne dispose pas de l’appareillage statistique indispensable à sa création.

Personne ne connaît le nombre de logements qui existent au Luxembourg. Le projet de loi portant sur la création du Registre national des bâtiments et logements (RNBL), déposé le 19 octobre 2022, est toujours coincé en commission. Une note de bas de page du rapport d’analyse de l’Observatoire de l’habitat sur les multipropriétaires illustre cette défaillance. L’analyse des 5 799 réponses reçues suite à l’envoi d’un questionnaire aux propriétaires de deux logements et plus indique que 16 593 logements ont été déclarés. « Ce chiffre est à comparer avec celui de 12 545, obtenu via l’analyse des informations cadastrales », notent les chercheurs. À l’intérieur de ce panel, le delta entre les logements enregistrés officiellement et ceux qui sont déclarés par les sondés est donc de 24,4 pour cent.

Le coordinateur de l’Observatoire, Antoine Paccoud, évoque plusieurs pistes pour expliquer cet important hiatus. Il est tout d’abord possible que les répondants aient déclaré des biens qui n’étaient pas des logements (des bureaux, des commerces...). Mais c’est aussi une question de définition cadastrale. « Le cas le plus clair est celui de la maison de rapport : Inscrite au cadastre comme une maison (bâtiment à habitation), mais en réalité composée de plusieurs

appartements mis en location », explique-t-il. Il ajoute que « les données cadastrales seules ne permettent pas d’avoir une vue complète de la détention immobilière, ce qui renforce encore une fois le besoin d’avoir rapidement un Registre national des bâtiments et logements fonctionnel ».

Pour créer ce *Mietkadaster*, il faudra donc non seulement un RNBL à jour, mais aussi une base de données comprenant tous les contrats de bail. Or ceux-ci ne sont plus enregistrés par l’Administration des contributions directes depuis le 1^{er} janvier 2017, une mesure alors justifiée par le fait que l’obligation de dépôt n’était que très peu respectée. Créer les conditions de cette collecte prendra nécessairement du temps. « Nous devons trouver un moyen de compiler ces données de manière rationnelle, sans créer une grande administration », souriait Meisch hier.

Meris Sehic craint ainsi que le retour du concept de cadastre des loyers, qu’il juge utile, soit ici surtout un moyen pour Claude Meisch de ne pas se mouiller dans la réforme de la loi sur le bail à loyer, tout en justifiant un délai supplémentaire. « Nous sommes à mi-mandat, il faut maintenant des solutions à court terme », dit-il. Le ministre joue ici plutôt sur le moyen-terme.

La députée socialiste Paulette Lenert salue cette annonce. « Bien sûr, cela n’avance pas assez vite. Mais cette base de données existe effectivement dans deux ans, ce sera un véritable progrès », commente-t-elle. L’ancienne ministre de la Santé (sur le départ vers le Conseil d’État) reconnaît le caractère sensible du dossier, mais elle veut croire que la caste des propriétaires-électeurs saura comprendre l’urgence d’une réforme. « L’attractivité du Luxembourg est fragile. Pour notre bien à tous, nous devons accueillir toutes les catégories de population parce que nous sommes tributaires de la main d’œuvre qui veut bien travailler dans le pays. Il faut développer ce narratif, Claude Meisch doit le porter aussi. Il doit être possible, politiquement, de raisonner les propriétaires. » ●



Sven Becker

Philippe Wilmes
in seiner Zeit als
AMMD-Vizepräsident
bei einer
Pressekonferenz

Vom Opfer zum Genie

IIII Peter Feist

Philippe Wilmes gibt seiner Verteidigung einen neuen Spin. Vermutlich auch vorbeugend, falls Patientenklagen kommen

Kurz angebunden und sehr amtlich ist CSV-Gesundheitsministerin Martine Deprez am Mittwochmorgen im Kammerausschuss Santé & Sécu. Es sei „eine schwere Entscheidung, einem engagierten Arzt die Aktivität einzuschränken“. Doch wie schon im Januar, als sie dem Chirurgen Philippe Wilmes für drei Monate Operationen untersagte, war das „im Interesse der Patienten“. Die Verlängerung um weitere 21 Monate basiere „auf dokumentierten Fakten“ und dem Bericht der drei Expert/innen. Das ganze Verfahren sei ein Verwaltungsvorgang. Der Collège médical soll Zeit haben für das Disziplinarverfahren gegen Wilmes.

Der Expertenbericht, fährt sie fort, sei einstimmig angenommen worden, es gebe keinen *avis minoritaire*. „Was manche gegenüber der Presse erklären, engagiert allein sie.“ Der Anwalt des Ministeriums, übrigens kein Beamter, habe an der Visiokonferenz vorigen Freitag mit den Expert/innen, Wilmes und dessen Anwalt teilgenommen. Das „Briefing“, das sie von ihm erhielt, „entspricht nicht wirklich dem, was manche in der Presse sagen“. Letztlich seien die Expert/innen zum Schluss gelangt, dass in den von ihnen begutachteten zehn Fällen stets eine „intervention injustifiée“ vorlag. Dies anzufechten, sei natürlich möglich in einem Rechtsstaat. Nach wie vor nennt Deprez Wilmes nicht beim Namen. Wie ihr Ministerium in den spärlichen Kommunikationen zu der Affäre, spricht sie nur von „einem Chirurgen“ oder „einem Arzt“.

All das hat weniger mit Rücksicht auf ihren Partei- und Kabinettskollegen, dem Umweltminister und Bruder des Chirurgen, zu tun, und auf die DP, für die Philippe Wilmes bei den Koalitionsgesprächen in der Arbeitsgruppe Santé & Sécu saß. Sondern mit der Vorsicht, bloß nicht aus ihrer Rolle zu fallen. Nur zwei Monate ist es her, da nannte Wilmes sie in eine „Hexenjagd“ auf ihn verwickelt und rief den Premier öffentlich um Hilfe, damit der sie zur Ordnung rufe. Ihre Rolle als Ministerin in diesem Verwaltungsvorgang umfasst aber auch die Pflicht einer vereidigten Staatsdienerin, die Staatsanwaltschaft einzuschalten, wenn sie einen Hinweis auf eine mögliche Straftat erhält. Der Expertenbericht enthält offenbar einen. Durch einen „Eingriff, der nicht gemacht werden musste, haben Personen vielleicht Schaden

Der Collège médical ermittelt über 27 Dossiers, der ASBL Patientevertriebung liegen 71 vor. Was auch immer an ihnen dran ist

erlitten“, formuliert Deprez im Ausschuss vorsichtig. Nicht „willentlich“ durch den Arzt, aber „vielleicht durch eine Indikation, die nicht nachvollzogen werden konnte“. So sei *mutilation* zu verstehen. Im „medizinischen Sinne“. Nicht wörtlich, wo die Fantasie frei ist, sich alles Mögliche vorzustellen. Also habe sie das ganze Dossier am Dienstag an die Staatsanwaltschaft geleitet.

Das ist der ernste Aspekt der Affäre, der nichts mehr zu tun hat mit politischen Spielereien und Rufen nach dem Premier, um den Verwaltungsvorgang zu stoppen. Die Experten äußerten sich zu zehn Fällen, vermutlich jenen, die der Orthopädie-Abteilung am CHL aufgefallen waren. Der Collège médical ermittelt über 27 Dossiers. Die ASBL Patientevertriebung teilt auf Nachfrage mit, ihr lägen 71 Dossiers von Patienten/innen vor, „die sich bei uns gemeldet haben“. Nun müssten „Experten analysieren, ob etwas nicht richtig gemacht wurde“. Die meisten Dossiers stünden mit Knie-Operationen in Verbindung, „ein paar betreffen Hüften und Füße“.

Was auch immer an diesen Fällen dran ist – nun, da der Expertenbericht vorliegt, könnte es Klagen geben, Zivilklagen und vielleicht auch Strafanzeigen. Die Verfahren daraufhin können Jahre dauern und teuer werden. Das kann den neuen Spin erklären, den Philippe Wilmes und sein Anwalt ihrer Verteidigungstaktik gegeben haben: vom Opfer einer Intrige zum Genie.

Kein Presseorgan erhalte den Expertenbericht, erklärte Martine Deprez am Mittwoch mit

Nachdruck. Vermutlich hätte sie auch so entschieden, wenn die *Wort*-Redaktion ihn nicht bereits erhalten und auf *wort.lu* am Dienstagmorgen exklusiv, sehr ausführlich und aus der Sicht von Wilmes darüber berichtet hätte. – Zwei Stunden bevor der Presse- und Informationsdienst der Regierung knapp mitteilte, die Suspendierung „eines Arztes“ von Operationen sei um 21 Monate verlängert worden. Mit diesem Zeitvorsprung konnten Wilmes und sein Anwalt François Prum über den Durchlauferhitzer *wort.lu* Zweifel am Bericht der Expert/innen, an ihrem Vorgehen und auch an ihrer Kompetenz säen.

Selbst der von Wilmes ernannte Experte, der Orthopäde Jacques Hummer aus Nancy, wird davon nicht ganz ausgenommen. Zwar sei dieser in der Visiokonferenz mit Philippe Wilmes nicht richtig zu Wort gekommen, klagte Prum auf *wort.lu*, er habe sich nicht einloggen können und war nur per Telefon zugeschaltet, wenngleich die Diskussion mit Wilmes sich um IRM-Bilder drehte, etwas Visuelles also. Doch am Ende waren alle drei sich einig. Neben Hummer die vom Gesundheitsministerium berufene Orthopädin Elvire Servien aus Lyon und der von beiden Seiten ausgewählte Radiologe Alain Blum aus Nancy. Dabei sei die Diskussion nach vier von zehn Fällen plötzlich „beendet“ worden. Dazu wird die Ministerin am Tag danach sagen, ihr Anwalt habe ihr das „nicht wirklich so“ mitgeteilt.

Die Quintessenz zu Wilmes' Verteidigung kann man lesen, als sei die französische Medizin unfähig zu erkennen, wie gut er ist. Die US-amerikanische dagegen kann das. Oder zwei Ärzte eines Spezialkrankenhauses für Orthopädie und Sportmedizin in New York City, das „in internationalen Rankings regelmäßig auf Platz eins steht“, wie *wort.lu* am Dienstag hervorhob. Der Radiologe Harry Greditzer habe die IRM-Bilder der zehn Patient/innen durchgesehen und gefunden, dass in keinem „ein völlig intaktes Kreuzband zu erkennen“ sei. Der Orthopäde Stephen O'Brien meinte, in allen Fällen sei „das vordere Kreuzband auffällig, beziehungsweise geschädigt gewesen“, so *wort.lu*. Was man davon halten soll? Schwer zu sagen. Anscheinend, dass eine Operation nötig gewesen sei. „Ausdrücklich“, so *wort.lu*,

warne O'Brien davor, weitere Maßnahmen gegen Philippe Wilmes zu ergreifen, „diesen hochkompetenten Arzt“.

Wie kompetent Wilmes ist, kann der gemeine Zeitungsleser nicht einschätzen. Welche Diagnostik bei Knieverletzungen angebracht ist, genauso wenig. Das müsste eine andere Expertise klären, eine für den Collège médical, oder eine im Auftrag eines Gerichts. Ob Wilmes Martine Deprez' Verwaltungsvorgang samt Expertenbericht vor dem Verwaltungsgericht anfechten wird, stehe noch nicht fest, sagte François Prum dieser Tage auch gegenüber dem *Land*. Jedenfalls „können wir mit diesem Bericht nicht leben“.

Von allen Fachfragen abgesehen, kann man sich fragen, wieso Wilmes zu seiner Verteidigung keine andere Linie wählte. Nicht von Anfang an versicherte, alles zur Aufklärung der Vorwürfe beizutragen, mit Gesundheitsministerium und Collège médical zu kooperieren, sich mit den Kollegen vom CHL zusammenzusetzen und die Patientendossiers durchzusehen – weil ihm das Wohl seiner Patient/innen über alles gehe. Stattdessen fiel er über Collège und Ministerin her, nannte den Leiter der CHL-Orthopädie auf Facebook „Denunziant“ und erklärte, man wolle ihn „fertigmachen“.

Die naheliegende Antwort lautet, dass er sich als jemand mit Einfluss versteht. Der frühere AMMD-Vizepräsident, der besonders für die Liberalisierung des Gesundheitssystems eintrat. Der DP-Politiker, der den Premier kennt. Der Unternehmer, der Findel Medic (früher Findel Clinic) initiierte, mit namhaften Mit-Aktionären. Der gut Vernetzte, der in der Adventszeit 2025 bei einem Empfang in der US-Botschaft Bekanntschaft mit Botschafterin Stacey Feinberg und ihrem Ehemann schloss. Dass der Orthopäde Stephen O'Brien Feinbergs Ehemann ist, fand das *Tageblatt* heraus. Deshalb wurde nicht er als Experte für Wilmes ausgewählt? François Prum sagt dazu, man habe einen französischsprachigen Experten gesucht, und als gerichtlich vereidigter Gutachter verfüge Jacques Hummer „in Luxemburg über ein gewisses Renommee“.

Heute Nachmittag gibt Philippe Wilmes eine Pressekonferenz. Es wird sein erster Medienauftritt seit einem „Kloertext“ in *RTL-Télé* im November sein, als es um Gesundheitspolitik ging. Dass er dort anders argumentieren wird als bisher, ist kaum anzunehmen. Dass er auf seiner Kompetenz bestehen wird, sehr wohl. Auch wenn die niemand einschätzen kann.

Doch im Grunde gibt es noch mehr Expertenaussagen zu seinen Operationen. Die Einschätzung der CHL-Orthopädie kann man auch als eine auffassen. Und die des Pariser Experten Philippe Beaufls für die internen Ermittlungen der Hôpitaux Robert Schuman, nach denen Wilmes im März wegen „motifs graves“ seine Akkreditierung als Klinikarzt an den HRS verlor. Das war mindestens so bemerkenswert wie der Bericht für die Gesundheitsministerin, weil kein Verwaltungsvorgang, aber folgenreich für Wilmes' berufliche Perspektive in Luxemburg. Doch die HRS s.a. und ihr Aktionär, die HRS-Stiftung, sind außerordentlich bedacht auf die Reputation der Krankenhausgruppe. Hinzu kommt, dass ein Spital und sein „organisme gestionnaire“ – der Verwaltungsrat – mit haftbar gemacht werden können, falls im Betrieb etwas geschieht, Patientenklagen kommen und vor Gericht landen. Das Spitalgesetz macht den CA verantwortlich für die „Kontrolle“ der Aktivitäten an der Klinik und für Mechanismen zum Management von „Risiken“. Scheint so, dass der HRS-CA Wilmes' Tun für ein Risiko hielt. Wilmes' Lebensgefährtin kann allem etwas Cooles abgewinnen: Wie das *Tageblatt* schrieb, dreht Alexandra Hoesdorff eine „Dokumentation“ über die Affäre Wilmes. Sie sei am Mittwoch im Kammerausschuss gewesen, habe die Journalisten und die Interviews mit den Politikern gefilmt. Vielleicht demnächst im Streaming. ●

ENERGIE

Bei diesen Preisen

IIII Peter Feist

Am Montagabend meldete *RTL*: „Den Diesel gött bal 12 Cent méi bëlleg.“ Drei Tage vorher hatte die iranische Regierung erklärt, die Straße von Hormus sei nun „offen“ und Donald Trump schrieb: „THANK YOU!“ Die daraufhin gesunkenen Rohölpreise kamen an den Tankstellen an. Doch wie man weiß, ist die Meerenge wieder zu, sind die Ölpreise erneut gestiegen. Erster Ausdruck davon ist die Zunahme des Dieselpreises um vier Cent pro Liter zum gestrigen Donnerstag und des Heizölpreises um 4,1 Cent.

Zwölf Cent mehr oder weniger sind ein großer Unterschied für all jene, die ihn bezahlen. Noch größer war er, als der Dieselpreis vom 3. zum 4. April um 16 Cent geklettert war. 17 Prozent TVA herausgerechnet, war das, als sei die CO₂-Steuer um elf Jahres-Tranchen auf einmal erhöht worden. In Wirklichkeit liegt sie nach wie vor bei den für dieses Jahr 45 Euro pro Tonne CO₂. Jede Jahres-Erhöhung um fünf Euro schlägt auf Sprit und Heizöl mit 1,1 bis 1,2 Cent *hors TVA* pro Liter durch.

Bei diesen Preissprüngen, deren Ende noch nicht abzusehen ist, ist es erstaunlich, dass die Regierung nicht offensiv Werbung macht für Energieeffizienz. Als Premier Luc Frieden am Mittwoch beim Pressebriefing eine Tripartite ankündigte, die gerade wegen der Energiekrise einberufen werden soll, erwähnte er ganz zum Schluss und wie ein „Was ich noch sagen wollte“, dass nun „auch ein Moment ist, wo jeder sich fragen

muss, wie er weniger Energie verbraucht“. Die Regierung wolle, dass das „freiwillig“ geschieht.

Doch gerade wenn Freiwilligkeit gelten soll, wäre unter den gegebenen Umständen zumindest eine Kommunikationsoffensive angebracht. Eine, die vorrechnet, inwiefern der Ersatz einer *Masuttsheizung* durch eine elektrische Wärmepumpe sich lohnt. Oder worin die Kostenvorteile eines Elektro-Autos gegenüber einem Verbrenner vergleichbarer Größe bestehen, bezieht man neben der Kaufprämie noch die kleineren Wartungs- und Reparaturkosten ein. Die Fondation Idea von der dem Premier nicht gerade fern stehenden Handelskammer hatte das Anfang Dezember so etwas wie das *minimum syndical* zur stärkeren Förderung der Elektro-Mobilität genannt.

Auch die Präsentation des Klimasozialplans am Freitag voriger Woche durch CSV-Umweltminister Serge Wilmes und DP-Energieminister Lex Delles hätte eine Gelegenheit sein können, der „Energie-Transition“ angesichts der Krise einen Extraschub zu geben. Der Plan enthält 45 Maßnahmen, die in erster Linie Haushalten mit kleinen Einkommen zugute kommen sollen – ein „soziales Leasing“ von Elektro-Autos etwa, oder Anreiz-Systeme zur energetischen Sanierung für Hausbesitzer, die Mieter/innen haben, und wodurch diese vor hohen Heizöl- und Gaspreisen geschützt werden sollen. Zum Beispiel. Neue politische Konzepte wurden damit angekündigt.

Dass Wilmes und Delles daraus keine Offensive in der Krise machten, liegt vielleicht daran, dass vieles noch fertig „studiert“ werden muss, wie der Klimasozialplan nicht verheimlicht. Er verheimlicht aber ebenfalls nicht, dass noch keine Maßnahme budgetiert ist. Das soll Jahr für Jahr in der Prozedur zum Staatshaushalt geschehen.

Doch dann könnten die neuen Maßnahmen unter Finanzierungsvorbehalt geraten. Die CO₂-Steuer soll ab 2028 nicht mehr gelten. Luxemburg will sich dann dem EU-Emissionshandel für fossile Treib- und Brennstoffe für Transport und Gebäude anschließen. Damit wird ein EU-weiter CO₂-Preis entstehen. Klar ist schon jetzt, dass Luxemburg für soziale Zwecke aus einem EU-Fonds nur neun Millionen Euro im Jahr erhalten wird, jedenfalls bis 2032. Aus der CO₂-Steuer, von der die Hälfte automatisch „sozial“ gebunden ist, fließt zehn Mal mehr. Folglich wird die Staatskasse viel zuschießen müssen, allein schon für den CO₂-Steuerkredit für Einkommensschwache, noch mehr für Effizienz-Maßnahmen. Vielleicht kommt viel Geld aus dem neuen Emissionshandel, aber wieviel, kann niemand sagen. Die Regierung will das Spritakzisen-System mit dem *différentiel* zu den Nachbarländern beibehalten, mit dem sich der Tanktourismus, oder was davon übrig bleibt, anzapfen lässt. Fragt sich aber, wieviel das ergeben wird. Wenn vielleicht nicht 2028, aber nach und nach, Preise entstehen, die so hoch sind wie derzeit wegen der noch immer blockierten Straße von Hormus. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Drei Raben

Nur Freunde können einen verraten. Nun verrieten sie ihren CEO und Kapitän. Nach den Gewerkschaften verlangten die Funktionäre der Unternehmerlobbys eine Tripartite. Sie wollen Gegendruck aufbauen. Die DP hilft ihnen.

Der von den USA und Israel angezettelte Krieg behindert Erdöllieferungen. Führt zu Versorgungsengpässen, Inflation. Die hierzulande herrschende globale Klasse schert das wenig: Trotz und wegen des Kriegs bleiben die Aktienpreise hoch, die Gewinnaussichten an den Finanzmärkten vielversprechend. Die *Fongenindustrie* verdient am Umdisponieren. Die Banken erwarten sich von steigenden Zinsen höhere Margen.

Anders Industrie, Handel, Handwerk. Sie fürchten, steigende Gestehungskosten nicht auf die Kundschaft abwälzen zu können. Sie fürchten, höhere Produktionskosten nicht an den Arbeiterinnen und Angestellten einsparen zu können. Sie fürchten, dass die Nachfrage, der Umsatz zurückgehen. Sie geben den Ton an in der Handelskammer, dem Unternehmerdachverband. Sie wählen mittelständisch DP. Sie rufen nach einer Tripartite. Die beschließen soll, dass nicht sie die Nebenkosten des Kriegs tragen sollen.

Durch den Anstieg der Energiepreise müssen die Betriebsinhaber mehr zirkulierendes Kapital einsetzen. Den höheren Aufwand gleichen sie am liebsten durch eine Senkung des variablen Kapitals aus: durch Reallohnensenkungen statt Indexanpassungen. Und durch staatliche Zuschüsse. Sie hoffen auf die Unterstützung der CSV/DP-Regierung in der Abgeschiedenheit des Senninger Schlosses.

Der Sozialaufsteiger Luc Frieden will von den besitzenden Klassen als ihresgleichen anerkannt werden. Deshalb behandelt er die Gewerkschaftsfunktionäre wie Personal. Ist im Hause eines CEO das Personal mit am Tisch der Herrschaften? Dürfen bei einem Kapitän zur See Matrosen, Heizer, Schiffsjungen mitentscheiden, wohin die Reise geht? Die besitzenden Klassen halten derzeit Spießigkeit, Starrsinn für kontraproduktiv. Am Mittwoch kündigte Luc Frieden eine Tripartite an.

Ziel einer Tripartite ist die Aushandlung eines Klassenkompromisses. Wenn staatliche Zuschüsse ein Nullsummenspiel verhindern, wenn für jeden etwas herauspringt. Wie 1977: Arbeitsplatzabbau gegen Beschäftigungs-, Standortgarantie. Oder 2006: Indexmanipulation gegen Einheitsstatut. Oder 2020: Kurzarbeit, Familienurlaub gegen Erstattung laufender Betriebskosten.

Die Unternehmer haben andere Tripartite-Abschlüsse in schöner Erinnerung: Als die Gewerkschaften eingeladen wurden, ohne Gegenleistung Indexmanipulationen zuzustimmen.

In einem sind sich das kleine und das große Kapital einig: Die Sozialmaßnahmen nach dem russischen Überfall auf die Ukraine sollen nach dem amerikanischen Überfall auf den Iran nicht wiederholt werden. Sie waren zu sozial, zu teuer. Hierzulande waren das Energiepreisdeckel, Kurzarbeit, weniger TVA, mehr Energieprämien, Teuerungszulagen, Steuergutschriften... für 2,53 Milliarden Euro.

Der Washington-Consensus-Apparat feuert aus allen Rohren: „EU officials are urging governments to avoid excessive support to offset surging energy prices, warning the shock of the Iran war could tip into fiscal crisis“ (*Financial Times*, 7.4.26). Die OECD verlangt, „to make energy support measures time-limited and to target them at low-income households and energy-intensive businesses“ (10.4.26). „The IMF yesterday warned the EU against responding to the energy crisis by loosening its fiscal rules“ (16.4.26).

Die Handelskammer hat schon einen Tripartite-Kompromiss parat. Sie schlägt einen „soutien ciblé aux ménages modestes et aux entreprises vulnérables“ vor gegen eine „modification du mécanisme de l’indexation des salaires“ (Idea, *Décryptage* Nr. 55, S. 4). Den „soutien“ soll der Staat bezahlen. Die „modification“ sollen die gegen Lohn und Gehalt Beschäftigten bezahlen. Die Unternehmenseite soll an den Reallohnkürzungen verdienen. Frei nach Marcel Reulands Gedicht über die Pissinger Tripartite und die drei *Kueben*. ● ROMAIN HILGERT





« Nous sommes vraiment exposés »

IIII Interview : Pierre Sorlut

Le président du lobby LuxDefence, André Wilmes, sur le marché de l'armement

D'Land : Monsieur Wilmes, la semaine passée, vous faisiez partie d'une délégation luxembourgeoise au Space Symposium, congrès international consacré à l'espace, avec cette fois un accent sur la défense. Une administration trumpienne aussi imprévisible ne nuit-elle pas aux affaires ?

André Wilmes : (Silence prolongé) Nous ne parlons pas de politique. Les discussions menées dans ce cadre concernent les capacités. Le spatial, c'est compliqué, cher et cela demande du temps. Mais c'est aussi le domaine militaire où l'on tient le plus ses engagements. Donc le politique, oui, on le laisse un peu en dehors, parce les objectifs requis sur le terrain évoluent à une cadence inédite. Et cela requiert des collaborations internationales.

Et le protectionnisme de Donald Trump ?

Les règles applicables aux entreprises étrangères traitant avec les États-Unis sont exigeantes, mais elles n'ont pas radicalement changé. Dès que vous touchez quelque chose de sensible outre-Atlantique, cela implique de la substance sur place, une gouvernance d'entreprise particulière (avec une certaine autonomie par rapport à la maison mère) et des habilitations sécurité. Aujourd'hui entre dix et quinze pour cent des membres de LuxDefence ont un pied-à-terre aux États-Unis. Une demi-douzaine d'entreprises luxembourgeoises se sont rendues à Colorado Springs (une photo du MAE signale la présence de RSS-Hydro, Gradel, Hitec, Govsat, Integrasys, Northstar, Odysseus Space, Clearspace, Neuraspace, Data Design Engineering, ndlr).

Dans quel but ?

Les représentants des armées, les gouvernements et les industriels se rencontrent lors de ce genre d'événement. Il est possible d'y mener des rapprochements de secteur à secteur, de travailler sur des relations plus étroites, signer des accords de coopération. Il s'agit pour l'industrie luxembourgeoise d'intégrer la chaîne de valeurs. Et il faut pour cela se faire connaître, s'informer des exigences et des opportunités. Nous, au Luxembourg, on a de la recherche et des technologies dans le *space mining* : les *rovers*, les bras robotiques, les communications laser *ground to space*... Mais on n'a pas toujours la possibilité d'intégrer ces développements au marché, par exemple quand il faut passer par des procédures d'homologation ou des tests en laboratoire.

Quel est le rôle de LuxDefence dans ce contexte ?

LuxDefence se veut la plateforme où convergent les intérêts des entreprises opérant dans la défense et le *dual use*. Dans ce cadre, elles peuvent discuter entre elles et trouver des axes de collaboration. LuxDefence travaille aussi en soutien du gouvernement. Nous nous voulons l'une de ses sources d'information sur les capacités nationales pour qu'il y ait des retombées économiques.

Le nerf de la guerre... Dans le rapport Lux4Defence publiée en avril 2025, il est fixé comme objectif que soixante pour cent de l'argent public dépensé dans la défense profite à l'économie locale. On parle en gros à terme d'un investissement annuel de 1,5 milliard d'euros dans le tissu industriel local. Est-ce bien possible ?

Des membres de
LuxDefence nous parlent
d’espionnage et
de poubelles fouillées

C’est un défi, oui, de faire en sorte que cet argent touche le sol luxembourgeois. Je suis personnellement orienté optimisation (André Wilmes a créé et dirige Rafinex, entreprise proposant des solutions pour optimiser les processus industriels, ndlr), donc j’apprécie que des sommes importantes comme celles-ci se transforment en notre intérêt, celui du Luxembourg et de l’Europe. Le but de LuxDefence, c’est de structurer l’écosystème. Nous avons déjà une bonne base industrielle capable d’offrir des solutions dans de nombreux domaines (110 entreprises identifiées par Luxinnovation vendant des matériaux, communication satellitaire ou des logiciels, ndlr). Il nous faut la rendre résiliente et capable de répondre aux besoins du marché.

Vous reliez notamment les besoins de l’OTAN à l’écosystème luxembourgeois par le truchement de l’État luxembourgeois ?

En quelque sorte. Le rôle de l’industrie est de transformer les budgets en capacités opérationnelles. Pour cela il faut de bons canaux et que ce soit rapide. Car on n’a pas de temps à disposition.

Pourtant vous disiez sur 100,7 que l’industrie de la défense demandait beaucoup de temps. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

Les guerres en cours et leurs nouvelles caractéristiques exigent des progrès technologiques rapides dans tous les secteurs, notamment dans l’anti-aérien, les drones et l’espace. Les procédures d’acquisition ne sont, elles, pas adaptées à cette cadence inouïe. L’administration avance plus lentement que la technologie. Mais cela progresse, que cela soit à l’OTAN ou au niveau de ses États membres. Il faut maintenant être plus rapide pour plus de volume. Cela dit, je conçois aussi qu’il faut faire preuve de prudence, de *compliance* et de transparence dans la procédure d’acquisition.

Le *time-to-market* est important aussi. Les entreprises doivent jouir de capacités financières suffisantes pour attendre la commande publique...

C’est vrai. On se retrouve parfois dans des situations où les opérateurs assument le risque en investissant dans certains produits avant que les États n’identifient le besoin.

Vous pensez à l’autonomisation des véhicules sur les champs de bataille ?

Non, je pense à d’autres projets, mais c’est un peu sensible et je ne peux en parler. Prenons un exemple dans le domaine public : la souveraineté numérique européenne. La problématique a pris de l’épaisseur au niveau politique ces derniers mois. La semaine dernière, la Commission a retenu quatre consortiums du *cloud* déconnecté dont deux luxembourgeois qui s’étaient positionnés sur ce créneau depuis plusieurs années. Les opérateurs sur le terrain identifient des besoins mais ce n’est parfaitement synchronisé avec la *strategic planning* des états-majors qui anticipent sur des années voire des décennies. C’est aussi l’intérêt des manifestations comme le Space Symposium, de montrer les nouvelles capacités aux planificateurs des armées.

Est-ce que le stand de la Luxembourg Space Agency et la délégation luxembourgeoise ont retenu l’attention ?

Je crois que oui. Je me suis baladé un peu dans les allées. J’ai souvent vu des Luxembourgeois discuter longuement avec des interlocuteurs étrangers. Puis SES et Euro-Composites avaient leur propre stand et ont aussi pu convaincre des solutions très spécifiques qu’elles pouvaient apporter. Après, la cadence à laquelle l’industrie et l’armée américaine avançaient ensemble devrait susciter quelques inquiétudes côté européen. Le complexe militaro-industriel américain est clairement plus intégré. Et cela s’est vu dans le domaine spatial aussi, avec la NASA.

Lors de la conférence de lancement de LuxDefence à la Chambre de commerce en juin 2025, l’un des participants

avait soulevé l’idée de faire du Luxembourg une terre d’accueil de projets industriels montés entre différents États, comme l’Allemagne, la France et l’Italie, qui auraient tendance à protéger leur industrie nationale. Est-ce cela vous paraît plausible ?

Oui, cette neutralité est un atout du Luxembourg dans de nombreux domaines. On a eu un nombre extraordinaire de présidents de la Commission pour la taille du pays. On retrouve aussi de nombreux Luxembourgeois ingénieurs-en-chef dans des projets multinationaux comme Airbus parce qu’ils maîtrisent les langues déterminantes. La Commission essaie d’unifier le marché de la défense, mais il y a souvent un alignement entre le pays, le maître d’ouvrage, et les industriels, les maîtres d’œuvre. Voyez le blocage sur le SCAF (système de combat aérien du futur), projet paneuropéen censé remplacer les avions de chasse de différents pays, mais bloqué aux premiers stades du développement.

Vous avez entendu parler d’un projet industriel au Luxembourg mené par un consortium européen ?

Non, mais des entreprises extra-européennes envisagent de placer leur siège européen au Luxembourg.

Chinoises ou américaines ?

Aucun des deux. Et les règles sont claires dans la sécurité. On ne doit pas mêler nos intérêts à ceux des Chinois. C’est soit l’un soit l’autre. Cela devient assez commun en Europe, dans un certain nombre de secteurs.

Vous avez également dit dans l’une de vos interviews l’an passé que la manne de la défense n’allait pas facilement profiter aux PME et qu’il valait mieux qu’elles travaillent au préalable dans le civil.

J’ai voulu calmer le jeu. Tout le monde se mettait à penser que les milliards affluaient. Mais c’était un engagement politique à moyen terme. S’est développé un certain opportunisme. Il ne faut pas d’abord penser à l’argent, mais au service rendu par l’entreprise à l’effort global de sécurité. Il faut aussi penser gestion des risques. Qu’en est-il de la cybersécurité ? Qu’est-ce que cela implique en termes de protection de l’intégrité physique des bureaux ? Des membres de LuxDefence nous parlent d’espionnage. Leurs poubelles ont été fouillées. Avant de se lancer dans l’affaire, il faut avoir la certitude ou la conviction de s’y mettre pour, je dirais, au moins cinq ans.

Au moins cinq ans à perdre de l’argent ?

Pas nécessairement à perdre de l’argent. Mais c’est le temps nécessaire pour connaître le secteur, concevoir le produit, entamer des discussions de contrat, obtenir les certifications cyber ou physiques, obtenir des habilitations sécurité pour le personnel... et surtout trouver le personnel. Ensuite on commence à travailler, à livrer et éventuellement à gagner de l’argent. Honnêtement, cela prend trois à cinq ans.

Êtes-vous satisfait de la stratégie du gouvernement pour renforcer la base industrielle et technologique de la défense du Luxembourg (BITDL) présentée il y a trois semaines ?

Je constate un certain alignement avec les revendications de notre association, ainsi qu’avec celles du rapport Lux4Defence. Cette stratégie prévoit par exemple un système d’*offsetting* (de compensation, que les entreprises étrangères bénéficiant d’une importante commande publique assurent une partie de la production localement, ndlr). Les travaux sont en cours. On parle aussi beaucoup de résilience dans cette stratégie, c’est-à-dire la capacité à produire dans l’adversité, un plan de contingence au niveau national qui permettra de bâtir sereinement l’écosystème. Le gouvernement prévoit également un site pour accueillir des entreprises de la défense. (Un *defense campus* à Dudelange, sur l’ancien site de Liberty Steel, ndlr), mais le cahier des charges n’est pas clairement défini.

Vous dites donc qu’avant d’investir dans des drones armés, le Luxembourg investit dans les infrastructures et dans la résilience de son écosystème numérique ?

Il faut faire les deux. Il convient d’investir dans l’*output* mais aussi dans l’infrastructure et la redondance. Cela concerne les centres de données, le câblage internet, les lignes électriques... Vous avez vu les attaques sur les réseaux nationaux, mais aussi les drones survolant les aéroports dans les pays voisins. Nous sommes vraiment exposés.

Qu’en est-il de la loi sur les armes de 2022 qui interdit leur commercialisation au Grand-Duché ?

Un projet de loi devrait bientôt sortir, mais je n’ai pas eu de copie. ●

T
I
C
K
E
R

Le dividende et l’éléphant

« Ganz flott ». La directrice générale de la Spuerkeess, Françoise Thoma, a ainsi qualifié la progression des revenus de la banque (+5,7 pour cent à 1,2 milliard d’euros) pour l’année 2025. Celle qui a vécu ce mercredi sa dernière conférence de présentation des résultats de la BCEE en tant que directrice a ainsi pu faire un cadeau d’adieu à l’actionnaire, l’État, avec un dividende record de 210 millions d’euros, soit quarante pour cent du bénéfice, établi à 530 millions d’euros. Une proportion inédite. Depuis 2013, le *payout ratio* a oscillé entre 17 et trente pour cent (sauf en 2020, car il n’y a pas eu de distribution de bénéfice). Une demande de l’actionnaire ? Le président de la banque, Camille Fohl, relativise. Ce serait encore « encore très modeste » par rapport au reste du marché. Effectivement la Banque centrale européenne évoque un ratio de cinquante pour cent dans le privé. Face au *Land*, Gilles Roth reste flou sur l’origine d’une telle augmentation : « En tant que ministre des Finances, je me réjouis du montant touché au titre de dividende ». La banque, surcapitalisée, commence à aligner sa distribution de bénéfices aux pratiques du marché. C’est donc une aubaine pour des caisses publiques en souffrance.

Le bénéfice a lui significativement progressé à cause de la chute des provisions liées aux dépréciations des crédits immobiliers, passés de 196 millions d’euros à 45 entre 2024 et 2025. L’augmentation du produit bancaire tient notamment à une reprise du marché immobilier côté particuliers (« étant donné que le marché des VEFA peine à redémarrer, les corrections de valeur restent essentiellement attribuables à la clientèle professionnelle » de l’immobilier). La banque a par ailleurs investi dans des nouveaux profils et la cybersécurité avec notamment un troisième centre de données pour la redondance... et éviter tout *system failure* similaire à ceux connus par Post et Luxtrust en 2025 (et qui ont passablement irrité les membres du gouvernement).

À la fin de l’exposé mercredi, Camille Fohl a évoqué « the elephant in the room » pour mieux désamorcer le sujet : l’identité de la personne qui va remplacer Françoise Thoma, dont le retrait a été annoncé en novembre dans le sillon du scandale Caritas. « Un processus qui demande du temps », a justifié le président. La ou le successeur(e) devrait pouvoir être présenté(e) à « la rentrée ». Les candidats se bousculeraient au portillon. « Manifestement les gens se disent que c’est une chouette banque », s’est félicité Fohl, lui-même transfuge de BNP, soulignant « la qualité des candidatures, qu’elles soient internes ou externes. » » PSO



L'avenir des studios Filmland à Kehlen est compromis

L'envers du décor

IIII France Clarinval

La faillite de Paul Thiltges Distribution révèle la fragilité du cinéma luxembourgeois et soulève de nombreuses questions sur la santé du secteur

« Le cinéma luxembourgeois jouit d'une excellente image et d'une solide réputation : on n'a jamais eu autant de sélections et de prix dans des festivals internationaux », se réjouit Guy Daleiden, directeur du Film Fund face au *Land*. Ce triomphalisme déplaît à l'ALTA (association des techniciens de l'Audiovisuel). Son président, Carlo Thiel affirme que « de nombreux techniciens arrêtent parce qu'ils n'arrivent plus à joindre les deux bouts. Les films qui remportent des prix dans des festivals ne leur donnent pas vraiment de travail ».

La faillite de Paul Thiltges Distribution (PTD) annoncée le 6 mars, renforce le sentiment de marasme ambiant. Surtout que cette banqueroute en suit d'autres : Bac Film en 2023, Calach en 2024 et Wady Films en 2025. Cette faillite est d'autant plus retentissante que Paul Thiltges est un des pionniers du cinéma luxembourgeois et une des chevilles ouvrières de son système de financement. En 1986, bien avant la création du Film Fund, il avait obtenu un million (de francs luxembourgeois, bien sûr) du Fonds culturel national, somme qu'il avait doublée à travers un emprunt bancaire, pour tourner *Gwynecilla, Legend of Dark Ages*, le premier film d'Andy Bausch. « J'ai perdu de l'argent et j'ai remboursé la dette de ce film pendant cinq ou six ans ; mais je crois que ça a été un déclencheur pour la suite du secteur », relatait-il à *culture.lu* en 2023.

Espérant limiter les dégâts en recouvrant des dettes, notamment auprès d'un coproducteur italien, Paul Thiltges s'en remet à la curatrice et ne veut pas commenter sa situation. Une des raisons avancées sur ses difficultés tient au fonctionnement même du financement par le Film Fund. Le versement des aides est effectué par tranches, en fonction de l'avancement de la production (au début et à la fin du tournage). La dernière tranche n'arrive qu'après un décompte final, avec un certificat d'audit établi par un cabinet luxembourgeois. Les coproducteurs doivent aussi être certifiés et prouver que l'argent a bien été investi dans le film, selon les règles établies. Globalement, les sociétés de production doivent préfinancer leurs dépenses en empruntant auprès de banques ou d'organismes spécialisés, ce qui coûte forcément en intérêts. « Le secteur financier est aujourd'hui

sceptique face à l'industrie du cinéma. Nous sommes souvent obligés de chercher nos financements à l'étranger. Ce qui est quand même un peu aberrant pour le pays des banques », détaille Donato Rotunno, président de l'ULPA (Union luxembourgeoise de la production audiovisuelle). Le producteur ajoute que l'équilibre économique d'un film est fragile et le montage souvent difficile à boucler, nécessitant « plusieurs années » pour rassembler les coproducteurs et sources de financement (distributeurs, télévisions, fonds européens ou régionaux...). Cependant, les producteurs sont plutôt satisfaits du système, d'autant que le budget du Film Fund pour les aides a été voté pour les quatre années à venir, avec trente millions par an. « Cela donne une prévisibilité qui nous manquait. »

« Le problème n'est pas s'il y a assez d'argent mais comment il est distribué. Les producteurs reçoivent les aides du Fonds et ils sont les seuls à pouvoir donner du travail à l'ensemble des branches. Mais le ruissellement n'est plus au rendez-vous », estime le président de l'ALTA. Carlo Thiel considère que les producteurs dérogent trop facilement à leur obligation de dépenser des aides financières sélectives (AFS) en salaires locaux. Pour les films de fiction, « un minimum de 25 pour cent du montant de l'AFS est dédié à des charges sociales luxembourgeoises et un minimum de postes doit être attribué à des professionnels du secteur audiovisuel luxembourgeois », lit-on dans le règlement du Film Fund. (Pour les films d'animation, le minimum est fixé à quarante pour cent.) L'ALTA souhaite un « protectionnisme renforcé », obligeant à plus de dépenses locales. Le représentant des techniciens espère aussi une meilleure prise de conscience de leurs besoins et conditions de travail. Par exemple, en cas de reports ou d'annulation de tournage, fréquents, les techniciens se retrouvent sans emploi. « Et contrairement à d'autres pays, ils ne peuvent pas se retourner vers un marché de la publicité, car trop étrié. »

L'association a réalisé une enquête auprès de ses membres (environ 120 personnes) : Plus de la moitié d'entre eux (53 pour cent) pense ne plus exercer leur métier au Luxembourg d'ici trois ans. En 2019, ils n'étaient que quarante pour cent à exprimer cette opinion, reflétant une crainte pour

« Il faut pouvoir donner à manger à tout le monde. »

Donato Rotunno (ULPA)

l'avenir du secteur. « Cette dégradation est inquiétante. On a moins de jeunes qui veulent faire nos métiers et ceux qui sont là ont moins d'occasions de travailler, d'apprendre, de progresser. À terme, il restera des producteurs, mais plus de techniciens ! », s'énervait Carlo Thiel.

Les sociétés de service sont aussi dans la tourmente. Arri Rental, une entreprise de location de matériel de tournage, fermera prochainement son site au Luxembourg après plus de vingt ans d'activité. La maison-mère munichoise jugeant le Luxembourg plus assez rentable. Les prestataires en post-production se plaignent également. « Ça fait deux ans que je dis que ça va mal et que j'ai l'impression de parler dans le vide », signale Philippe Kohn. Sa société de post-production sonore Philophon a évité la faillite de justesse. Il a réduit considérablement le nombre de ses employés, passant de huit à trois personnes et fermé le studio qui était basé au Filmland. Il regrette que ce soit « presque systématiquement » la post-production qui fait les frais des demandes des coproducteurs étrangers pour qu'une partie des dépenses se fasse chez eux. « On nous a poussé à investir pour avoir un matériel de pointe, mais aujourd'hui, on nous laisse de côté. » Son collègue dans la post-production de l'image, Raoul Nadalet avec sa société Espéra note que certains pays ont mis en place des aides ou des incitants spécifiques pour la post-production. Il explique aussi que les machines qu'il uti-

lise sont très coûteuses et exigent des mises à jour également onéreuses. « Les investissements sont difficiles à rentabiliser sur le petit marché qu'est le Luxembourg. Ce qui explique aussi les prix pratiqués ». L'incertitude et l'instabilité des projets à venir l'inquiètent. Et la fin annoncée de Filmland n'est pas là pour le rassurer.

Ce mercredi, Filmland SA a annoncé, par voie de communiqué, la cessation de ses activités à compter du 31 juillet. Fondée par six sociétés de production, cette entreprise exploitait depuis 2013, les studios construits à Kehlen. « La réalité économique actuelle ne permet plus de garantir un modèle d'exploitation viable et durable. L'évolution du marché, la pression concurrentielle internationale ainsi que les contraintes structurelles liées à l'exploitation de studios de tournage ont progressivement fragilisé l'équilibre économique de la société », justifie le communiqué. Les producteurs étaient locataires de cette infrastructure où plus de cent films ont été tournés, au moins en partie. « C'est un outil indispensable, mais très difficilement rentable », confie Donato Rotunno, un des producteurs concernés. Il ajoute que le propriétaire, l'avocat Victor Elvinger (à travers une société immobilière, West-Immo), « a toujours joué le jeu » et s'est montré conciliant quand des loyers étaient en retard. Ce dernier n'a pas souhaité s'exprimer auprès du *Land*. Le retrait de l'exploitant ne veut pas forcément dire la fin des studios, le producteur considère que des investissements publics pourraient sauver la mise : « Partout en Europe les studios sont soutenus financièrement par les pouvoirs publics. » Guy Daleiden tempère : « Cela ne fait pas partie des missions du Film Fund d'exploiter un studio de production ». Mais il ajoute, comme pour lancer un appel : « Tous les domaines culturels ont leur infrastructure, la Philharmonie, les théâtres, les musées... »

La santé du secteur est-elle critique ? « Les problèmes des techniciens et des prestataires de service sont bien réels », ne cache pas le directeur du Film Fund. Il se souvient que les débuts du secteur se sont bâtis avec eux : « Au début, l'audiovisuel s'est développé avec des productions internationales qui dépensaient de l'argent, principalement en embauchant des techniciens, à travers des sociétés de production luxembourgeoises. » Certains de ces techniciens travaillent encore aujourd'hui et ont acquis une belle expérience via ces productions. Progressivement, les mécanismes d'aides ont évolué pour promouvoir des productions différentes et développer des projets locaux. « On a réussi à faire évoluer plusieurs métiers de l'audiovisuel, mais aujourd'hui, c'est sur les techniciens qu'il faut accentuer les efforts. »

Le directeur du Film Fund espère annoncer des modifications du système « avant Cannes ou à Cannes » (le festival se déroule du 12 au 23 mai). Il détaille les montants plafond que peuvent recevoir les productions : trois millions d'euros pour une production majoritaire, 1,5 million pour une production minoritaire et 200 000 euros pour un CinéWorld, une contribution réduite assortie de peu d'obligations. (De cette catégorie proviennent les films qui ont remporté le plus de prix comme *Un simple accident* ou *All we imagine as Light*). Ces montants n'ont pas changé depuis quinze ans malgré l'inflation. « L'idée sur laquelle on travaille est d'augmenter les aides par film. Donc éventuellement faire moins de productions, mais dépenser davantage au Luxembourg. On va trouver un moyen d'imposer un minimum de techniciens et de prestataires du Luxembourg. » Partie prenante aux réflexions pour l'avenir, le président de l'ULPA ajoute : « Il faut pouvoir donner à manger à tout le monde ».

Les sociétés de production luxembourgeoises vivent à 90 pour cent des aides publiques. Diversifier les sources de financement, avec la création d'un fonds privé par exemple, représente une piste régulièrement explorée sans succès. Des discussions avec le ministère des Finances sont maintenant en cours pour relancer un mécanisme fiscal (*tax shelter*), comme il en existe dans d'autres pays européens. Le retour des certificats d'investissement sera peut-être une nouvelle voie pour sortir le cinéma de sa crise actuelle. ●

Le « mystérieux contrat »

IIII Pierre Sorlut

La France enquête sur un contrat signé en 2017 entre le Fola et le club de foot de Lille, alors présidé par Gerard Lopez et ancien président du club eschois. Pim Knaff est également signataire

Vendredi dernier, *L'Équipe* a révélé « un mystérieux contrat » signé en octobre 2017 par des représentants du Losc et du Fola Esch. Les parties s'y engagent à « promouvoir et valoriser » les joueurs des équipes respectives. Un partage « d'expertise en matière de formation des joueurs » est envisagé. Surtout le CS Fola doit « faire profiter le Losc d'une prestation de *scouting* et d'un droit de priorité sur le recrutement de ses joueurs ». Le petit club eschois (500 000 euros de budget aujourd'hui) devait donc assurer la supervision des joueurs en développement dans la Grande Région pour un club à trois heures de route, au budget de 75 millions d'euros et comptant dans ses rangs des stars du *foot business* recrutées par Gerard Lopez (par exemple Marcelo Bielsa comme entraîneur et Luís Campos à la direction sportive, maintenant au PSG). Le club de foot de Lille avait été repris quelques mois plus tôt par l'entrepreneur né à Esch (en 1971) grâce à des capitaux levés auprès du fonds Elliott Management. Gerard Lopez avait été président du Fola précédemment.

En échange de la prestation de services du club eschois, notamment des rapports d'informations fournis régulièrement, le Losc devait verser 100 000 euros HT par mois. Un premier paiement de 400 000 euros était même promis dans les sept jours suivant la signature pour englober les quatre premiers mois de la saison (septembre-décembre), des versements à effectuer sur un compte ouvert auprès de la Banque Raiffeisen. Le contrat, consulté par le *Land*, est daté du 12 octobre et signé côté luxembourgeois par Mauro Mariani, ami de Gerard Lopez qui l'a remplacé à la présidence du Fola, et par Pim Knaff, vice-président du club. L'avocat venait tout juste de remporter le meilleur score pour le parti libéral aux élections communales à Esch-sur-Alzette. Une liste des membres du Fola déposée le 23 octobre 2017 au registre de commerce le désignait bien vice-président depuis le 24 juin. Gerard Lopez était radié. Contacté, Pim Knaff a tenté de couper court à la conversation : « J'ai démissionné du CS Fola en octobre 2017. Je n'ai donc rien à dire à ce sujet ». Puis de compléter une fois confronté à sa signature sur le document, « plus précisément, j'ai démissionné par courrier du 14/11/2017 et je n'étais aucunement impliqué dans l'exécution du contrat qui a été signé de bonne foi ».

L'Équipe, se basant sur le site spécialiste *Transfermarkt*, indique qu'aucun échange de joueur n'a été opéré entre les deux clubs entre 2017 et 2019. Quelques joueurs auraient été envoyés en test, « mais ils n'avaient pas le niveau », selon un témoin cité.

L'Équipe assure cependant que le CS Fola a « bien reçu la somme de 1,2 million d'euros ». Contactée par le *Land* pour obtenir les rapports annuels 2017 et 2018, le club répond que le conseil d'administration actuel ne comprend plus aucun membre de la période 2017-2018. « Par conséquent, le conseil d'administration (aujourd'hui présidé par Emil Adrovic, responsable *Financial Crime* à l'Administration de l'enregistrement et des domaines et transfuge de la Spuerkeess, ndlr) ne dispose pas des documents relatifs à ladite période », poursuit le secrétaire. Ce dernier ne répond pas non plus à la question de savoir si l'argent a bien été versé. Il précise toutefois que « les rapports de *scouting* (...) auraient bien été transmis à Lille à l'époque », mais le Fola ne serait « plus en possession de ces documents aujourd'hui ». Amnésie administrative donc. Le 5 juin dernier, l'ancien président Josy Dilk saluait la présence de Pim Knaff, représentant de la commune à l'AG du CS Fola, « un ami de longue date ».

Dans *L'Équipe*, Gerard Lopez se dit (par l'intermédiaire de son avocat) « victime de la vindicte personnelle » du nouveau président du Losc, Olivier Létang : « Il n'était pas le bénéficiaire économique de la structure concernée, ni le décisionnaire du contrat qui devait être approuvé par le conseil d'administration, qu'il ne contrôlait pas (il le présidait, ndlr), et par le fonds d'investissement qui contrôlait le Losc. » L'avocat, Pierre de Combles de Nayves, ajoute que Gerard Lopez n'était pas non plus impliqué dans la gestion quotidienne des contrats, « ni dans le paiement des factures qui étaient suivies par les services juridiques, financiers et opérationnels ». Il sait néanmoins que « des prestations ont bien été réalisées en application des contrats ». Gerard Lopez a été évincé fin 2020 de la direction du Losc par son créancier, le fonds Elliott.

En 2021, après un audit interne, le Losc a porté plainte contre X pour abus de biens sociaux et exercice illégal de la profession d'agent, « considérant être victime d'un certain nombre de contrats signés par l'ancienne direction ». Le club nordiste avait informé d'une perquisition menée en mai 2022 en son siège au Domaine de Luchin. Une perquisition a-t-elle été menée au Fola ? Une demande d'entraide est arrivée en provenance du Tribunal judiciaire de Lille et « elle a été accordée », distille le parquet du Luxembourg. On n'est guère plus loquace dans le Nord : « Le parquet de Lille n'entend pas communiquer sur ces faits pour préserver la manifestation de la vérité. »

Fin mars, *L'Équipe* relevait que le juriste du club de Lille entre 2017 et 2020 avait plusieurs fois demandé en interne si les

Une demande d'entraide est arrivée en provenance du Tribunal judiciaire de Lille et « elle a été accordée », communique le Parquet

conventions liant le Losc aux sociétés contrôlées par Gerard Lopez avaient bien été signées dans l'intérêt économique du club, par exemple au sujet de prestations de *scouting* facturées à une société détenue par le Luxembourgeois à Londres (Victory Soccer). Un courriel du responsable juridique est cité dans un article daté du 21 mars : « Il ne faudrait pas que la justice considère que la dépense est abusive ou injustifiée car la contrepartie n'est pas réelle ». Le Losc a déjà une cellule de supervision de joueurs qui emploie une dizaine de personnes, est-il détaillé. Les avocats de Gerard Lopez précisent que l'intéressé n'a été « ni entendu, ni mis en examen dans la procédure évoquée ».

Au Luxembourg, Gerard Lopez est inculpé pour faux et usage de faux dans l'affaire des transferts d'argent de l'écurie de Lotus F1, qu'il possédait avec Éric Lux (aussi inculpé) vers le Fola puis vers une société hong-kongaise, Lynx Investments (propriété de son partenaire d'affaires en Formule 1). Deux millions d'euros avaient transité entre 2010 et 2014. Mais seuls 500 000 versés sur un compte du Fola à la BGL ne seraient pas à considérer comme des dons de l'entrepreneur hispano-luxembourgeois au club (*d'Land*, 5.7.24). Le transfert serait basé sur des factures douteuses considérées comme faux intellectuels par l'accusation. Ce que les accusés (à présumer innocents) contestent. Ces derniers épuisent d'ailleurs tous les recours possibles alors que cette affaire, révélée en 2015 par *100,7*, avait mis un certain temps à aboutir à une demande de renvoi devant un tribunal correctionnel, en mai 2022. La Cour de cassation doit maintenant statuer. « Elle a dû attendre une décision de la Cour constitutionnelle pour asseoir son arrêt », éclaire le porte-parole de l'administration judiciaire. « Une décision devrait intervenir dans les semaines à venir. » ●

Le 2 novembre 2018, le président du Losc, Gerard Lopez, s'adresse à Marc Ingla, directeur général (et signataire du « mystérieux contrat »), au Parc des Princes à Paris



Franck Fife / AFP

Il est temps d’agir

IIII Romain Heinen

Droits de succession et de donation : conclusions et perspectives

Au Luxembourg, un faisceau de causes, se nourrissant dans le temps et se renforçant réciproquement, a produit un « non-système » fiscal. Déjà en 1890, le directeur de l’Enregistrement, Emile Faber, s’était plaint d’une « masse informe et confuse » de textes, qu’il désignait de « chaos ». Bien que le ministre d’État et des Finances, Pierre Dulong (CSV), s’engageât le 20 janvier 1948 devant le Parlement à initier une codification des lois d’origine française et néerlandaise, à l’instar de la Belgique, rien n’y fit. En 2026, au Luxembourg, hériter en ligne directe ne coûte rien, contrairement aux autres modes d’acquisition de la propriété, comme la vente, l’échange ou la donation.

Cette situation anachronique n’est plus en phase avec les exigences de transparence et d’équité du XXI^e siècle. Combien de révolutions et de mouvements protestataires ont été déclenchés dans le monde par des sentiments d’injustice fiscale ? Il suffit de se souvenir de la participation des Luxembourgeois à la Révolution belge de 1831 en raison d’une fiscalité hollandaise, orientée vers le commerce et aucunement adaptée aux besoins de notre pauvre économie agraire.

Bien entendu, il appartient au gouvernement et au Parlement de se prononcer, soit pour le maintien de la situation (bancale) actuelle, soit pour opter en faveur d’un régime uniforme et intégré (impliquant la définition des taux, des abattements, des exceptions etc.). La décision est éminemment politique. Même si, le cas échéant, l’administration devrait être rendue capable à en assurer l’exécution : « It’s the implementation that counts ».

Les détracteurs d’un droit de succession modéré en ligne directe pour les grosses fortunes évoquent souvent le risque de fraude. On peut leur répondre par l’ancien président français Georges Pompidou qui, le 22 mai 1968, déclarait : « La fraude fiscale est indissociable de l’impôt, tout comme l’ombre est inséparable de l’homme ». Il n’existe, en effet, aucune raison pour que ce risque soit plus massif que dans d’autres types d’impôts.

L’application de la loi fiscale reste l’art du faisable. C’est également vrai pour les successions. Si l’administration fiscale a connaissance du capital (détenu par les banques au Luxembourg et à l’étranger), de la fortune immobilière nationale et de certains

Sans abandon du secret bancaire interne, il n’y aura pas de justice fiscale

biens de luxe à l’étranger (yachts, jets privés ...), il peut à la limite se passer des objets d’art ou des bijoux du défunt. En tout cas, l’Administration de l’Enregistrement disposerait de suffisamment d’informations pour contrôler la valeur déclarée par les héritiers et légataires universels, que ce soit lors d’une vente successive, d’un partage ou d’une comparaison des fonds voisins, ou par le biais de la coopération inter-administrative et échange d’informations international.

En effet, la directive européenne du 16 mars 2010, transposée par la loi du 21 juillet 2012, permet une coopération intracommunautaire en matière de demandes d’informations et de recouvrement de tous types d’impôts. Elle stipule les conditions suivantes : Primo, le secret bancaire ne peut pas être opposé à l’autorité requérante étrangère (le « Finanzamt » de Trèves peut donc demander des informations bancaires au Luxembourg). Secundo, les informations transmises sont protégées par le secret fiscal. Tertio, elles peuvent être utilisées dans l’État de destination à des fins d’établissement d’autres impôts.

Au Luxembourg, le maintien du secret bancaire pour résidents conduit à une situation absurde : Les fiscs étrangers peuvent interroger les banques luxembourgeoises sur leurs contribuables, tandis que le fisc luxembourgeois, lui, n’a pas ce droit pour ses propres résidents. Rappelons que lever le secret bancaire à l’égard du fisc ne signifierait pas rendre ces informations publiques – elles resteraient strictement réservées à l’administration fiscale, dont les agents sont soumis au secret fiscal sous peine de sanctions pénales et disciplinaires.

Un autre point est souvent oublié lorsqu’on parle de droit de succession. C’est que l’impôt sur la fortune des personnes physiques n’existe plus. Il a été aboli par la loi du 23 décembre 2005, en contrepartie d’une retenue forfaitaire et libératoire de vingt pour cent sur les intérêts seulement, qui sont versés par des banques luxembourgeoises à leurs clients résidents. La porte des infractions fiscales est grande ouverte. Car le patrimoine a largement disparu du radar du fisc. L’article 6 de cette loi ne cesse d’étonner : Il porte sur un contrôle qui « ne donne pas accès aux données nominatives ». L’administration reçoit ainsi un virement global « sans désignation des bénéficiaires de revenus ». Le récent scandale international du « CumEx » a démontré ce qui peut arriver si l’on se fie exclusivement aux déclarations des agents-payeurs.

D’autres éléments patrimoniaux, comme les actions et obligations, sont devenus tout simplement incontrôlables : Le fisc doit se satisfaire de l’honnêteté du contribuable lors de la signature de sa déclaration de l’impôt sur le revenu, car aucune retenue ou exemption ne peut compenser suffisamment la baisse du taux d’imposition global en cas de non-déclaration.

Sans abandon du secret bancaire interne, il n’y aura pas de justice fiscale. Le prédécesseur de Georges Pompidou, à savoir le général de Gaulle, soulevait cette question-clé dans le Fil de l’épée : « Suffira-t-il de dire le droit, si l’on ne peut l’imposer ? » ●

L’auteur a dirigé l’Administration de l’Enregistrement de 2006 à 2024



Mindestlohn in Luxemburg: Eine Systemfrage, keine Zahlenfrage

IIII Pierre Mangers

Luxemburg diskutiert über den Mindestlohn. Tatsächlich streitet das Land über weit mehr: über sein Wirtschaftsmodell

Die Versuchung der Zahl

Politik greift gern zu Zahlen. Sie machen Komplexität überschaubar. 60 Prozent. Gemeint ist das Verhältnis von Mindestlohn zu Medianlohn, der sogenannte Kaitz-Index. Dieser Index beschreibt zunächst ein Verhältnis. Hyman Kaitz verstand den Mindestlohn als Instrument der Existenzsicherung durch Arbeit. Als Orientierungsgröße kann so ein Maßstab hilfreich sein. Zum politischen Ziel erhoben, wird er schwieriger. Charles Goodhart formulierte 1975 die dazu passende Regel: Wird ein Indikator zum Ziel, verliert er einen Teil seines Nutzens. Zahlen messen Wirklichkeit nicht nur. Sie beeinflussen sie auch. Genau das gilt hier.

Der Kaitz-Index sagt wenig darüber aus, wer tatsächlich Unterstützung braucht oder welches Lohnniveau dauerhaft tragfähig ist. Hinzu kommt: Sein Referenzwert ist nicht neutral. Der Medianlohn enthält in Luxemburg auch die Gehälter des öffentlichen Dienstes. Er misst also nicht nur Marktlohn, sondern immer auch staatlich geprägte Lohnstrukturen. Darauf weist auch die OECD hin. Die öffentliche Lohnsumme ist im internationalen Vergleich hoch, die Beschäftigung im Staatssektor wächst seit Jahren schneller als die Gesamtbeschäftigung. Wird daraus ein politischer Maßstab, besteht die Gefahr, dass mathematische Präzision wichtiger erscheint als wirtschaftliche Realität. Und doch sollte man eines nicht vergessen: Hinter jeder Zahl stehen Menschen, deren Arbeit das Land trägt.

Luxemburg ist kein Normalfall – sein Mindestlohn auch nicht

Luxemburg ist kein gewöhnlicher Arbeitsmarkt. Eine Arbeitsstunde kostet im Schnitt rund 55 Euro – mehr als in jedem anderen EU-Land. Das ist mehr als eine statistische Besonderheit. Es prägt die gesamte Ausgangslage jeder Mindestlohndebatte.

Auch der Mindestlohn selbst ist hier kein Randphänomen. Rund 70 000 Beschäftigte arbeiten zu diesem Satz, also 13 bis 15 Prozent aller Erwerbstätigen. Fast jeder Zweite davon erhält bereits den qualifizierten Mindestlohn. Das bleibt nicht ohne Folgen. Wenn selbst qualifizierte Tätigkeiten in die Nähe des Mindestlohns rücken, verschiebt sich nicht nur die Untergrenze. Dann gerät auch die Mitte der Lohnverteilung unter Druck. Für viele ist der Mindestlohn zudem kein Übergang, sondern über längere Zeit Erwerbsrealität. Untersuchungen zur Lohnmobilität legen nahe, dass ein erheblicher Teil der Betroffenen lange in diesem Einkommensbereich verbleibt. Hinter diesen Zahlen stehen Berufe, ohne die das Land nicht funktionieren würde: auf Baustellen, in Restaurants, im Handel, in vielen Dienstleistungen. Spätestens die Pandemie hat gezeigt, wie unverzichtbar diese Arbeit ist. Gerade deshalb hat der Mindestlohn in Luxemburg eine andere Bedeutung als in vielen Nachbarländern. Er gehört nicht an den Rand, sondern in die ökonomische Mitte.

Der Preis politischer Entscheidungen

Die für Januar 2027 geplante Erhöhung des Mindestlohns um 3,8 Prozent bedeutet rund

Eine einzelne Erhöhung des Mindestlohns um 3,8 Prozent mag moderat erscheinen. Zusammen mit sieben Index-Anpassungen in weniger als fünf Jahren ergibt sich jedoch ein Kostenanstieg von über 23 Prozent

103 Euro mehr beim unqualifizierten und 123 Euro mehr beim qualifizierten Mindestlohn. Unter dem Strich kostet das rund 94 Millionen Euro im Jahr. Zwei Drittel tragen die Unternehmen. Ein Drittel soll der Staat übernehmen – also letztlich die Steuerzahler.

94 Millionen wirken auf den ersten Blick überschaubar. Neben 1,15 Milliarden Euro für eine weitere Indexranche erst recht. Folgenlos sind sie deshalb nicht. Mindestlohnpolitik ist immer auch Wirtschafts- und Verteilungspolitik. Dauerhaft tragen lässt sich jede Lohnsteigerung nur, wenn die Produktivität Schritt hält. Genau hier liegt eine der zentralen Herausforderungen Luxemburgs. Mit rund 130 US-Dollar Wirtschaftsleistung je Arbeitsstunde zählt seine Volkswirtschaft weiterhin zu den produktivsten der Welt. Doch das Produktivitätswachstum stagniert seit 15 Jahren, vor allem in der Realwirtschaft. Die Ursachen liegen tiefer: nicht an den Menschen, nicht am Geld, sondern an



Im Bauwesen wird über den nationalen Durchschnitt zum Mindestlohn rekrutiert

Struktur, Organisation und Steuerung – und damit auch an politischer Handlungsfähigkeit. Steigen die Arbeitskosten schneller als die Produktivität, verlagert sich der Anpassungsdruck. Eine einzelne Erhöhung um 3,8 Prozent mag für sich genommen moderat erscheinen. Zusammen mit sieben Indexanpassungen in weniger als fünf Jahren ergibt sich jedoch ein Kostenanstieg von über 23 Prozent. Darin liegt das eigentliche Risiko des luxemburgischen Modells: Der Bedarf an Reformen wächst. Der politische Konsens darüber bleibt begrenzt.

Die Grenzen der Verlagerung

In Modellen heißt das Anpassung. Die Wirklichkeit ist konkreter. Ein Industriebetrieb kann Standorte verlagern. Ein Friseursalon nicht. Viele Mindestlohnempfänger arbeiten dort, wo Nachfrage entsteht: auf Baustellen, in Restaurants, im Handel und in anderen ortsgebundenen Dienstleistungen. Steigen dort die Kosten, zahlt jemand anderes – über höhere Preise, geringere Margen oder staatliche Hilfen. Auch die Empirie spricht eine klare Sprache. Studien des Internationalen Währungsfonds zeigen: Kurzfristig bleiben Beschäftigungseffekte oft begrenzt. Mittelfristig können sie negativ werden – je nach Branche und Höhe des Mindestlohns. Höhere Lohnuntergrenzen beeinflussen zudem nicht nur Standortentscheidungen. Sie erhöhen auch den Anreiz zur Automatisierung – dort, wo Technik Menschen ersetzen kann. Nicht dort, wo Leistung persönliche Präsenz verlangt.

Der Staat als stiller Mitspieler

Luxemburg funktioniert in mancher Hinsicht anders. Im Euroraum machen Lohnnebenkos-

ten im Durchschnitt rund ein Viertel der Arbeitskosten aus. In Luxemburg liegt ihr Anteil deutlich niedriger. Was andernorts stärker über Abgaben finanziert wird, übernimmt hier häufiger der Staat. Der Staat ist deshalb nicht nur Zuschauer, sondern Mitgestalter der Einkommensordnung. Er ergänzt Einkommen über Familienleistungen, Zuschüsse, Steuerkredite und öffentliche Leistungen. Für Haushalte im Mindestlohnbereich hat das spürbare Folgen.

Der Bruttolohn ist nicht automatisch das verfügbare Einkommen. In einer typischen Einverdienereinfamilie mit zwei Kindern kann das Haushaltseinkommen durch Transfers und staatliche Leistungen um ein Drittel bis mehr als die Hälfte über dem Nettolohn liegen. Das ist kein Nebeneffekt, sondern Teil des Modells. Ein Teil der sozialen Absicherung wird nicht allein am Markt erwirtschaftet, sondern aus dem Staatshaushalt finanziert. Der Mindestlohn markiert damit weniger nur ein Einkommen als auch den Zugang zu einem breiteren Sicherungssystem. Weniger beachtet wird dabei die Gegenrechnung. Haushalte mit niedrigen Einkommen profitieren überdurchschnittlich von Transfers, tragen aber naturgemäß nur begrenzt zu deren Finanzierung bei. Das ist kein Vorwurf, sondern Ausdruck eines Sozialstaats, der umverteilt. Daten des Conseil économique et social (CES) zeigen: Haushalte mit Jahreseinkommen bis 40 000 Euro stellen rund 63 Prozent der Fälle, tragen aber nur rund sieben Prozent des direkten Steueraufkommens. Bei der Mehrwertsteuer zeigt sich ein anderer Effekt: Wer fast alles konsumiert, trägt relativ stärker bei. Damit verschiebt sich auch die Mindestlohn-debatte: weg von der richtigen Zahl, hin zur Frage, wie dieses System auf Dauer finanziert werden kann.

[...]

[Fortsetzung von Seite 15]

Das Paradoxon der Erwerbsarmut

Dann erscheint die Zahl, die zunächst nicht ins Bild passen will. Trotz seines hohen Mindestlohns weist Luxemburg mit 13,4 Prozent den höchsten Anteil armutsgefährdeter Erwerbstätiger in Europa auf. Das zeigt: Ein hoher Lohn schützt nicht automatisch vor Armut. Mindestlohn und Erwerbsarmut messen Unterschiedliches – hier das Einkommen des Einzelnen, dort die verfügbaren Ressourcen eines Haushalts.

Höhere Löhne in unteren Einkommensgruppen können helfen, garantieren aber nicht zwingend ein Leben ohne Armutsrisiko. Wer beides gleichsetzt, verwechselt Lohnhöhe mit Lebenslage. Hinzu kommt: In Luxemburg wird verfügbares Einkommen vielfach nicht allein am Arbeitsmarkt, sondern auch durch öffentliche Transfers und Leistungen geprägt. Auch der Blick auf die Ungleichheit relativiert einfache Deutungen. Der Gini-Koeffizient liegt in Luxemburg laut OECD bei rund 0,30. Das spricht für eine spürbare, aber nicht extreme Einkommensungleichheit in einem wohlhabenden Land. Doch Einkommen ist nicht Vermögen. Vermögen konzentriert sich oft schneller. Kapital wächst. Arbeit wird verbraucht. Wohlstandspolitik bewegt sich deshalb in einem dauerhaften Spannungsfeld: zwischen Effizienz und Verteilung, zwischen Leistungsanreiz und sozialem Zusammenhalt. Der Mindestlohn ist nur einer der Orte, an denen sich dieser größere Konflikt zeigt.

Wohlstand jenseits der Grenze?

Luxemburg ist keine geschlossene Volkswirtschaft. Das Land exportiert einen Großteil seiner

Güter und fast seine gesamten Dienstleistungen. Ein erheblicher Teil der Arbeitskräfte lebt im Ausland. Höhere Löhne vergüten hier deshalb nicht nur Arbeit. Sie vergüten auch Distanz. Wer täglich pendelt, verkauft nicht nur Leistung, sondern Zeit, Mobilität und Lebensqualität. Daten des CES zeigen: In den niedrigsten Einkommensgruppen stellen Grenzgänger bis zu 70 Prozent der Steuerpflichtigen.

Ein Teil der Kaufkraft aus Mindestloohnerhöhungen entsteht damit außerhalb des Landes. Die klassische Erwartung, höhere Löhne stärkten automatisch die Binnenkonjunktur, greift in Luxemburg nur eingeschränkt. Ähnliche Effekte zeigen sich bei Pensionen. Auch sie fließen zunehmend an Empfänger im Ausland.

Luxemburg erhöht Einkommen in einem Raum, der viel größer ist als sein Staatsgebiet. Doch selbst dort, wo das Geld im Land bleibt, wächst reale Kaufkraft nicht automatisch. Für viele Geringverdiener frisst der Wohnungsmarkt einen Teil der Lohnerhöhung wieder auf. Nominal höheres Einkommen ist noch kein realer Wohlstandsgewinn.

Die Frage der Repräsentation

Hinter der Mindestlohndebatte liegt ein weniger sichtbares Ungleichgewicht. Die Zahl der Beschäftigten im Staat und in staatsnahen Bereichen nähert sich jener der Mindestlohnempfänger. Politisch präsent sind beide Gruppen jedoch auf sehr unterschiedliche Weise. Öffentliche Beschäftigung ist organisiert, sichtbar und einflussreich. Viele Geringverdiener bleiben dagegen fragmentiert. Ihr Einfluss wirkt häufig nur mittelbar – etwa über Arbeitnehmervertretungen. So verschieben sich die

Die Zahl der Beschäftigten im Staat und in staatsnahen Bereichen nähert sich jener der Mindestlohnempfänger

Gewichte. Wirtschaftliche Betroffenheit und politische Repräsentation fallen nicht mehr vollständig zusammen. Ein großer Teil der vom Mindestlohn betroffenen Beschäftigten – Schätzungen zufolge zwei Drittel bis drei Viertel – nimmt an parlamentarischen Entscheidungen nicht unmittelbar teil. Darin liegt eine demokratische Spannung. Demokratien leben vom Ausgleich unterschiedlicher Interessen. Wenn Betroffenheit und Repräsentation dauerhaft auseinanderdriften, stellen sich früher oder später dieselben Fragen: nach Legitimation, nach Verteilung und nach Stabilität. Und manchmal auch nach der stillen Logik politischer Entscheidungen.

Die Grenze der Aushandlung

Luxemburg hat seine sozialen Spannungen lange besser moderiert als viele andere Länder. Das

Instrument dafür hieß und heißt Tripartite. Über Jahrzehnte war sie mehr als ein Verhandlungsformat: Sie war die politische Methode eines kleinen Landes, das auf Zuhören, Pragmatismus und Ausgleich setzte. Doch die Voraussetzungen haben sich verändert. Die Wirtschaft wächst nicht mehr wie früher, die Gesellschaft ist vielfältiger geworden, die Interessenlagen unübersichtlicher. Was einst im kleinen Kreis lösbar schien, ist heute häufiger umstritten.

Mit wachsender Komplexität sinkt der Ertrag reiner Aushandlung. Wo Interessen hart aufeinanderreffen, reicht Taktik allein nicht mehr aus. Dann braucht es zunächst eine gemeinsame, belastbare Diagnose. Politische Verständigung entsteht zudem selten nur am offiziellen Tisch. Sie wächst auch in jenen informellen Räumen, in denen Positionen beweglich und tragfähige Lösungen möglich werden. Eine moderne Tripartite muss deshalb mehr sein als ein Ritual des Interessenausgleichs. Sie muss ein Ort werden, an dem Konflikte offen benannt, Daten gemeinsam geprüft und Lösungen entwickelt werden. Wo schon über die Wirklichkeit selbst gestritten wird, stößt auch das beste Verfahren an Grenzen. Fortschritt beginnt deshalb oft auf einfache Weise: mit Einigkeit über die Tatsachen.

Das Gleichgewicht

Der Mindestlohn ist keine isolierte Sozialfrage. An ihm entscheidet sich mehr: das Verhältnis von Wertschöpfung und Verteilung, von Staat und Gesellschaft, von ökonomischer Realität und politischer Akzeptanz. Luxemburg ist ein Hochlohnland. Solche Modelle leben nicht von Maximierung. Sie leben von Balance.

Die eigentliche Frage lautet deshalb nicht nur, wie hoch der Mindestlohn sein soll. Sie lautet, wie lange ein Modell tragfähig bleibt, in dem die wirtschaftliche Leistungsfähigkeit nur langsam wächst, während soziale Ansprüche und politische Erwartungen weiter steigen.

Für viele Beschäftigte geht es dabei nicht um Modelle, sondern darum, dass das Leben bezahlbar bleibt. Welche Antworten langfristig tragen, entscheidet sich nicht an Schwellenwerten, sondern an der Qualität politischer Entscheidungen. Man kann das berechnen. Man sollte es sogar. Doch keine Rechnung kommt ohne Annahmen aus, die das Ergebnis mitprägen. Nicht jede Unsicherheit verschwindet durch vermeintliche Präzision. Politik weiß das meist früher als Statistik.

Mit der am 7. Juni in Kraft tretenden EU-Entgelttransparenz-Richtlinie zeichnet bereits das nächste Kapitel im Streit um Zahlen und Gerechtigkeit ab. Die Richtlinie verpflichtet Unternehmen dazu, Lohnunterschiede zwischen Frauen und Männern bei vergleichbarer Arbeit offenzulegen und zu begründen. Die Diskussion über den Mindestlohn hat gezeigt: In der Politik geht es selten nur um Zahlen – weder um 60 Prozent des Medianlohns noch um fünf Prozent Entgeltunterschiede zwischen Frauen und Männern in vergleichbaren Tätigkeiten. Es geht immer auch um die Ordnung, aus der solche Zahlen entstehen.

Vielleicht liegt darin die wichtigste Lehre für die kommende Debatte: vorher die Voraussetzungen zu klären – und dann über Schwellenwerte zu streiten. Denn gerechter werden Zahlen nicht dadurch, dass man sie nur erhöht, sondern dadurch, dass man die Bedingungen verbessert, unter denen sie entstehen. ●

Pierre Mangers ist Strategie- und Managementberater. Er verbindet Perspektiven aus Ingenieurwissenschaft, Volkswirtschaft und Datenanalyse und berät Unternehmen und öffentliche Institutionen zu Resilienz, Transformation und strategischer Steuerung. Er ist aktives Mitglied der Luxembourg Society of Statistics.



Reinigungspersonal fällt in den Sektor „Administrative Dienste und Unterstützung“

Das zweite Leben der Berthe Brincour

IIII Frédéric Braun

17

Im Juni würdigt das Nationalmusée die Luxemburger Künstlerin mit einer großen Retrospektive – 80 Jahre nach ihrem Tod. Ein Beispiel für die Unsichtbarmachung weiblicher Kunst

Keine Briefe oder sonstige Schriften. Ein einziges Foto – jenes, das sie als Jugendliche neben einem Hund beim Fotografieren zeigt. Ein wenig schmeichelhaftes Porträt, auf dem sie beliebt wirkt, als sie es in Wirklichkeit war. Auch biografisch gibt es kaum Details: weder zur Person, noch zum Werdegang, geschweige zu dem, was sie dachte. Berthe Brincour (1879–1947) ist ein Rätsel, ein kunsthistorisches Gespenst.

Und das Wenige, das die Kunsthistorikerinnen Julia Wack und Lis Hausemer vom Nationalmusée bisher über die Tochter aus gutem Hause herausgefunden haben, ergibt kein geschlossenes Bild. Gesichert sind lediglich ihre Herkunft sowie wechselnde Adressen in München, Genf, Lausanne und Paris. Zu ihrer Ausbildung, zu Freunden und Bekannten, zu Lektüren oder möglichen Reisen ist nichts bekannt – ebenso wenig wie zu ihrer Haltung gegenüber den gesellschaftspolitischen Umbrüchen ihrer Zeit: Staatsbildung in Luxemburg, Erster und Zweiter Weltkrieg, Besetzung und Befreiung Luxemburgs.

Es existieren einige Zeitungsartikel zu Ausstellungsorten im In- und Ausland, mit mehr oder weniger klischeebehafteten Rezensionen überwiegend männlicher Zeitgenossen (ihre Rezeption durch Batty Weber in seinem *Abreiß-*

Berthe Brincour ist ein Rätsel. Und das Wenige, das die Kunsthistorikerinnen bisher über sie herausgefunden haben, ergibt kein geschlossenes Bild

kalender bildet eine Ausnahme). Und schließlich ihr Werk: Postkarten, Porzellan, Medaillen, sogar Möbel sowie rund 120 Gemälde und Studien, die fast 80 Jahre im staatlichen Depot lagerten – mal expressionistisch, mal symbolistisch, mitunter beinahe surrealistisch. Ein eklektisches Œuvre, das sie 1947, wenige Tage vor ihrem Tod, dem damaligen Musée d'État schriftlich vermachte.

Ihre Porträts – häufig frontal gesetzte Männer- oder Frauenbildnisse – verzichten bewusst auf äußerliche Charakterisierung zugunsten innerer Zustände. Sie wirken entrückt, fast schwebend zwischen Erinnerung und Gegenwart, mit klar gefassten Konturen und einer zugleich träumerischen, schwer greifbaren Präsenz. So viel lässt sich anhand der auf die Webseite des Nationalmusée hochgeladenen Bilder feststellen. Daneben treten Landschaften hervor, in denen die Natur nicht Kulisse, sondern eigenständiger Resonanzraum ist. Alpine Räume, geschwungene Hügelzüge, Wasser- und Himmelsflächen – reduziert und in eine teils grafisch verdichtete Bildsprache überführt. Immer wieder entsteht dabei eine produktive Spannung zwischen Ruhe und Bewegung, zwischen streng komponierten, beinahe meditativen Bildordnungen und Passagen dynamischer Linienführung oder expressiver Farbakkorde, die wie innere Wetterlagen erscheinen. Auch die figurativen Szenen – Körper in ungewohnten, teils archaisch anmutenden Haltungen oder Tiermotive wie der Vogel, der ins Symbolische kippt – sind weniger erzählend als vielmehr als Chiffren psychischer oder poetischer Zustände angelegt.

[...]

[Fortsetzung von Seite 17]

Eine Kunst der Vereinfachung und Verdichtung, die sich bewusst vom naturalistischen Detail löst und statt Abbildung Atmosphäre und innere Wirkung sucht. Kontur und Fläche treten dabei stark hervor, die Natur wird stilisiert und rhythmisiert, während Figuren und Tiere eine symbolische Aufladung erfahren, die über das rein Sichtbare hinausweist. „Die Art, wie sie Hintergründe malt, ist ein wiederkehrendes Element, vor allem in den Ölmalereien. Der Gebrauch von Pastellfarben lässt Einflüsse durch Art Nouveau erkennen. Dann ist da diese grafische Sensibilität, also ihre Art, Massen von Bäumen, Gras und so weiter anzuordnen, die sich durch das ganze Werk zieht. Und natürlich die Fähigkeit, sich immer wieder neu zu erfinden“, so Lis Hausemer.

Denn stilistisch bewegt sich ihr Werk in einem Spannungsfeld zwischen Symbolismus, Expressionismus und dekorativer Moderne, ohne sich je eindeutig einer einzelnen Schule zu unterzuordnen, und entfaltet gerade daraus seine eigentümliche, schwer festzulegende poetische Kraft.

Berthe Brincour erhielt vermutlich bereits früh Zeichenunterricht bei Ferdinand D’Huart. „Er hat Porträts von ihren Eltern angefertigt“, weiß Julia Wack. Immerhin besucht Brincour zwischen 1899 und 1904, also im Alter von 20 bis 24 Jahren, die Damen-Akademie des Münchener Künstlerinnen-Vereins, dem sie vermutlich von 1899 bis 1905 angehörte. Das zeige, dass sie „bereits über ein gewisses Niveau verfügt haben muss“, so die Kunsthistorikerin. Es deutet außerdem auf eine frühe Emanzipation von gesellschaftlichen Zwängen hin. Handelte es sich bei der Damen-Akademie doch um eine private Kunstschule, die Frauen eine professionelle und akademische Ausbildung

Dass sie mit über 50 Jahren nach Paris zu ziehen beschloss, ist erstaunlich. Die naheliegendste Erklärung ist ihre bürgerliche Herkunft, sprich finanziellen Mittel, die ihr ein komfortables Leben sicherten

Selbstporträt
von Berthe
Brincour



zu einer Zeit ermöglichte, als ihnen der Zugang zur Königlichen Akademie noch verwehrt war. Unter anderem studierten dort auch Käthe Kollwitz und Gabriele Münter. Umso bemerkenswerter ist es, dass eine Luxemburgerin dort immatrikuliert war.

Ein Werdegang, der weniger überrascht, wenn man die Familie kennt, aus der Berthe Brincour stammt. Sie war die Tochter von Joseph Brincour, einem Befürworter der Schulreform Pierre Brauns von 1912. Als brillanter Jurist und eine der profiliertesten Persönlichkeiten in der Zwischenkriegszeit von 1870 und 1914 trat er publizistisch und politisch für eine Thronfolge in weiblicher Linie ein und ebnete so Großherzogin Marie-Adelheid den Weg an die Staatsspitze. Später setzte er sich für einen laizistischen Schulunterricht ein und wandte sich gegen den reaktionären Einfluss am großherzoglichen Hofe. Um die Abstimmung zu torpedieren, erwog die junge Monarchin, das Parlament auflösen, in dem Brincour als Abgeordneter saß. Im Zuge politischer Auseinandersetzungen wurde die Bevölkerung seines Wahlkreises Echternach gegen ihn aufgebracht; 1914 wurde er abgewählt. Ein letztes Mal huldigte die linke Jugend dem inzwischen gesundheitlich angeschlagenen, sichtlich ergriffenen Ex-Politiker vor seiner Villa am Boulevard Royal, wo er Jules Mersch zufolge ein letztes Mal auf dem Balkon über dem Portal erschien, das im Gegensatz zur Villa selbst die Zeit als Blickfang der BMW-Garage in Bonneweg überdauert hat.

Ab 1903 und bis 1907 lebt Berthe Brincour in der Künstlerkolonie Dachau, die sich ab etwa 1875 nahe München entwickelte. Zahlreiche Maler zog es dorthin, um fern der akademischen Zwänge in der Natur zu arbeiten, insbesondere im Dachauer Moos, und neue Stilrichtungen wie Impressionismus und Naturalismus zu erproben. Zu den wichtigsten Vertretern gehörten unter anderem Adolf Hölzel, Ludwig Dill und Arthur Langhammer. In ihrer Blütezeit um 1900 war die Kolonie eines der größten Künstlerzentren Europas, verlor jedoch nach dem Ersten Weltkrieg an Bedeutung. Lis Hausemer hat versucht, die pädagogischen Einflüsse auf Brincours Werk zu rekonstruieren, „es bleibt aber alles ein wenig hypothetisch“.

Belegt sind laut *Konschtlexikon* dagegen zwei Einzelausstellungen, 1917 in Luxemburg und 1928 in Paris, ergänzt durch eine posthume monografische Ausstellung im Jahr 1947. Daneben war Berthe Brincour kontinuierlich an Gruppenausstellungen im In- und Ausland beteiligt, insbesondere am Salon des Cercle Artistique de Luxembourg (Cal), bei dem sie als Mitglied zwischen 1906 und 1924 insgesamt sieben Mal vertreten war, ferner an der Weltausstellung 1910 in Brüssel sowie mehrfach am Salon des Indépendants in Paris. Auch an der Exposition internationale d’art moderne in Genf (1920–1921) habe sie teilgenommen, wo ihre Arbeiten im Kontext von Werken etwa von Renoir, Hodler, Braque und de Chirico gezeigt wurden. Vermutlich hielt sie sich krankheitsbedingt zwischen 1919 und 1924 in Genf auf, später zwischen 1931 und 1934 in Lausanne, jeweils mit zeitweiligen Aufenthalten in Paris. Von 1935 bis 1941 lebte sie dauerhaft in der französischen Hauptstadt, bevor sie um 1940/41 nach Luxemburg zurückkehrte, wo sie bis zu ihrem Tod blieb.

Dass eine Malerin im Alter von über 50 Jahren nach Paris zu ziehen beschließt, ist ebenfalls erstaunlich. Die naheliegendste Erklärung ist ihre bürgerliche Herkunft, sprich finanziellen Mittel, die ihr ein komfortables Leben und den nötigen Handlungsspielraum sicherten. „In Paris hat sie stets in den besten Vierteln gewohnt, im 16. Arrondissement beispielsweise oder in Neuilly-sur-Seine“, so Julia Wack. Auch ihr Malkasten sei von der besten Marke gewesen, weiß Lis Hausemer.

Warum Berthe Brincour während der letzten 80 Jahre so gut wie vergessen war und es das Museum nicht schaffte, sich ihres Werks anzunehmen, ist wohl eher ein strukturelles als ein nationales Problem: Das der Unsichtbarmachung weiblicher Kunst, „nicht nur in Luxemburg, sondern europaweit“, wie Julia Wack erklärt. Aber auch die „aufwändigen Restaurationsarbeiten, vor allem der Tuschezeichnungen auf Papier“, die sich in einem schlechten Zustand befanden, kämen als Erklärung in Frage, wie Lis Hausemer bemerkt. Dass im Nationalmuseum mittlerweile so viele Frauen angestellt seien, mag aber mit ein Grund dafür sein, dass Brincours Werk endlich die Aufmerksamkeit erhält, die es verdient. Jedenfalls zeigt das Nationalmuseum im Juni eine großangelegte Retrospektive, mit der das ehrwürdige Haus dann auch endlich seinen Pflichten nachkommen will. Daneben ist eine Veröffentlichung geplant, die nochmal den ganzen Rekonstruktionsprozess zu Leben und Werk Brincours darstellen soll. Vielleicht hat man bis dahin das Rätsel um Berthe Brincour ein Stück weiter aufklären können? ●

Von der Flüchtigkeit des Lebens

IIII Anina Valle Thiele

Frank Hoffmann und Florian Hirsch gelingt es mit ihrer Inszenierung von *Anna Karenina*, den verstaubten russischen Klassiker in eine zeitgemäße Fassung zu übertragen, die überzeugt

Den ersten Satz des Romans kennt fast jeder: „Alle glücklichen Familien gleichen einander, jede unglückliche Familie ist auf ihre eigene Weise unglücklich“, erklingt es im TNL denn auch zu Beginn aus dem Off. *Anna Karenina* (1875-1877) ist ein Werk, das „von verlorenen Illusionen, utopischen Lebensentwürfen und zerschossenen Träumen“ handelt, wie es TNL-Haus-Dramaturg Florian Hirsch selbst im begleitenden Flyer formuliert. Tolstoi schafft darin ein breit angelegtes Sittengemälde der russischen Gesellschaft des 19. Jahrhunderts und verhandelt moralische Grundwerte durch die Kontrastierung verschiedener Lebensentwürfe.

Im Zentrum des Skripts von Hirsch, der aus den fast 1 000 Seiten eine lockere und bewegende Bühnensfassung gesponnen hat, stehen sieben lebenshungrige Figuren auf der verzweifelten Suche nach Glück. Das Bild eines Sittengemäldes transportiert Frank Hoffmann ausdrucksstark in Bühnensprache: Immer wieder werden die sieben Darsteller/innen wie auf einer aus der Zeit gefallen Postkarte aufrecht zusammenstehen, die Köpfe stolz erhoben. Die parallelen Erzählstränge, etwa zwischen Anna und Wronski – Kitty und Lewin, zusammenzuführen, deren Geschichte zu erzählen, den Figuren Leben einzuhauchen und dabei nicht den Faden zu verlieren, gleicht einer Quadratur des Kreises.

Vielfach deutete die Literaturkritik es so, dass Tolstoi, der mit 82 Jahren nach 48 Jahren Ehe seine Frau verließ, sich in seinen Romanfiguren wiederfand; dabei zeichnete er mit *Anna Karenina* das Porträt einer russischen Adels-Gesellschaft wie der sozialen Umbrüche der 1870er Jahre. Doch mehr noch beschreibt er mit den Personen, die alle gepresst in ein Korsett gesellschaftlicher Normen dem Glück hinterherjagen, die *Conditio humana*.

Die freiheitsliebende Anna Karenina erfährt die Unterdrückung gleich mehrfach: Ihre Ehe mit dem Staatsbeamten Alexej Karenin erstickt sie; die Verhältnisse engen sie ein, ihre Affäre mit Wronski, der ihr Wesen nicht begreift, wird sie ruinieren. Eine tragische Heldin.

Beklemmend-einengendes Bühnenbild

Die Leidenschaft liebend trägt sie die Konsequenzen ihrer Affäre mit Fassung. Ben Willikens hat diese Beengung (unter Mitarbeit von Bernhard E. Eusterschulte) schlüssig übertragen in ein Klaustrophobie auslösendes Bühnenbild. Der kastenartige, graue Beton und die engen Wände erdrücken die Figuren förmlich, statt ihnen Raum zum Leben und Atmen zu geben.

Die Handlung setzt in Moskau ein mit der Fürstin Dolly Oblonskaja, die von ihrem Ehemann Stephan (Stiva) betrogen wurde. Totunglücklich plant sie, sich von ihm scheiden zu lassen. Von ihrer Schwägerin Anna Karenina nimmt sie den Rat an, ihrer Beziehung noch eine zweite Chance zu geben. Doch durch diese „Zwangsversöhnung“ gelingt zwar die Rettung der Ehe, doch wird ihr Leben noch sinnloser.

Die Inszenierung im TNL zoomt anfangs auf Dolly (Nora Koenig). Sie schreit gellend vor Eifersucht, während Luc Feit als ihr Ehemann Stiva, ein Hallodri, sie beschwichtigt. Ausgerechnet die Nanny ihrer Kinder hat ihr Mann vernascht! Die Frage: „Wer geht?“, bevor die Fetzen fliegen, liegt

im Raum. Als bald platzt Lewin (Marc Baum) dümmlich strahlend auf die Bühne. „Ich erkenne verliebte Männer an ihrem Blick“, wird ihm Stiva auf den Kopf zu sagen. Er habe schon lange gemerkt, dass dieser verliebt sei in Kitty. „Eine Blume unter Brennnesseln“, schwärmt Lewin.

Bei den Kostümen (Susann Bieling/Denise Schumann) sticht vor allem eine Stütze für ein Kleid ins Auge, das nur noch die Reifen und Nähte zeigt; die Schauspielerinnen, die dieses Kostüm tragen (anfangs Dolly, später Anna) wirken darin wie ausgenommene Fische, bei denen das rohe Fleisch und die Greden freigelegt sind. Das Kleidergerüst baumelt lose an ihnen.

Zum romantischen Kinderglockenspiel werden Kitty und Lewin auf Rollschuhen umeinander streichen. Im Männergespräch werden Hähchenschenkel zerfetzt und Stiva vertraut Lewin an, dass er gerade zwischen zwei Frauen stehe ... Indes Kitty (Christiani Wetter) Selbstgespräche führend in sich hineinhorcht: „Lewin oder Wronski?“ und die Vor- und Nachteile ihrer Verehrer abwägt. Wronski sei ein Verführer. Dieser (Baum mit geflochtenem Korb auf dem Kopf) umgarnt Kitty denn auch nach Kräften.

Im nächsten Bild thront Anna Karenina (Carolin Freund) im Zentrum der Bühne, schlürft versonnen Tee und tröstet Dolly. Sie kenne die Neigung ihres Bruders, große Scheiße zu bauen und prompt alles zu bereuen. Stiva (ein schelmischer Luc Feit) kommt auch schon, eine schwarze Plastikrose schwenkend und mit Dackelblick zurück und fleht seine Gattin um Vergebung an; während Wronski beim Anblick von Anna am Bahnhof der Schlag trifft. Ihre Begegnung entfacht die pure Leidenschaft.

Kitty gerät in eine Lebenskrise. Sie wartet vergebens auf einen Heiratsantrag Wronskis. Und Lewin wiederum stürzt sich wegen ihrer Zurückweisung in Arbeit. Die Schatten der Figuren fallen schon früh an die Wände.

Ball der Begehrlichkeiten

Ein opulenter Maskenball wird simuliert: Partystimmung, ein Ball der Begehrlichkeiten. „Die Menschen sind elegant und schön“, erklingt es aus dem Off. Die Figuren zappeln zur Musik, Anna wirkt wie ein natürlicher Anziehungspunkt, bis sie wieder einfrieren.

Weil Anna fürchtet, ihren Sohn Serjoscha an ihren Mann Alexej Karenin (Nickel Bösenberg) zu verlieren, hält sie verbissen an ihrer Ehe fest. Obschon sie ihren Mann immer abstoßender findet ... „Hat schonmal jemand so große Ohren gesehen?“, fragt sie ins Publikum.

Bösenberg spielt überzeugend den spießigen Staatsbeamten, der seine Frau zur Ordnung ruft, und Carolin Freund gibt mit Verve Anna in Bedrängnis, die ihrem Ehemann, „eine Verwaltungsmaschine“, gestehen wird: „Ich habe Dir nichts zu sagen – mein Herz nicht und ich nicht.“ Beim Pferderennen blicken die Schauspieler/innen ins Publikum und Anna wird kopflos verliebt die Fassung verlieren, als „ihr“ Angebeteter Wronski stürzt. Sie entlarvt sich und ihren Mann vor der hohen Gesellschaft. Doch Karenin bleibt hart: „Alles bleibt, wie es ist.“ Dann frieren die Figuren wieder zum Standbild ein. Bevor sie wieder liebestoll ausscheren ...



Christiani Wetter
als Kitty und
Carolin Freund als
Anna Karenina

Zum Gesang von Kittys *Happiness is a Butterfly* drehen sich Lewin und Kitty im Liebestaumel im Kreis. Sie singt und malt verspielt mit Kreide einen Schmetterling an die Wand bringt das Leitmotiv von der Flüchtigkeit des Glücks auf den Punkt: ein kurzer unbeschwerter Moment, der nicht lange währt und leider etwas in Kitsch ausartet. Als Anna schwanger ist und auf der Bühne im Delirium im Sarg versinkt, reichen sich Karenin und Wronski die Hand. Ein Schuss aus dem Gewehr nimmt ihren Suizid vorweg.

Nach der Pause wird der Schuss – wie bei der Fortsetzung einer Netflix-Serie – wiederholt. Ach ja, da waren wir! „Stiva, ich bin wie ein gespanntes Seil, das irgendwann reißen wird“, vertraut Anna ihrem Bruder an. Feit ist in der Rolle des Stiva voll in seinem Element. Er drückt sich technokratisch aus, wenn er die Bedingungen einer Scheidung austariert.

Eine Italienreise soll alle auf andere Gedanken bringen. *La Dolce Vita* als Verstreuung für die Bourgeoisie funktioniert doch seit eh und je. Wenn Feit den Schlager *Quando Quando Quando* säuselt, ist das urkomisch. Die Dialoge werden gen Ende hin kürzer: Stiva ist pleite und posaunt in die Welt, dass er nun mal alle Frauen möge. Dolly fragt sich: „Was ist das für ein Leben? 15 Jahre Unglück, Schwangerschaftsreifen, nur Wut; ich hasse meinen Mann und seine Schlampe – Willkommen in meinem Leben!“

Und Anna Karenina sitzt zwischen allen Stühlen: Sie sei auf unverschämte Weise glücklich; doch

in der Stadt fühle sie sich wie eine Aussätzige. Ihr Liebhaber Wronski bückst längst aus, erfindet Ausreden, um immer weniger Zeit bei ihr zu verbringen. „Er hat alle Rechte, Du hast keine“, wird Kitty es der sukzessive in den Wahnsinn abgleitenden Anna, die ihn „tracken“ will, gegenüber auf den Punkt bringen. Und Kitty wird ebenfalls Verdacht schöpfen: „Irgendwas ist da nicht ganz koscher.“

Anna wird am Ende das Fisch-Korsett tragen, das die betrogene Dolly anfangs trug. Sie lässt sich gehen, ist fähig und muss feststellen: „Ich mache ihm Schande und er mir. Bronski und ich haben kein Glück gefunden.“

Zum Schluss der fast dreistündigen Inszenierung ist die Bühne ein enger Flur – ohne Ausweg. Florian Hirsch hat das Kunststück vollbracht, aus den Roman-Epos eine schlüssige Bühnensfassung zu zaubern, bewegend und witzig. Frank Hoffmann findet in seiner Regie-Arbeit eine Bühnensprache, die überzeugt; das starke Ensemble glänzt ausnahmslos. Und selbst wenn diese Anna Karenina für hartgesottene Fans russischer Klassiker vielleicht zu modern wirken dürfte, so halt die eindrucksvolle Inszenierung doch nach. ●

Anna Karenina nach Lew Tolstoi; Kreation, Regie: Frank Hoffmann; Dramaturgie und Bühnensfassung: Florian Hirsch. Nächste Spieltermine: 29. und 30. April um 19h30; am 3. Mai um 17h und am 5. Mai, um 19h30 im TNL



Un film survitaminé pour tous les âges

FILM MADE IN LUXEMBOURG

« Holy smoke »

IIII Godefroy Gordet

Imaginez : une salle sombre, un écran plein phare sur une bande de gosses shootés aux popcorns et gérés par des parents au bord du burnout... C'est là qu'agit le truculant *Allez Hëpp Hopp Hopp!* de la réalisatrice Caroline Origer. Produit par la Fabrique d'Images au Luxembourg et distribué par Tarantula Distribution, ce dernier né de l'animation luxembourgeoise a trouvé un public plurilingue, fort de versions doublées en luxembourgeois, anglais et français. Film hybride émanant des rouages bien huilés de la coproduction européenne, *Allez Hëpp Hopp Hopp!* est construit tel un bon divertissement familial qui dévoile pourtant une profondeur plus sophistiquée, voire assez curieuse, si l'on s'y attarde de plus près.

Quelque part, au bord d'une falaise donnant sur un océan sans nom, Holly une petite hérissonne vit en haut d'un phare à l'abandon avec son frère. Tous deux sont traumatisés depuis la mort de leurs parents dans un accident de voiture sur la

route proche, frontière de leur habitat. En face, Walter, lapin géniteur de 53 lapereaux démentiels, épuisé par sa vie de famille, se réfugie dans les livres d'aventure cherchant le Grand Frisson à l'heure de sa kidnappante paternité.

Le destin rejoint les deux héros quand Holly croise un chat dératiseur despotique et que Walter se lance dans son sauvetage suicidaire qui l'amènera à une amnésie devenant dans sa tête « Capitaine Lapin », le héros de ses livres, chevalier pourchassé par notre fameux chat tueur à gages. Là s'entame une course-poursuite sauvage, pour échapper au matou, à travers des paysages qui rappellent nos territoires, par quelques clins d'œil fantasmés ou réels, tel qu'un train qui ressemble peu ou prou à nos chers TER affublés de ce bleu « pas très Klein ».

L'histoire semble classique et sans aspérités pourtant, là où la dramaturgie surprend c'est

dans l'attitude de Holly. Aussi mignonne soit-elle sous ses épines, elle montre une énergie nerveuse et décide, presque naturellement, sans montrer le moindre scrupule, de jouer avec l'amnésie de son compère de route Walter. Le lapin multi-papa a « pété un câble » et face à lui, la jeune hérissonne, portée par le souvenir de feux ses parents, entreprend de le transformer en un père de substitution.

Alors, si c'est drôle pour nous, adultes au cerveau façonné par les cinémas du monde et leur propos tantôt irascible et léger, qu'en est-il pour les enfants ? Sûrement rien de bien méchant. Juste une petite fille prête à tout pour quitter son chez elle et recommencer ailleurs pensant trouver consolation de la sorte, du haut de sa grande naïveté.

Car *Allez Hëpp Hopp Hopp!* ne s'égare pas dans ses vives couleurs et son esthétique chaleureuse, il réussit à contenir aussi une ligne sérieuse autour du foyer sous toutes ses formes. Qu'il puisse être prison mentale, refuge, rêve ou quiétude, que l'on veuille le fuir ou le choyer. Toute la finesse du scénario de David Freedman et Jules de Jongh est dans sa capacité à tordre la morale des deux côtés pour dire in fine : on ne quitte jamais vraiment son foyer.

Holly comme Walter fuient leur nid, sous pression de leur proche et pourtant, ils y reviennent même inconsciemment, et par nécessité physique et morale. *Allez Hëpp Hopp Hopp!* offre aux enfants une définition claire de cet espace affectif, construit chaque jour par les liens qui nous unissent aux autres qui le peuplent, les souvenirs qu'on y cultive et les responsabilités qu'on engage envers ceux qu'on aime. Ce film aventureux ne ment pas : en effet, on ne choisit pas d'où l'on vient, et en effet aussi, on peut choisir ce que l'on en fait.

Allez Hëpp Hopp Hopp! est tout à la fois, un film qui plaira aux enfants – et aux autres – désireux d'un périple haletant et drôle, et un film qui les fera réfléchir sur le fondement même de leur condition d'enfant. Garni de casting cinq étoiles pour chaque version – avec les voix luxembourgeoises de Jules Werner, Aurélie Biver, Jim Krier, Maddy Durrer, Claude Mohnen, Patricia Breuer, Sarah Toss – le film de Caroline Origer profite d'un mélange esthétique alliant les écoles française – dans le rythme survitaminé –, belge – dans les trognes expressives –, et britannique – pour les pointes d'humour noir –, pour se loger au bon endroit du cinéma d'animation contemporain international. ●



T
A
B
L
O

HISTOIRE

War on Terror (1898)

La nouvelle édition de la revue d'histoire *Hémecht* est parue. Le titre du premier article intrigue : « Jules

Chomé, délégué luxembourgeois à la conférence anti-anarchiste de Rome (1898) ». Signé par le juriste italien Giulio Saletti, l'article détaille comment le gouvernement de Paul Eyschen entre timidement sur la scène multilatérale en participant au « premier sommet antiterroriste de l'histoire ». L'analyse des actes du congrès (classés *strettamente riservati et confidenziali*) indique que le magistrat Chomé y joue un rôle très marginal, n'intervenant quasiment pas dans les débats. Il doit même quitter Rome avant la fin de la conférence pour

« des affaires urgentes de mon parquet ». Il meurt à peine quatre semaines après son retour au Grand-Duché. (Giulio Saletti révèle un curieux hasard : Des années plus tard, à Naples, Félix Chomé, fils du magistrat luxembourgeois, travaillera avec Maria Bakounine, la fille du célèbre anarchiste russe, sur l'utilisation des schistes bitumeux.)

L'article dans *Hémecht* rappelle qu'en 1898, au lendemain de l'assassinat de l'impératrice Sissi, la hantise anti-anarchiste est à son paroxysme. On la retrouve également chez les autorités

luxembourgeoises, très méfiantes envers les jeunes immigrés italiens venus travailler dans l'industrie sidérurgique. En fait, on ne peut pas parler d'une présence anarchiste organisée, du moins pas jusqu'à la grève (réprimée dans le sang et bannie de la mémoire collective) des ouvriers italiens à Differdange en janvier 1912. En mai 1899, le Luxembourg finit par adhérer au protocole final de la conférence de Rome. Le gouvernement luxembourgeois en accepte les prémisses : « L'anarchisme ne saurait, en aucun cas, être considéré

comme une doctrine politique », écrivent les services de Paul Eyschen. Le Luxembourg s'engage donc à étoffer son arsenal répressif, notamment à instaurer la peine de mort pour le régicide, à incriminer les actes préparatoires et à durcir les délits d'apologie. BT

POLITIK

Mehr Zugang

Damit nicht nur gutgestellte Teile der Mittelschicht zum Konzert, ins Museum oder ins

Theater gehen, soll der Zugang zur Kultur verbessert werden. Kulturminister Eric Thill (DP) präsentierte diese Woche einen 70-seitigen nationalen Aktionsplan dazu (Abbildungen: Mia Kinsch). Dabei werden die Barrieren vielfältig definiert; sie hätten nicht nur mit sozioökonomischen Möglichkeiten oder fehlenden Rampen zu tun, sondern auch mit dem diffusen Gefühl, nicht zu dieser Welt dazuzugehören. Erste Priorität ist demnach die Stärkung der Bürgerbeteiligung, die Förderung der Diversität

En cuisine

IIII Marianne Brausch

Avec ses œuvres en céramique, Vera Kox détourne un espace commercial

Des nombreux pop-up stores remplissent les boutiques vides du centre-ville. Les « maisons de tradition » et l’habillement de moyenne gamme ont été chassés par les marques de luxe ou de streetwear mainstream. Les vitrines se suivent et se ressemblent, la diversité et l’intérêt de la ville disparaissent. Un triste constat.

Pourtant, dans la rue Philippe II, un espace d’à peine trente mètres carrés attend les visiteurs avec une autre offre. Fallait-il avoir plus d’imagination pour amener à regarder une vitrine différente de ses voisines : pas de mannequins sans tête, pas d’amoncellement de bibelots. Là, sur une barre chromée, pend une sorte de lavette ou de la tripaille. La devanture est complétée par une pile de torchons. Vont-ils passer à la machine à laver ou les a-t-on sorti du séchoir à linge ? On est d’abord un peu sceptique, imaginant une manœuvre marketing de plus pour attirer le chaland.

Mais on comprend mieux après avoir rencontré Wilma et Tun Bisdorff, les concepteurs de la cuisine qui se cachent derrière *Markenlabor*, a curated installation by IMHMY x Holzkunst Holoher inscrit dans une belle typographie sur la vitrine. Leurs créations sont fabriquées dans le Sud de l’Allemagne, mais ils sont revenus s’installer récemment au Grand-Duché. Tun Bisdorff est ingénieur spécialisé dans les installations de cuisines domotiques sur des yachts où chaque espace compte, et charpentier. Il espère que l’association technologie-bois séduira ses compatriotes, connus pour un certain art de vivre, certes pas donné. L’exposition *Markenlabor* comprend une table et des blancs rétractables dans l’îlot central de la cuisine, à commande vocale, des fours, un mur étagère qui disparaît pour laisser un plan de travail impeccablement net.

La première qui a vu le rapport de la cuisine de haute technologie et son travail de la céramique est Vera Kox. Avec elle, le pop-up a pris un autre titre : *Bird in Kitchen*. L’objet, lavette ou tripaille, qu’elle a réalisé et suspendu à la barre dans la vitrine, pourrait être un oiseau qui se balance dans sa cage dans... une cuisine.

Mattia Tosti écrit sur le déplacement de sens des œuvres de Vera Kox au *Markenlabor* en évoquant l’aventure prosaïque arrivée à *L’Oiseau* de Constantin Brancusi, attendu à New York pour une expo-

sition. La sculpture passa la douane américaine en étant considéré comme « objet utilitaire », classé dans la catégorie « Kitchen Utensils and Hospital Supplies ». Il devint ainsi objet taxable : les douaniers avaient fait leur travail...

Avec le titre de l’exposition de ses céramiques, *Bird in Kitchen* Vera Kox rend bien sûr hommage à l’aventure de l’œuvre de Brancusi. Elle évoque aussi la cuisine pour le sens particulier qu’y trouvent ses œuvres symboliquement proches par les étapes de la préparation et de la cuisson. La cuisine : un espace dédié à la conservation, l’élaboration, la transformation. L’illustration littérale de Vera Kox de la similarité des étapes, sont les pièces *the raw, the cooked and the melting* (2025). Elle aime à citer « le cru et le cuit » que l’anthropologue Claude Lévi-Strauss a défini comme une des premières évolutions de l’être humain entre la nature et la culture.

Vera Kox n’a pas fabriqué de nouvelles pièces spécialement pour cette cuisine. Mais les fon-

tions qui vont du froid (le congélateur et la glacière), au tiède (le réchauffe-plats), puis au chaud (les fours), se lisent comme un résumé en miniature de ses voyages dans des climats extrêmes, qui lui ont inspiré ses œuvres. Dans le tiroir du congélateur, repose *Spitzberg* (de la série ...into deliquescence, 2021). sur un lit de glaçons. Le froid du congélateur n’arrêtera pas la fonte des glaces, mais on pense à un musée futur où un morceau de glacier – ou mieux son moulage – témoignerait du réchauffement climatique.

On est encore dans l’archivage d’espaces géographiques et de configurations géologiques tels qu’ils sont restés dans la mémoire des voyages de Vera Kox : Les céramiques *Instar* (2023), sont posées sur le sel sec et minéral du désert du Daltol en Éthiopie, les grains gris et humides des marais salants de Noirmoutier, un lit de sel rose chargé de fer affleurant des roches salines de l’Himalaya dans les réchauffe-plats. Le four à vapeur fera-t-il se soulever les écailles de la cé-

ramique vernissée blanche ? Une nouvelle transformation va -t-elle s’opérer sur cette œuvre de la série *icheros* (2023) à la très grande technicité et beauté, « viscérale », dit Vera Kox.

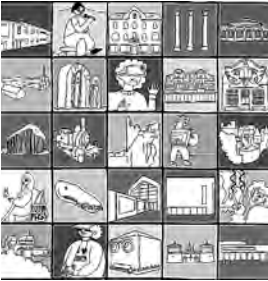
On suggère aux visiteurs de terminer sur une association en apparence moins complexe entre nature-industrie. On ouvre le tiroir de la ménagère, où sont parfaitement rangés cuillères, fourchettes, couteaux en argent massif avec trois *Sentient Soil* (2024). Les mousses végétales, teintées et cuites posées sur leur îlot de couleur vive font écho au décor végétal devenu emblématique des manches des couverts d’une grande maison d’objets pour la table. On rit souvent aussi. A cause d’associations inattendues. On laisse la surprise à ceux qui ouvriront le frigo, comme un cabinet de curiosités. ●

Bird in Kitchen de Vera Kox, dans *Markenlabor* de IMHMY & Holzkunst Holoher. 38 rue Philippe II à Luxembourg-ville, jusqu’au 9 mai. Visites sur rendez-vous au 621 301 632



Une céramique ou une viande cuite au four?

Tun Bisdorff



und kulturellen Inklusion in ihrer gesamten gesellschaftlichen Reichweite. 99 konkrete Maßnahmen wurden ausgearbeitet, manche zeitlich begrenzt, manche fortlaufend. Neben der Schaffung von neuen Strukturen, um den Zugang zu verbessern, sieht der Plan unter anderem vor,

dass Barrieren vom Observatoire de la culture gründlich analysiert werden; dass der Kulturpass besser bei den Zielgruppen etabliert wird; dass der konventionierte Sektor Standard-Anforderungen im Hinblick auf kognitive und physische Behinderungen respektiert; kulturelle und soziale Akteure über eine digitale Plattform besser zu vernetzen; die kulturelle Teilhabe der Ehrenamtlich-Tätigen im Kultursektor zu fördern. Kultur soll weiter dezentralisiert in allen Regionen des Landes stattfinden und stärker in den Schulen sowie in der

Erwachsenenbildung verankert werden; Künstler und Kunstvermittler/innen mehr in ihrer Arbeit unterstützt werden; das kulturelle Erbe soll digital zugänglich gemacht und der Kulturtourismus gestärkt werden. Dass Kultur Teil einer medizinischen Behandlung sein könnte, ist heutzutage mehr als ein Gimmick. Bei Stress ins Konzert zu gehen, kann sicherlich nicht schaden. Das erinnert an die Bibliothérapie, die die School of Life und der Philosoph Alain de Botton betrieben: Ein kuratiertes Buchrezept je nach Beschwerde. SP

ARTS PLASTIQUES

Combien ça coûte

Après trois années de consultation, l’Association des artistes plasticiens du Luxembourg (AAPL) a mis en place une grille tarifaire nationale pour les arts visuels, à l’image de ce qu’avait créé l’Aspro pour le domaine des arts du spectacles. Le but est d’offrir un cadre de référence aux artistes et aux structures culturelles avec lesquelles ils travaillent. Une rémunération juste, équitable et transparente doit renforcer la reconnaissance

professionnelle des artistes et la valorisation de leur travail, espère l’association.

Le guide d’une quinzaine de pages passe en revue les différentes formes de collaborations artistiques (expositions, résidences, productions et prestations diverses) et la variété de situations. On apprend par exemple que la rémunération de l’artiste pour une nouvelle production dans le cadre d’une exposition doit aller de 400 à 8 000 euros, selon le nombre d’artistes présentés et l’envergure de l’exposition, sans compter les frais de production. Ce document pourra servir aux artistes

pour la négociation de leur rémunération (par exemple le paiement des jours de montage, de la participation à une table-ronde) et aux institutions pour l’élaboration de leurs budgets. Ces derniers devront sans doute être revus à la hausse pour répondre aux demandes et besoins des artistes. À raison : le document précise : « En l’absence de recommandations tarifaires, l’artiste demeure souvent le seul acteur à ne pas être correctement rémunéré, alors même que son œuvre en constitue le fondement et le principal actif générateur de valeur » FC

Das Tel-Aviv-Tribunal

IIII Jeff Schinker

Entre le théâtre et les tribunaux, la relation est longue et passionnante. On pense à *Prima Facie* de Suzie Miller, l'histoire d'une avocate qui défend des violeurs, devenue elle-même victime d'un viol, adaptée au Luxembourg, de manière sensible et pudique par Marja-Leena Junker en 2025 et, quelques mois plus tard, d'une façon bien plus rentre-dedans, avec force *male gaze* gênants par Frank Hoffmann. On pense à *Terror* de Ferdinand von Schirach, où le public adopte, à la fin de la pièce, le rôle des jurés qui doivent statuer sur le sort de l'accusé.

On pense encore au fameux *Kongo-Tribunal* de Milo Rau, où le metteur en scène suisse monte un procès fictif auquel sont conviés des victimes et des coupables réels des guerres civiles qui taraudent le pays. À l'issue de ce procès, l'un des accusés – un ministre – fut destitué de son poste : un bel exemple de ce que peut le théâtre quand il se mêle de la réalité. Comme l'a expliqué Rau, si les coupables ont eu aussi peu de scrupules à se présenter au tribunal, c'est qu'ils étaient convaincus du contraire, à savoir qu'entre le théâtre et la réalité, la ligne de démarcation est aussi infranchissable qu'un gigantesque ravin.

La pièce de Milo Rau résonne quand on entend les prémices de *The Appeal* d'Orly Noa Rabinyan, une pièce en cours de création dont on a pu voir le fruit de trois semaines de résidence et de répétitions à Neimënster. En 1936, alors que l'État d'Israël n'existait pas encore et que les Juifs qui le pouvaient fuyaient l'Europe nazie, le Théâtre Habima de Tel-Aviv met en scène *The Merchant of Venice* dont Shylock, le personnage principal, un riche usurier juif, condense en lui seul tout l'antisémitisme dont on accable souvent l'œuvre de Shakespeare (un des ingrédients de la potion magique que concoctent les trois sorcières dans *MacBeth* est du « foie de juif blasphémateur »). Même avant la première de la pièce, le tollé fut grand et, afin que la chose soit débattue plutôt que tue, la compagnie et le metteur en scène Leo-

La société du spectacle est directement visée par le dispositif scénique

pold Jessner, lui-même en exil pour échapper à la fureur antisémite de ses concitoyens allemands, organisèrent un tribunal fictionnel pour statuer sur la légitimité de monter cette pièce, questionnant ainsi à la fois l'ontologie et l'éthique du théâtre. Au banc des accusés figurèrent la compagnie, Jessner, et Shakespeare lui-même : le fameux barde, un goy selon toute vraisemblance, avait-il le droit d'imaginer un personnage juif aux traits aussi peu flatteurs alors même que, de son vivant, il n'y avait guère de population juive en Angleterre ?

De telles questions trouvent évidemment de forts échos aujourd'hui, où les frontières éthiques que l'on impose à la liberté artistique se reconfigurent à mesure que l'actualité met en crise l'impunité artistique : même si l'artiste n'est pas l'homme, peut-on encore diffuser de la musique écrite et interprétée par un pédophile (Michael Jackson) ou par un meurtrier (Bertrand Cantat) ? A-t-on le droit de gueuler « Free Palestine », entre deux morceaux d'un concert de punk et de manière presque obsessionnelle, comme le dirent les Idles pendant leur concert à la Rockhal, faisant l'impasse sur la complexité d'un conflit sous un slogan railleur ? Peut-on boycotter les productions culturelles d'un pays en guerre alors que les artistes sont souvent les seuls à oser montrer de l'intérieur les injustices que la politique de ce pays inflige à ses citoyens ? Et pourquoi proscrire Israël et la Russie, mais pas les États-Unis ?

Ce fait divers peu connu constitue le socle de *The Appeal*. Le but de la pièce est double. Elle rappelle, à un moment où l'État d'Israël s'enlise dans des conflits sans fin et attise les haines antisémites, les origines de cet État. En situant le contexte de la politique mondiale au moment du procès, *The Appeal* évoque la nécessité de la population juive de trouver, après les horreurs de la Shoah, un pays à elle et rappelle la responsabilité britannique dans l'enfer belliciste sans fin entre Israël et la Palestine. Ensuite, elle repose la question de l'éthique du théâtre, qu'on perd trop souvent de vue dans la frénésie des productions et le diktat de la société du spectacle.

Cette dernière est directement visée par le dispositif scénique de *The Appeal*, qui nous met devant une situation de show télévisuel auquel les spectateurs sont invités à participer : comme dans un poetry slam, ce sera l'applaudissement du plus grand nombre qui déterminera qui passera au prochain round, les six comédiens disposant à chaque fois de six minutes pour répondre à une des questions qui, transposant les débats de jadis vers l'actualité complexe de 2026, composent les grandes interrogations sur ce que peuvent le théâtre et l'art face à un monde tombé dans la violence : dans un premier round, la master of ceremony – une voix télévisuelle qui semble être générée par une IA – donne la parole à Rahel Jankowski et à Konstantin Rommelfangen pour leur demander si l'artiste devait être autorisé à tout dire. Les deux plaidoyers se voulant l'un aux antipodes de l'autre, Rommelfangen rappelle une discussion sur l'emploi du *n-word*, et se demande comment faire pour dire le titre d'une chanson s'il comporte, le fameux *n-word*. Jankowski évoque les traces concrètes d'un racisme structurel intériorisé par un milieu théâtral qui se dit si tolérant et divers, alors quelle n'a jamais été castée pour qui elle est. Pendant le deuxième tour, c'est à Clara Hertz et Yazan Doubal de juger de la capacité de l'Europe à intervenir dans les conflits au Moyen-Orient.

Le dispositif rappelle les *agôns*, ces batailles auxquels les grands rhétoriciens s'adonnèrent et qui passionnèrent les formalistes et structuralistes à l'âge d'or de la philosophie française – Laurent Binet leur rend un bel hommage dans un chapitre de son magnifique roman *La septième fonction du langage*. C'est aussi et surtout l'occasion, pour les comédiens et les comédiennes, de raconter leur parcours, de dire les invisibilisations culturelles subies, la haine antisémite vécue au jour le jour, le peu d'empathie après les attentats du 7 octobre, la peur d'être abandonné par l'Europe et de voir les milices et les terroristes reprendre en main un pays. C'est l'occasion, pendant ces monologues que Orly Noa Rabinyan a composés au bout d'interviews avec les comédiens afin d'intégrer, dans ce kaléidoscope politique, des éléments de leurs parcours personnels, de montrer que, bien trop souvent, l'intelligentsia européenne se complait dans de beaux discours théoriques sur des pays où ils n'ont jamais vécu en négligeant de prendre en compte cette dimension que le théâtre et la fiction narrative sont les seuls à pouvoir ajouter aux soliloques politiques qui est l'expérience vécue et rejouée.

Du fait de son statut intermédiaire – une sortie de résidence pour cette une adaptation en cours d'une mise en scène créée à Tel Aviv en 2022 – la pièce souffre encore d'imprécisions dans la mise en scène. Les points de suture entre le tribunal de 1936 et le plateau scénique de 2026 sont encore un peu trop visibles et le décalage entre l'enjouement de la maîtresse de cérémonie et la gravité du propos, certainement voulu, finit par lasser. *The Appeal*, par les questions qu'il soulève, la cohérence d'un dispositif qui oscille avec intelligence entre théâtre et tribunal, passé et présent et le jeu de comédiens s'impliquant avec leur vécu propre, est un projet des plus prometteurs, dont on a envie que se commentent les quelques maladroites de mises en scène pour la version finalisée. ●



Rui Henriques

Les comédiens et comédiennes s'impliquent avec leur propre vécu

Rock painting

IIII Loïc Millot

La figuration est un sport de Combas



Robert Combas dresse un portrait du 21^e siècle et de ses désastres : sur la toile centrale, Donald Trump vomit à la face du monde

À la galerie Ceysson & Bénétière, Robert Combas dévoile de récentes créations spécialement réalisées pour *L'état de mes choses*, l'exposition conçue par Clémence Boisante. L'immense espace accueille de nombreuses peintures de grand format et une poignée de sculptures du plus bel effet. Le peintre s'est fait connaître à la fin des années 1970 comme l'un des hérauts de la Figuration libre, un mouvement nommé ainsi par Ben, qui n'en faisait pourtant pas partie. Le groupe prônait la liberté de peindre justement, et sa portée subversive lorsque celle-ci s'affranchit des catégories culturelles et esthétiques, sans pré-juger de leurs valeurs. Ainsi trouve-t-on, à côté de références empruntées à la bande-dessinée, à la musique ou à l'histoire de la peinture, des signes insaisissables qui ne renvoient à rien de connu. Ce qui nous rappelle que la figuration libre est, aussi, une libre et universelle sémiologie de la vie.

Nostalgique de son enfance passée à Sète, où il passe ses journées à dessiner, Robert Combas revient souvent dans ses toiles à ses fétiches et ses idoles d'alors. On y reconnaît son admiration pour le rock, ayant lui-même pris part à la formation du groupe Les démodés avec Richard Di Rosa, mais aussi pour les figurines et les scènes de batailles qu'il réalise au feutre noir. Après s'être formé aux Beaux-Arts de Montpellier, Robert Combas est tôt repéré par Bernard Ceysson, alors directeur du musée d'art et d'industrie de Saint-Étienne. Il l'invite à rejoindre l'exposition *Après le classicisme* (1980). Son installation à Paris, peu après, l'amène à intégrer à son travail toutes sortes d'objets chinés dans les quartiers populaires de la capitale, avec une prédilection pour ceux qui lui rappellent ses origines méditerranéennes. Il en énumère un certain nombre dans un

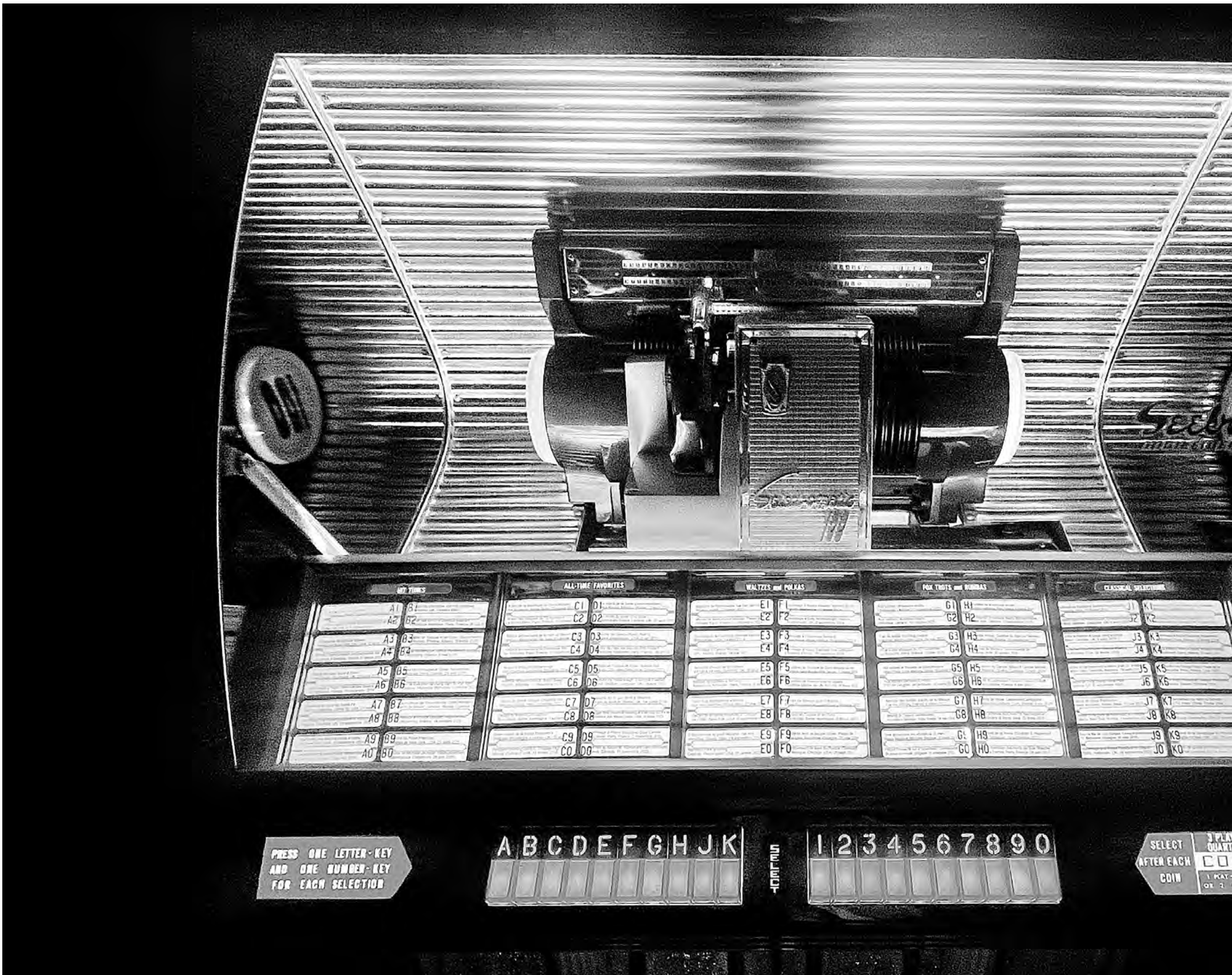
entretien filmé de l'époque : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de porte, des cordes, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires, la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeux, contes de fée, petits livres de l'enfance, opéra vieux, refrains niais, rythme naïf... ». Un joyeux bazar dans lequel il puise son inspiration. Dans un monde saturé d'images et de marchandises, les toiles de Combas sont remplies à ras bord, comme si elles étaient sur le point d'exploser. Elles se repaissent d'étranges figures cernées par de larges réseaux de traits noirs qui leur donnent un caractère profus et sinueux. On songe, par extension, à l'aspect rudimentaire des gravures sur bois, des pochoirs, ou aux dessins volontairement grossiers de Robert Crumb. Ces épais réseaux de cernes noirs peuvent aussi prendre la forme d'un feuillage touffus, à la façon du Douanier Rousseau. C'est pourquoi les figures de Combas nécessitent, pour apparaître, un certain temps d'observation de la part du regardeur. L'œil, pour cheminer vers le sujet représenté, doit démêler toutes les lianes qui filtrent et en obstruent la lisibilité. Pour nous y aider, Robert Combas, en joyeux pyromane, orchestre un feu d'artifices de couleurs aux tons piquants, acidulés, pop, choisies justement pour taper dans l'œil, pour irradier notre regard. Par effet de contraste, les couleurs tranchent avec les contours dont elles s'échappent miraculeusement.

L'ensemble des toiles réunies par Ceysson & Bénétière dresse, en creux, le portrait du monde tel qu'il va mal, même s'il s'agit de porter sur celui-ci un regard d'enfant, d'en rire afin de le désactiver, à la façon d'un exutoire. Une cohorte de personnages mystérieux, érigés presque à échelle 1, nous escorte avant que l'on rejoigne l'arène. Ils nous regardent de face, équipés d'attributs (masques, lance) évoquant ceux de lointaines ethnies, à l'instar de ce chaman à la tête bardée de bois dont le titre, enjoué, a valeur aussi de description (*Le chaman à robe rayée. Il a deux grosses mains et deux gros pieds rouges. C'est peut-être le fameux dieu cornu d'avant le christianisme à ressort*, 2026). Trois sculptures syncrétiques, plus loin, font écho à cette chevelure sylvestre et en poursuivent les hybridations « surnaturelles ». Tel est le cas de ce bronze à la bouche rouge dont les bras écaillés s'élèvent vers le ciel (*Le spectre cornu en bronze*, 2025), mais aussi de ce grand pot de Jean-Pierre Raynaud orné d'un visage et d'où s'échappent des jambes féminines qui ruissellent vers le haut (*Pot de jambes en bouquet de pieds et de mollets*, 2011). Un mannequin, nu, en constitue un ultime avatar. Alors qu'une feuille de vigne recouvre soigneusement son sexe, dans l'esprit pudibond de la Contre-réforme, sa tête s'affranchit de la bien-

séance en faisant place à un amas de branches noires, dans le goût tranchant de la post-modernité (*L'homme à la tête de branche*, 2025). Tout cela s'accompagne de titres-fleuves et amusés qui rompent avec l'esprit de sérieux qui sévit dans le champ de l'art. En marge des tableaux, toute une littérature extatique se donne ainsi à lire.

La peinture de Robert Combas est paradoxalement très bruyante. Ses figures, chargées de l'énergie du rock, sont en action, le plus souvent de profil. Ainsi de ce combat sans merci que se livrent dans une jungle deux hommes, l'un empoignant un revolver, l'autre un poignard (*Violences, toujours ! La même histoire, les empires et les autres, vengeance, règlements de compte, arnaques, escroqueries, coup de feu et armes blanches. Amen ! Religions différentes, obligations de religiosité et violences contre les autres*, 2025). Mentionnons également cette parabole écologique dans laquelle un poisson-homme est pêché, qui se décline de l'autre côté en un arrosoir-squelette, qui pose le problème de la raréfaction de l'eau et de l'avenir des espèces (*Le pêcheur est aussi arroseur en général. Il a deux têtes réelles, ça lui permet de faire deux choses en même temps. D'ailleurs, il a aussi trois bras*, 2025). Lorsqu'elles ne sont pas agissantes, les figures expressionnistes de Combas érucitent, bouches bées, à l'instar de cette toile au format carré (2 x 2m) où Donald Trump, entouré de drones, est en train de vomir à la face de l'un de ses interlocuteurs (*Dégueulage horizontal avec drones explodeurs et têtes d'indigènes préparés anxigènes, grosse bouche de l'enfer*, 2025). À côté de ce tableau se trouve une toile où un autre blondinet frappe, à coup de club de golf, un homme au sol, dont on ne voit que le visage meurtri et couvert de sang. Celui-ci lève une main ouverte, telle une fleur, à la façon de la victime allongée dans *Guernica* (1937) de Picasso. L'exposition *L'état de mes choses* s'accompagne d'une série à l'encre et à la gouache que Combas a entamée dans les années 1990. Ce qu'il nomme ses *Tatouages académiques* sont des œuvres palimpsestes qui reposent sur un matériau préexistant, en l'occurrence des dessins anciens d'études académiques (principalement des portraits). Dessus, il repasse les lignes et les contours à l'encre, comme s'il tatouait littéralement les êtres représentés. Une façon d'associer la toile à la peau, l'académisme à l'épidermisme, la belle peinture à l'art ancestral du tatouage. ●

Robert Combas, en joyeux pyromane, orchestre un feu d'artifices de couleurs aux tons piquants, acidulés, pop, choisies justement pour taper dans l'œil



Pour qui sonne le glas

IIII Romina Calò

Devant la Kanschthal, un 4X4 kaki est garé, chargé de grosses enceintes. Un véhicule de guerre ? Pour diffuser quoi, de la propagande ? Après tout, c’est dans l’air du temps. Mais pas du tout. Il s’agit plutôt ici d’une guérilla socio-culturelle qui voit une nouvelle pratique l’emporter sur les traditions : le Horeg Sound System, un phénomène populaire né en Indonésie, plus particulièrement dans l’est de Java. Faites du bruit pour *État bruit*, la nouvelle exposition de la Kanschthal !

L’artiste allemand Nik Nowak vient nous chercher dès l’entrée et nous mène directement au premier étage qu’il occupe à lui seul. Avec *Tracing a ghost*, on rentre en immersion totale dans une exposition multi-supports où la photographie, la vidéo, les installations, et les collages explorent le Horeg. Un fond électro de sons mixés (au volume contrôlé) est diffusé par des enceintes attachées cette fois sur des pirogues. Les sangles jaunes qui permettent de fixer et de transporter le tout constituent le fil rouge de l’installation. L’expographie tonitruante s’accorde bien avec le propos : le Horeg Sound System pourrait s’apparenter à une Schueberfouer, en encore plus fort. Le succès populaire est garanti, même sur les réseaux sociaux. Là-bas, la moindre célébration – mariage, fêtes de village et religieuses – s’accompagne de cette parade fracassante qui vient secouer les traditions et donc la société. Fasciné, Nik Nowak propose même une vidéo qui documente cet engouement à grand renfort de témoignages pour et contre.

Si cette guerre-là relève plus d’une révolution culturelle, elle redevient funeste à l’étage au-dessus. Le trio ukrainien « Open Group » nous plonge dans une ambiance rouge feutrée, mais on est loin du cabaret. Après *Repeat after me* (2022) qui mettait devant la caméra des réfugiés ukrainiens, les artistes remettent le couvert avec *Repeat after me II* (2024), présenté au pavillon polonais de la Biennale de Venise. Le visiteur entre dans un abri de guerre. Il est invité à un karaoké. Des micros sur pieds l’attendent. Il suffit de lire les paroles, ou plutôt les onomatopées glaçantes – nul besoin de traduction – que prononcent les réfugiés ukrainiens cadrés en gros plan. Chacun y va de son imitation : le bruit d’une arme, d’une bombe, ou d’un missile trop souvent entendus. Ce karaoké perd soudainement tout aspect distrayant. On se laisse tomber sur les lits de camp pour écouter ces visages qui reproduisent avec une justesse percussante des sons gravés dans leur mémoire.

Un peu plus loin chez Nika Schmitt, on tire une sonnette d’alarme. L’artiste luxembourgeoise est la seule à nous proposer l’expérience du bruit acoustiquement intolérable. Avec *Harm*, elle automatise quatre scies qui se confronte de manière répétée à des fils de cuivre qui, une fois sciés, causeront leur chute. Le tout grince doucement, inlassablement, jusqu’à devenir insupportable. Il vaut mieux s’en aller pour éviter de se confronter à cette métaphore de l’humanité. Un peu plus loin, *Sweet Zenith* nous pousse jusque dans nos retranchements auditifs. Ces fleurs de panneaux solaires sur lesquelles se balancent des ampoules lumi-

neuses font partie d’un cycle infernal auto-alimenté qui a la fâcheuse tendance de produire un son variable rapidement insoutenable.

Encore plus inquiétante – décidément, aucun espoir à l’horizon ? – Aura Satz réussit le tour de force de rendre plus effrayante une sirène d’alarme. Avec *Warnings in waiting* elle nous place au centre de trois grands écrans suspendus qui documentent des sirènes d’alarme, bien massifs, probablement bien efficaces. Pour accompagner l’image, l’artiste londonienne superpose de la musique contemporaine un brin angoissante qui agit comme un filtre sur les vidéos. Ces sirènes muettes deviennent ainsi autant de scénarios catastrophe potentiels quand résonne ce chant des sirènes.

Chez Tintin Patrone, le monde est pop, mais pas rassurant pour autant. L’installation *Birth of a Nation*, met en scène un automate de mouton à roulettes, un hologramme de tête féminine et des rochers sonores, le tout sur fond rose bonbon acidulé. L’IA règne en maître, il ne reste plus la moindre trace humaine dans cet univers synthétique. L’artiste allemande et philippine a travaillé sur les sons qui caractérisent une nation, le folklore qui crée une authenticité culturelle. Elle a ainsi créé un « fakelore » en alimentant la machine de l’exemple du Luxembourg, son passé agricole, son hymne, sa langue... Les chants traditionnels, les hymnes patriotiques ainsi générés sortent de l’hologramme, du mouton-robot ou des pierres camouflées : voilà une vraie fausse BO nationale. Un dédoublement – ou plutôt un détriplement

– de situation à mi-chemin entre virtualité, science-fiction et conte populaire.

Changement d’ambiance chez Brognon Rollin. On plonge dans le noir, si ce n’est le rayonnement électrique de deux gros jukeboxes au fond de la salle, *24h Silence*, 2020 et *24h Silence*, 2026. Les deux artistes nous surprennent avec l’art et la manière : ils ont enregistré le silence. Ou plutôt, des plages et des plages de minutes de silence officielles, captées partout dans le monde et gravées sur d’authentiques disques vinyles. On peut les choisir et les écouter. Il faut se pencher sur le menu lumineux, déchiffrer des titres comme « Décès de Lady Diana, Parking de supermarché, Londres, UK, 6 septembre 1997 » et écouter, seuls dans le noir ces minutes de silence... assourdissantes. Car elles sont rarement silencieuses. Il y a une ambiance, un vent qui souffle, un chien qui aboie ou un bébé qui pleure. Mais le titre nous a plongé dans un moment solennel. On se recueille, on repense à ces morts, ces massacres, ces attentats... À combien de minutes de ce type sommes-nous capables de nous confronter ? Il y en a pour plus de deux heures d’écoute sur chaque juke box, deux heures de mémoires tristes qui tranchent considérablement avec leur media disco. Un décalage subtil pour présenter une humanité qui s’indigne en silence.

Bien plus austère dans son approche vidéo, Gabriela Löffel joue avec la neurasthénie de sujets sérieux dans des mises en scène en intérieur, aux couleurs saturées. L’artiste suisse nous emmène vers des



Le juke-box rassemble des minutes de silence par Brognon Rollin

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Im Kreuzfeuer

IIII Michèle Thoma

Der Fernsichtblick fällt auf viel Wasser, dann auf das sich davor positionierende Menschenwesen mit dem besorgten Blick. Geht es um Timmy, das Wälchen in Agonie, das derzeit das Empathiepotenzial ganzer deutscher Bevölkerungsgruppen ausschöpft? Oder um die aktuell wohl berühmteste Adresse der Welt, die Straße von Hormus? Hier wie da geht nichts weiter, nicht beim Sterben, nicht beim Ätschbätsch-Blockieren und wieder Entblockieren, alles dümpelt vor sich hin, der sterbende Wal, die Schiffe, die Meldungen, die Talk-Shows, die ratlosen Beratungen, guter Rat ist teuer. Der Sprit ist teuer. Das Wälchen, Timmy geheißen, bekommt spirituellen Beistand. Walflüsterer und Handaufleger rücken ihm auf die Pelle, auf einem Beitrag der Seite Hope wird das Licht des Gebets und der Hoffnung beschworen, Psalmen werden rezitiert. In der Kirche von Poel in der es laut *Bild* nach Fäulnis und Bibel riecht, wird für das Wälchen gebetet.

Im Weißen Haus wird auch viel gebetet, der Papst betet zurück, Trump postet sich als Heiland, die Ungläubigen erkennen ihn leider nicht. Der Kriegsminister trägt auf seinem Unterarm die schmucke Kreuzfahrerlosung Deus vult. Herr Vance steigt derzeit weltlich winkend aus Flugzeugen, aufgeplustert von sich selbst, stolzgeschwellt, vor Stolz beinahe platzend. Dann platzen wieder die Verhandlungen.

In Ungarn bricht der ungarische Frühling aus. Vor dieser großartig inszenierten Kulisse, gibt es eine bessere Publicity für ein Land, dessen letzten Werbeträger Paprika und Piroshka waren? Und wieder ist alles so schön, so beglückend, so jung, ach, wie

sie sich freuen! Ach, da rinnen die Zähren! Auch wenn nicht alles, was der Herr Magyar von sich gibt, zu Höhenflügen anregt und er nicht einmal einen Segen spendet an diesem gesegneten Tag. Erinnert ihr euch, wie wir weinten, bei Obama? Und dann, der arabische Rausch! Dieser irre Frühling, Tahrir-Platz, Kairo! Wie haben wir mitgejubelt, empowert, Däumchen! Dann kam Al-Sisi. Er ist noch immer da. Stabilitätsfaktor nennt man das.

Das Regime im Iran mit seinen allmächtigen, allwissenden, allgegenwärtigen Gottesstaatsdienern ist stabil. Die Herren mit den fein gestutzten Bärten und dem feinen sardonischen Lächeln warten mit himmlischer Gelassenheit in der Meerenge auf den amerikanischen Rüpel. Sie haben ihn in die Enge getrieben, Schiffe versenken! heißt das Katz-Maus-Spiel, das sie mit ihm treiben und vielleicht auch mit sich. Was auf dem Spiel steht, checkt in der uns zugänglichen Kommentarzone längst keiner mehr.

Einem Big Player wird vom höchst instabilen Herrn Trump, der alle derzeit gefragten Diagnosen auf sich vereinigt, Autismus, Narzissmus, Borderline, ADHS, die Show gestohlen. Das wird ihn kaum bekümmern oder auch nur kümmern, im Schatten des tobenden, torkelnden Trumpels zieht er seines Weges, zieht seine Blutspur. Durch ukrainische Weiler und Flecken, hier ein totes Kind, das auf der Strecke bleibt, da noch eines, zwischendurch mal wieder die Kiewer/innen das Fürchten lehren. Konsequent. Verlässlich. Zielstrebig. Altmodische Werte. Ein Imperialist von altem Schrot und Korn. Assistent von Weihrauch schwin-

Im Weißen Haus wird auch viel gebetet, der Papst betet zurück, Trump postet sich als Heiland, die Ungläubigen erkennen ihn leider nicht

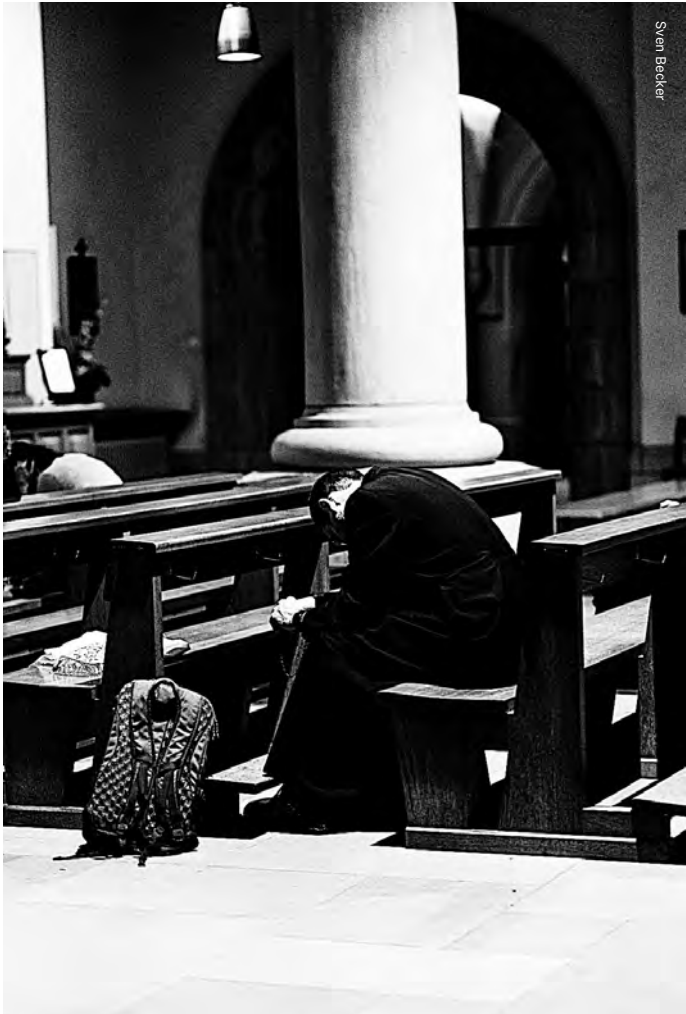
genden Bart- und Würdenträgern, die ihn und seine Heldentaten mit finsterem Pomp beweihräuchern.

Im Südlibanon schlägt ein israelischer Soldat einem hölzernen Christus mit dem Vorschlaghammer auf den Kopf. Großer Aufschrei, Israel entschuldigt sich bei allen Christen, deren Gefühle verletzt wurden, Netanyahu ist entsetzt. Über das, was in dieser Gegend, die er gerade erst als seine Tötungszone deklariert hat, geschehen ist. Gerade erst hat er den Südlibanon als Revier mit Tötungshoheit für Israel beansprucht. Tötungszone, so der in einigen deutschsprachigen Medien zitierte IDF-Begriff, der keinen Sturm der Entrüstung hervorrief. Dieses Wort und das, was es bezeichnet, Herr Netanyahu, hat meine Gefühle verletzt.

Ein Brandenburger Gastronom wehrt sich unterdessen gegen die Unterstellung im Netz, er biete Timmy-XXL-Fischstäbchen an. In Poel wird weiter gebetet. ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

IIII Jacques Drescher



Tripartite 2026

En alen Despot vu Capellen,
Dee schléit an der Press alt nees Wellen.
E wollt d'Tripartite,
An huet se och kritt.
Dem Premier, deem gëtt et schonn ellen.

Muttergottesoktav 2026

E ganz faule Pilger vu Steeën
Fänkt mueres scho fréi un ze seeën:
„Ech muss wéi all Paf
Zu Fouss an d'Oktav,
Mee wéilt mech am léifsten nees leeën!“

Die Leben zweier Ikonen

IIII Claire Barthelemy

Patti Smith und Margaret Atwood haben mit ihrer Kunst Kulturgeschichte geschrieben. Im Herbst veröffentlichten beide autobiografische Bücher, in denen sie Einblicke in ihr kreatives Schaffen gewähren. Obwohl sich die Werke literarisch stark voneinander unterscheiden, sind beide von einer kompromisslosen Hingabe an Authentizität und Kunst geprägt.

Patti Smith, die Patin des Punks, wurde in den 70er Jahren mit Rock-Hits wie *Because of the Night*, *Gloria* und *Dancing Barefoot* berühmt. Einige Jahre später veröffentlichte Margaret Atwoods ihren dystopischen Roman *The Handmaid's Tale*, ein Werk, das durch die rezente Hulu-Verfilmung wieder in die Bestseller Listen zurückkehrte.

Die beiden begannen ihre Karrieren jedoch mit Poesie. Patti Smith schrieb Gedichte, lange bevor sie ihre ersten Lieder aufnahm. Klassische Lesungen fand sie ausgesprochen langweilig, und so folgte sie dem Rat des Dramatikers und Schauspielers Sam Shepard, doch einen Gitarristen zu engagieren. Lenny Kaye begleitete sie 1971 in ihrer Lesung in der St. Mark's Church in New York: Die Gedichtlesung wurde laut, schrilles Gitarren-Feedback untermalte Patti Smiths Stimme. Damit war der erste Baustein der Patti Smith Group gelegt und die Beiden sollten noch lange miteinander arbeiten.

Margaret Atwoods erste Gedichtsammlung *Double Persephone* (1961) veröffentlichte sie als frischgebackene Bachelor-Absolventin. Atwood wusste jedoch, dass sie mit Gedichten keinen Lebensunterhalt verdienen konnte. Sie musste einen Job finden. „Aber ich wollte auf keinen Fall Gymnasiallehrerin werden, der absolute Albtraum“, schreibt sie in ihrem Memoiren *Book of Lives*.

Die Kanadierin beschreibt ihre skurrile Arbeit in einem Marktforschungsunternehmen, in dem sie Fragebögen überarbeitete. Eines Tages musste sie einen 35-seitigen Fragebogen für ein Abführmittel verfassen.

Die Fragen drehten sich ausschließlich darum, wie oft und wie leicht oder schwer die Befragten zur Toilette gingen. So viele Fragen dazu würde doch niemand beantworten, meinte sie. Natürlich nicht, sagte man ihr in der Firma, aber die wenigen, die es tun, sind dann ganz sicher unsere Zielgruppe. Atwoods trockener Humor kommt in Anekdoten wie dieser besonders zum Vorschein. Die Schriftstellerin verrät, dass sie Eindrücke aus diesem Job in ihrem 1969 erschienenen ersten Roman *The Edible Woman* verarbeitet hat.

Zu der Zeit zog Patti Smith ins berüchtigte Chelsea Hotel in New York ein. In ihrer Autobiographie *Bread of Angel* erinnert sie sich, wie sie dort Künstler wie Andy Warhol, Janis Joplin, Jimi Hendrix und Allen Ginsberg kennenlernte. Drogen gehörten zum Alltag, doch Patti Smith geriet nie in Versuchung.

Die Sängerin und Poetin schreibt, dass sie eine „proustsche Kindheit“ hatte, die von allerlei Krankheiten geprägt war. Sie litt an Tuberkulose, Scharlach und Lungenentzündungen und verbrachte viele Stunden im Bett, wo sie sich mit Musik und Büchern beschäftigte. Damals habe sie so stark kämpfen müssen, um überhaupt zu überleben, dass Drogen für sie niemals interessant gewesen seien.

„Ich habe viele großartige Menschen gesehen, die sich selbst zerstört haben und die es nie über 27 Jahre hinaus geschafft haben, oder andere Menschen, die es eine Zeit lang geschafft haben

und sich selbst so sehr beschädigt haben, und ich wollte nie so sein,“ so Patti Smith in einem Interview mit dem *New Yorker*. Patti Smith war derart konsequent abstinente, dass im Chelsea Hotel Gerüchte aufkamen, sie sei eine Undercover-Polizistin.

Margaret Atwood und Patti Smith erlebten beide Ruhm und Berühmtheit, obwohl Punkrock und Science-Fiction eher selten ein Massenpublikum erreichen. Patti Smith wurde 1979 auf ihrer Europatournee von Fans und Paparazzi gejagt. Sie entschied daraufhin, sich komplett aus dem Rampenlicht zurückziehen. Mit ihrem Partner, dem Gitarristen Fred „Sonic“ Smith, kaufte sie sich in Michigan ein Boot und widmete sich wieder dem Schreiben. Gemeinsam zogen sie zwei Kinder groß. Diese sehr persönlichen Einblicke sind die Höhepunkte von *Bread of Angels*. Nach der chaotischen Zeit in der New Yorker Rockwelt und internationalen Tourneen, findet man sich plötzlich in einer harmonischen, häuslichen Welt zweier Punks wieder.

Margaret Atwood ist seit der Verfilmung von *The Handmaid's Tale* nun auch bei jüngeren Menschen bekannt. Die 86-jährige schreibt, dass sie sogar beim Birdwatching, also dem Beobachten von Vogel, erkannt wird. „Sind Sie Margaret Atwood?“ fragte man sie in einem kanadischen Vogelzuggebiet. Die Schriftstellerin antwortet kurz: „Heute nicht.“ Sie sei nicht immer so kurz angebunden mit Fans, doch der Frühjahrszug sei ihr heilig, schreibt sie.

Humorvolle Anekdoten wie diese liefert Atwood in den 600 Seiten ihrer Memoiren viele. Doch es sind ihre politischen Gedanken und die historischen Einblicke, die das Buch so interessant machen. In *The Handmaid's Tale* werden Frauen durch ihre zugewiesenen Rollen der Männer definiert und gezwungen, Kinder zu gebären.

Als der amerikanische Supreme Court im Jahr 2022 das Urteil Roe v. Wade aufhob, das Frauen fast fünf Jahrzehnte lang das Recht auf Abtreibung garantiert hatte, war das Buch plötzlich so aktuell wie nie zuvor. Den Rechtsruck in Amerika überraschte sie jedoch nicht. „Ich war schon immer jemand, der nie daran geglaubt hat, dass so etwas

hier nicht passieren kann. Es kann überall passieren, wenn es die passenden Umstände gibt“, sagte kürzlich in einem Interview mit der *BBC*.

Wer das Glück hat, ein langes Leben zu genießen, erlebt oft auch viel Trauer. Margaret Atwood beschreibt die Zeit der Trauer, nachdem sie ihren Mann, den Schriftsteller Graeme Gibson, verloren hatte. „Man ist wie betäubt, orientierungslos. Man irrt wie im Hyperraum umher; man wirkt konzentriert, ist aber innerlich abwesend, schreibt Margaret Atwood, ein Roboter habe Kontrolle über sie übernommen. Die Maschine lief weiter, denn Atwood war zur Zeit auf Promo-Tour für ihren neuen Roman *Die Zeuginnen*, der Nachfolger von *The Handmaid's Tale*.

„Manche waren überrascht, dass ich die Lesereise für *Die Zeuginnen* fortsetzte. Aber fragen Sie sich, liebe Leser: Der volle Terminkalender oder der leere Stuhl? Ich entschied mich für den vollen Terminkalender. Der leere Stuhl würde da sein, wenn ich nach Hause käme,“ so Atwood.

Patti Smiths schreibt über schwere Verluste, die sie in kurzer Zeit erlebte. Ihre heimische Zeit mit Fred Smith endete abrupt, als dieser 1994 unerwartet im Alter von 46 Jahren starb. Kurz darauf verstarb auch Patti Smiths Bruder Todd Smith. „Wenn ich jetzt auf mein Leben zurückblicke und sehe, dass ich diese Menschen kannte und sie ein so wichtiger Teil meines Lebens waren, dass sie mich geliebt haben, ist das etwas Wunderschönes,“ so die 79-jährige in einem Gespräch mit Anderson Cooper für den Podcast *All There Is*.

„Wir durchleben so viel - so viel Schmerz, so viel Verlust -, dass es fast zu einem philosophischen Teil der Existenz wird“, sagte Patti Smith weiter. *Bread of Angels* und *Book of Lives* unterscheiden sich literarisch sehr voneinander: Patti Smith schreibt poetisch, Margaret Atwood detailliert und humorvoll. Dennoch sind beide Werke in ihrer Weisheit sehr bereichernd. ●

Bread of Angels von Patti Smith erscheint im Bloomsbury Verlag und Margaret Atwoods *Book of Lives - A Memoir of Sorts* wird von Penguin Random House veröffentlicht

AVIS

SNHBM Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a. Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 19.05.2026 10.00 heures
Lieu : SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg
Intitulé : S00011-25_menuiserie intérieure_Ak7-1.

Description :
– L'exécution des travaux de menuiserie intérieure de 4 immeubles résidentiels à Luxembourg-Kirchberg.
Conditions d'obtention du dossier : Le bordereau de soumission est

téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis : Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures.
N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2601016

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des bâtiments publics

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis : 26.05.2026 10.00 heures
Intitulé : Travaux de ventilation à exécuter dans l'intérêt du château Colmar Berg – Renouvellement

de l'installation de ventilation de la cuisine.

Description :
– Centrale de traitement d'air 10 000 m³/h avec récupération d'énergie ;
– 630 m² gaines de ventilation + pièces de forme ;
– 4 hottes d'extraction ;
– Ensemble d'équipement de régulation, tableau électrique et câblage.

La durée des travaux est de 130 jours ouvrables, à débiter le premier semestre 2027. Les travaux sont adjugés à prix unitaires.

Critères de sélection : Toutes les conditions de participation sont indiquées dans les documents de soumission.

Conditions d'obtention du dossier : Les documents de soumission

peuvent être retirés via le Portail des marchés publics (*www.pmp.lu*).

Réception des plis : Les offres sont obligatoirement et exclusivement à remettre via le Portail des marchés publics avant la date et l'heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur *pmp.lu* : 2600825

Le ministère de l'Éducation nationale, de l'Enfance et de la Jeunesse

engage pour les besoins de

l'Institut national des langues Luxembourg

quatre chargé.e.s de cours

(m/f) pour les langues arabe, coréenne, japonaise et russe à tâche complète ou partielle et à durée indéterminée ou déterminée à partir du mois de septembre 2026.

Date limite de la candidature : 17 mai 2026.

Les personnes désireuses de postuler adresseront leur candidature à Madame la directrice de l'Institut national des langues Luxembourg par courriel à *candidatures@inll.lu* ou par courrier à l'adresse, 21, bd de la Foire L-1528 Luxembourg.

Pour de plus amples détails, veuillez consulter la page internet de l'Institut national des langues Luxembourg sous le lien suivant : *www.inll.lu*

d'LëtzebuurgerLand

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzeburger Land s.à r.l., R.C.B 19029,N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Antoine Hron (485757-1; ahron@land.lu), **Rédacteur en chef** Peter Feist (485757-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (485757-26; fclarinval@land.lu), **Stéphanie Majerus** (48575735; smajerus@land.lu), **Erwan Nonet** (48 57 57 28; enonet@land.lu), **Sarah Pepin** (48575736; spepin@land.lu), **Pierre Sorlut** (485757-20; psorlut@land.lu), **Bernard Thomas** (485757-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (485757-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (485757-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Yi Ren (485757-32; yren@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 485757-1 Fax 4963 09 E-mail land@land.lu Internet www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Lëtzebuurger Land **Instagram** letzeburger_land **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,50 € **Abonnement annuel** 220,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

Ausrotten, Aufessen oder einfach Zuschauen

IIII Martin Ebner

Die Maßnahmen gegen „invasive Pflanzen und Tiere“ sind widersprüchlich – und könnten der Natur sogar schaden

Wie der Grenzschutz ist uns auch der Naturschutz lieb und teuer, aber tricky. Dass Aliens bekämpft werden, versteht sich. Aber was machen wir mit den Kindern? Wenn sich in Europa zum Beispiel neue Fasane oder Mufflonrassen bilden – müssen die dann abgeschossen werden, weil ihre Vorfahren Neobiota waren? Oder müssen sie im Gegenteil ganz arg geschützt werden, weil es diese Viecher nur bei uns gibt? Und wohin sollen vaterlandslose Pflanzen abgeschoben werden? Leinlichnelken und Kupferfelsenbirnen haben kein „Ursprungsgebiet“, sondern sind irgendwo unterwegs entstanden. Die Natur gibt halt nie Ruhe, und die Evolution ist ein Hund.

Zuletzt wurde die Heimat besonders von Hornissen, Tigermücken und Sumpfkrebsen terrorisiert. Aus keinem anderen EU-Land werden, im Verhältnis zum Territorium, so oft „bedrohliche ausländische Tier- und Pflanzen-Arten“ verpetzt: Das European Alien Species Information Network (Easin) verzeichnet seit 2016 aus Luxemburg 40 Meldungen – zehn Mal mehr als aus ganz Frankreich. Noch mehr Anzeigen kommen zwar aus Dänemark (44), Polen (48) und Deutschland (119), aber diese Länder sind viel größer als das Großherzogtum.

Über die Gründe für die heimische Denunziationsfreude kann bloß spekuliert werden. Axel Hochkirch vom Naturmusée findet, dass „es in Luxemburg eine gut organisierte Struktur von Meldern und viele Citizen Scientists gibt, die über die Plattformen *iNaturalist* und *observation.org* Beobachtungen melden, die dann systematisch in unserer Datenbank *mdata.mnhn.lu* gesammelt werden“. Außerdem gebe es im Vergleich zu anderen Ländern „eine höhere Sensibilisierung der Bevölkerung zum Thema Neobiota“.

Haben die Südeuropäer vielleicht Hemmungen, neue Nachbarn ans Messer zu liefern? In Italien floppt die Keulung der Grauhörnchen, weil die „so süß“ sind. Das hat jedenfalls der Ökologe Bernd Lenzner herausgefunden: „Ein als schön oder niedlich empfundenes Äußeres kann das Management von gebietsfremden Arten erheblich erschweren, weil dann die öffentliche Unterstützung fehlt.“ Wer Honigbienen auffrisst, ist dagegen kein Sympathieträger: Mehr als die Hälfte der Luxemburger Easin-Meldungen betreffen die Asiatische Hornisse, üblicherweise samt Nest erfolgreich „eradicated“.

Da die EU-Institutionen viel mit KI arbeiten, wird aus Plänen zur Tötung der Amerikanischen Nerze in Übersetzungen schon mal kurzerhand die „finnische Ausländer-Strategie“. Mit allgemeiner Ausländerfeindlichkeit scheint das Engagement gegen Neobiota aber nicht zu korrelieren: Aus Ungarn kommen bislang nur zwei Easin-Einträge. Möglicherweise werden aber unerwünschte Einwanderer mancherorts ohne viel Federlesens abgemurkst, ohne dass die EU darüber informiert würde. China-Restaurants wird zuweilen nachgesagt, dass sie sich an wohlschmeckenden Wollhandkrabben vergreifen, ohne in Fangstatistiken Spuren zu hinterlassen.

Eigentlich sind wir Menschen im Ausrotten richtig gut. Gegen invasive Arten aber versagt bisher alles: Abschotten, Absammeln oder Ausreißen, Vergiften, Totschlagen oder Erschießen – nichts hilft so richtig und dauerhaft. Oft fördern wir die Biester sogar, weil wir die Umwelt verändern und natürliche Feinde aus dem Weg räumen. Abgesehen von kleinen Inseln sind Neobiota praktisch nicht mehr loszuwerden, wenn sie sich einmal in größerer Zahl etabliert haben. Werden Waschbären bejagt, setzen sie noch mehr Junge in die Welt, die noch weiter herumwandern.

Heinz Klöser von der deutschen Umweltorganisation Bund trommelt für eine „Neubewertung“ der Neobiota und für mehr „Gelassenheit“: In Mitteleuropa komme die robuste Natur mit Einwanderern ganz gut alleine zurecht. In der Regel seien Neobiota nicht die Ursache, sondern bloß ein Symptom ökologischer Probleme: „In einer überdüngten Landschaft wird die Bekämpfung der Riesenstauden nicht Kornblumen und Mohn zurückbringen.“ Angesichts des Klimawandels sei die Verhinderung von „natürlicher Dynamik“ sogar ausgesprochen kontraproduktiv: Wanderungen von „Klimaflüchtlings“ müssten aktiv unterstützt werden, wenn sie nicht aussterben sollen. Viele mediterrane Pflanzen, aber auch zum Beispiel Mandarinenten sind in ihren Ursprungsregionen akut bedroht, hätten bei uns aber zunehmend gute Bedingungen.

Die Ökoszene beantwortet Klösers Diskussionspapiere mit Stillschweigen. Sollen vielleicht liebgewordene Beschäftigungstherapien und Ersatzbefriedigungen erhalten bleiben? Wenn man schon nichts gegen die allgemeine Umweltverhuzzung ausrichten kann, will man doch wenigstens mit Inbrunst den Riesenbärenklau niedermachen. Die Neobiota-Thematik sei auch deshalb heikel, weil sich eine latente Fremdenfeindlichkeit „aus ganz anderen als naturschutzrelevanten Quellen“ speise, meint Klöser. Außerdem rufe sie „immer wieder stark motivierte, aber unzureichend informierte Einzelpersonen auf den Plan, die im Glauben, Gutes zu tun, unsachgemäß agieren“. Nicht jeder, der sich dazu berufen fühlt, auf Ambrosien herumzutampeln, weiß tatsächlich, wie *Ambrosia artemisiifolia* aussieht. Oder wo gerade seltene Vögel brüten.

Invasive Arten einfach aufessen? Die Verwertung von Neobiota scheitert bisher oft an EU-Richtlinien, Pflanzenschutz-, Jagd- und anderen Gesetzen. Geschöpfe, die auf der „Unionsliste“ stehen, dürfen „nicht vorsätzlich in das Gebiet der EU verbracht, befördert, gehalten, gezüchtet, gehandelt, verwendet, getauscht, zur Fortpflanzung gebracht und in die Umwelt freigesetzt werden“. Samen und Blüten von Indischem Springkraut lassen sich gut mit Honig versüßen, aber wer daraus Fruchtkummi oder Dessertcreme machen will, müsste eigentlich erst bei der EU-Kommission um Erlaubnis fragen. Die Lux-

emburger Umweltverwaltung plant für dieses Jahr ein Symposium zur Verwendung von Signalkrebsen und anderen Neuwesen in der Gastronomie. Axel Hochkirch warnt jedoch vor überzogenen Erwartungen: „Der Teufel steckt häufig im Detail. Aus invasiven Pflanzen lässt sich ohne Probleme Biogas herstellen, aber es muss zum Beispiel beim Transport von Pflanzengut darauf geachtet werden, dass nicht Rhizome des Riesenknöterichs verloren gehen.“

Die Asiatische Hornisse wurde übrigens in Deutschland mittlerweile herabgestuft auf „weit verbreitet“, also quasi ortsansässig. Dadurch

entfällt die „Beseitigungsverpflichtung“. Konkret bedeutet das, dass die Vernichtung der Nester nicht mehr vom Staat, sondern zum Beispiel von den Imkern selbst bezahlt werden muss. Das scheint nun nicht mehr ganz so dringend zu sein. Es schleimt aber bereits das nächste fremde Monster heran: *Obama nungara*, vermutlich mit Topfpflanzen aus Südamerika eingeschleppt. Die riesigen, fleischfressenden Plattwürmer fallen über heimische Schnecken und Regenwürmer her – und wurden schon rund um Luxemburg gesichtet. Zerschneiden nützt nichts, weil diese Raubtiere aus Einzelteilen wieder nachwachsen und sich vermehren können. *Be warned!* ●

Ausländer auf der Abschussliste

Mancherorts werden Zuwanderer schon nach drei oder vier Generationen in Sportverein und Schrebergarten geduldet. Biologen sind da strenger: Um als einheimische Arten zu gelten, müssen Pflanzen und Tiere bereits seit der letzten Eiszeit bei uns hausen. Biber waren schon Millionen Jahre vor uns da – dass sie sich jetzt wieder verbreiten, wird als Rückkehr gewertet. Grummelnd akzeptiert werden auch Archäobiota, die seit der Steinzeit zu uns kamen, etwa Apfelbäume aus Kasachstan oder Getreide aus Vorderasien.

Misstrauisch beäugt werden Neobiota, die seit 1492 mit Hilfe des Menschen in Europa einwanderten. Für manche ist das Stichdatum sogar noch früher: Die Sandklaffmuschel soll mit Wikingerbooten dahergekommen sein. Nach der „Entdeckung“ Amerikas wurden unter anderem Kartoffeln und Tomaten absichtlich eingeführt. Andere Arten wurden ungewollt eingeschleppt, zum Beispiel Wollhandkrabben in Ballastwasser. Von den mehr als 12 000 Neobiota, die heute in Europa bekannt sind, gehören schätzungsweise 7 000 zu den Neophyten (Pflanzen, Moose und Algen). Der Rest sind Neozoen (Tiere),

Neomyceten (Pilze) und allerhand Mikroorganismen.

Invasive gebietsfremde Arten sind Neobiota, die große Schäden anrichten oder Krankheiten übertragen können. Beifuß-Ambrosie ist zum Beispiel eine Plage für Allergiker. Japankäfer können ganze Weinberge kahlfressen. Im Schnitt können sich von 1 000 Neobiota etwa 100 dauerhaft bei uns im Freiland etablieren – und davon bereitet eine (1) massiv Ärger. Dabei kann die Bewertung ganz unterschiedlich ausfallen: Lorbeerkirsche und Sommerflieder (Buddleja) werden in Luxemburg schon mal absichtlich zur Zierde oder Insektenweide gepflanzt – in der Schweiz sind diese Gewächse seit 2024 verboten.

In der EU stehen aktuell 114 Geschöpfe auf der „Liste der invasiven gebietsfremden Arten von unionsweiter Bedeutung“: Wasserpest, Baumwürger und andere Staatsfeinde werden steckbrieflich gesucht; sie müssen an Easin gemeldet, überwacht und bekämpft werden. Auf den Black-, Watch- und Alert-Listen der „für Luxemburg relevanten“ Invasoren stehen derzeit rund 163 Alien-Arten. Achtung, ihr amerikanischen Bisamratten und Ochsenfrösche – Naturmusée is watching you: *Neobiota.lu*. ME



Indisches Springkraut ist ein ganz böser, invasiver Neophyt, aber Bienen lieben ihn

Tote Bags

IIII josée hansen



Le tote bag
du New
Yorker, icône
snob par
excellence

35 ! Pour cette rubrique, j'ai compté les *tote bags* qui s'accumulent chez moi dans plusieurs boîtes à travers la maison. Les 35 sont ceux qui proviennent de projets artistiques autochtones seulement : expositions ou pièces de théâtre au Luxembourg ou d'artistes luxembourgeois/es à l'étranger, de la Luxembourg Art Week (LAW ; une autre couleur chaque année) ou des Congés annulés des Rotondes (un autre logo par saison), d'institutions culturelles (CNA, BNL etc) ou de musicien/nes pour un nouveau disque. À la LAW 2024, le duo d'artistes Gilles Pegel et Jeremy Palluce ont même fait de cette mode des *tote bags* chics une œuvre en édition limitée à 500 exemplaires intitulée *Low Hanging Fruit*, reprenant tous les logos de toutes les foires et expositions d'art d'importance, comme un pied-de-nez aux snobs qui se promènent avec leur sac La Biennale di Venezia ou Art Basel dans les couloirs du Limpertsberg.

Le 1^{er} janvier 2019 est entrée en vigueur au Luxembourg la loi du 21 mars 2017 « relative aux emballages et aux déchets d'emballage » interdisant la mise à disposition de sacs en plastique à usage unique (à l'exception de ceux d'une épaisseur inférieure à 15 microns nécessaires à des fins d'hygiène). L'objectif : réduire l'utilisation et la production de ces sacs hyperpolluants et dont des quantités énormes finissent dans la nature, notamment dans les océans. Dans son rapport annuel 2024 (dernier disponible), la société de recyclage Valorlux affirme qu'en vingt ans, 1,74 milliard de sacs en plastique à usage unique ont été épargnés grâce à l'éco-sac et que 76,9 pour cent des consommateurs utilisent des sacs réutilisables lors de leurs achats. Alors que le commun des mortels obligé de faire ses courses en voiture dans une grande surface utilise les éco-sacs blancs et verts achetés entre un et deux euros dans le commerce, les citadins branchés pouvant faire leurs courses à vélo ou à pied arboreront plus facilement les sacs fourre-tout en tissu qu'on peut porter à l'épaule.

En quinze ans, ils sont devenus de véritables marqueurs sociaux. Lors des vernissages, sur les terrasses les plus *hype*, dans les cours des lycées, au campus Belval ou dans les transports en commun, on reconnaît les intellectuel/les qui ont fait un tour au Shakes-

peare and company à Paris ou qui soutiennent leur librairie locale, celles qui se sont payées un abonnement digital au *New Yorker* ou au *Guardian* et ont reçu leur *tote bag* en cadeau de fidélité, les aficionados de la Korschthal, des Théâtres de la Ville, du Escher Theater, du Centaure ou d'une chaîne de magasins de décoration belge... Même le *tote bag* distribué en guise de cadeau devient de plus en plus sophistiqué : floqué, voire brodé du logo du sponsor ou de slogans plus ou moins bien trouvés, et, de plus en plus souvent, même muni de poches intérieures. La production d'un tel sac coûte en moyenne entre deux et huit euros, dépendant de l'épaisseur du tissu, s'il s'agit de coton bio ou non et de la quantité commandée.

D'avantage qu'une fonctionnalité pratique, le *tote bag* a acquis une fonction sociale et culturelle : on met en scène ses préférences culturelles ou politiques, son statut social et/ou sa conscience écologique. Pour les marques, ils sont un moyen unique pour transformer les utilisateurs en panneaux d'affichage ambulants et gratuits. La mode récupérant tous les mouvements de la rue, Marc Jacobs a produit toute une ligne de sacs sur lesquels est simplement inscrit « The Tote Bag » et son nom, vendus en grande surface plus de 200 euros/pièce. Le *tote bag* « I Am Not a Plastic Bag » d'Anyà Hindmarch, lancé en 2007 pour sensibiliser à l'urgence de changer d'habitudes de consommation, n'étant plus produit, il s'arrache désormais à plusieurs centaines d'euros sur internet.

Or, il s'avère désormais que la marée de *tote bags* est elle aussi problématique : la production de coton demande énormément d'eau et l'emploi de pesticides et aucune solution durable pour le recyclage du coton n'a encore été trouvée. Des études montrent que leur bilan carbone ne s'améliore que si les sacs sont utilisés plusieurs centaines de fois d'affilée. Valorlux estime qu'ils peuvent l'être au moins 300 fois. Donc avec mes 35 tote bags cultureux seuls, j'en ai pour presque 29 ans à usage quotidien. Or, après cinq ou dix utilisations, ils sont dégueulasses et il n'y en a pas un seul qui ait survécu à un lavage en machine. Et, avec chaque saison artistique, chaque exposition et chaque nouveau projet, la marée reprend son cours. *Note to self* : résister à la tentation d'avoir le dernier modèle et ne plus en prendre de nouveau ! ●

DIE REISE

Galles im Glück

Der CSV-Abgeordnete Paul Galles hat sich zu Ostern einen „Jugendtraum“ erfüllt, berichtet der *Télécran*: Er reiste nach Bhutan. Auf der Corniche bei einem „Cappuccino mit Hafermilch“ vergleicht er



sein Heimatland mit dem zuvor bereisten asiatischen Königreich. Hierzulande seien „alle so gestresst“, man vergesse, dass es auch „ruhiger“ gehe. Das buddhistisch geprägte Bhutan hingegen sei „ein einziger großer Tempel“, in dem sich die Menschen bewusst seien, „Teil von etwas Größerem zu sein“; sie „nehmen sich Zeit“ und „sind nett zueinander“. Auch sei „finanzielles Vermögen“ dort nahezu ein Fremdwort – das kleine Land ist bekannt für das Bruttonationalglück (BNG). Worauf Galles seine Urteile stützt, bleibt offen. Das BNG ist zwar eine ernstzunehmende

Alternative zum BIP, wird bislang jedoch ausschließlich von einer staatlichen Einrichtung in Bhutan erhoben, und dies auf Grundlage von Studien, an denen bisher nur Freiwillige teilnahmen. Und ob Galles in Bhutan spontane, ungefilterte Begegnungen mit Einheimischen hatte, wird in dem Beitrag nicht erläutert. Das Land darf nur mit einem staatlich zertifizierten Guide bereist werden. Immerhin kümmert sich der ehemalige Priester darum, das Glücksempfinden hierzulande zu heben. Ihm ist gerade so, als würde „Gott ihm zuzwinkern“ und sagen: „Wir machen weiter so.“ SM

L'ÉVÉNEMENT

Unfined

Le printemps est propice aux événements viticoles. Avant la fête régionale Wine Taste Enjoy lors du week-end de la Pentecôte, Desom poursuit sa dégustation de printemps ce week-end, Vinsmoselle annonce son *Prouf dag*, le 1^{er} mai à Remerschen, Schmit-Fohl invite à déguster ses crus les 9 et 10 mai... Les cavistes et distributeurs ne sont pas en reste : Vinissimo présente les vins des îles italiennes jusqu'à samedi et Wengler propose Unfined ce samedi au Cercle cité. Ce salon

est dédié aux vins biologiques, biodynamiques et à faible intervention. Il rassemble une trentaine de vignerons européens, dont des pointures comme Milan Nestarec, Jonas Dostert ou Tailleurs cueilleurs. Côté luxembourgeois, on annonce Racines rebelles et Krier-Welbes. Ils seront présents sur place pour faire goûter leurs vins et échanger avec les visiteurs. « Notre but est de mettre en lumière une sélection de domaines qui travaillent avec une approche plus libre et plus essentielle, en laissant parler le fruit, l'énergie, la texture », explique Charline Wengler. Ces vins, parfois plus bruts, sont aussi plus vibrants et plus expressifs, incarnant le



terroir et le travail des vignerons. L'événement s'inscrit dans le cadre d'un programme plus large, comprenant un dîner avec le producteur italien Foradori à l'Amore Pasta Club et un autre en présence du vigneron autrichien Moric chez Bond's. FC